This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNS. 159 e. 31

POÉSIES
RÉVOLUTIONNAIRES
ET
CONTRE-RÉVOLUTIONNAIRES.

TOME I.

DE L'IMPRIMERIE D'HÆNER, A NANCY.

Vainqueur de l'Italie

POÉSIES
RÉVOLUTIONNAIRES
ET
CONTRE-RÉVOLUTIONNAIRES,

OU RECUEIL, CLASSÉ PAR ÉPOQUES,

DES HYMNES, CHANTS GUERRIERS, CHANSONS RÉPUBLICAINES, ODES, SATIRES, CANTIQUES DES MISSIONNAIRES, etc., etc.,

Les plus remarquables qui ont parues depuis trente ans.

TOME PREMIER.

PARIS,
A LA LIBRAIRIE HISTORIQUE,
RUE SAINT-HONORÉ, HÔTEL D'ALIGRE, N° 123,
et rue de l'Arbre-Sec, n° 26.

1821.

TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY
17 SEP 1954
UNIVERSITY OF OXFORD

LES ROIS.

Ode par M. Lebrun, secrétaire des commandemens de feu Mgr le prince de Conti, grand-prieur de France.

1783.

Si l'homme dut avoir un maître,
Le seul qui fut digne de l'être,
Le seul qui mérita de seconder les dieux,
C'est un sage, roi de lui-même,
Et qui de tout l'éclat dont il brille à nos yeux
N'emprunte rien au diadème.

Mais ce mortel sublime et juste,
Ce monarque vraiment auguste,
Refusa d'un vain rang le dangereux honneur;
Et sa gloire serait flétrie
S'il eut pu consentir au funeste bonheur
De commander à sa patrie.

Ainsi la force aux mains sanglantes,
L'orgueil aux brigues insolentes,
Conquérans de la terre en devinrent les rois:
Ainsi leur race criminelle,
A son trône de fer sut enchaîner des lois
Qui n'auraient tonné que sur elle.

De là ces publiques furies,
Ces prodiges de barbaries,
Néron, Caligula, ces monstres couronnés,
Dont la rage en crimes féconde,
Pour frapper d'un seul coup les peuples consternés,
N'eut voulu qu'une tête au monde.

Possesseur aveugle et bizarre
Du champ public dont il s'empare,
Au lieu de cultiver, le despote détruit :
C'est le Canadien sauvage;
Il coupe l'arbre au pied pour en cueillir le fruit:
Sa jouissance est le ravage.

Mais si l'encensoir fanatique
Joint à la hache despotique
Jure de l'Univers l'esclavage éternel;
C'est alors que la race humaine,
Sous le poids écrasant du trône et de l'autel,
Rampe et meurt en baisant sa chaîne.

Tel on voit l'animal utile,
Qui, traçant un sillon fertile,
Engraisse à ses dépens son maître et son bourreau:
Sous le joug il use sa vie;
Et pour prix de sa peine il meurt sous un couteau,
Et de la main qu'il a nourrie.

O toi que la pourpre environne !
Ne vante point l'éclat du trône,
Si tu le dois au sang d'aïeux usurpateurs ;
Mais si par un libre suffrage,
Tes peuples l'ont donné, ces peuples bienfaiteurs
Devaient-ils craindre leur ouvrage?

Rois, déposez votre tonnerre :
Implorez l'amour de la terre :
Renversez, détruisez ces exécrables tours,
Ces repaires du despotisme ;
Et sur leurs noirs débris élevez pour toujours
Un autel au patriotisme.

Pourquoi cette guerrière élite ?
Pourquoi ce fer du satellite,
Qui place la terreur entre le peuple et vous ?
Ah ! vos craintes sont une offense :
Entourez-vous des cœurs : monarques aimez-nous,
L'amour sera votre défense.

Voulez-vous mériter l'empire ?
De l'humanité qui soupire,
Calmez, sèchez les pleurs : craignez de perdre un jour !
Condamnés à l'orgueil du trône,
A force de vertus, et de soins et d'amour,
Rois, expiez votre couronne.

Malheur au roc inaccessible
Dont la cime aride et terrible,
De sa hauteur stérile épouvante les yeux !
Gloire à ces montagnes fécondes
Qui semblent n'élever leurs têtes dans les cieux,
Que pour mieux prodiguer leurs ondes !

Loin des oreilles souveraines,
O vous dangereuses syrènes,
Vous qui les chatouillez de sons adulateurs !
Et toi, vérité noble et sainte,
Perce à travers la foule et l'encens des flatteurs ;
Parle sans détours et sans crainte.

Qu'à ta voix frissonne et pâlisse
Ce lâche et perfide Narcisse,
Des passions du maître, esclave sans pudeur,
Qui de la couronne éclipsée
Emprunte effrontément une vile splendeur,
Prix infâme du caducée.

Brise les cachets tyranniques
De ces oppresseurs politiques,
Du pâle citoyen nocturnes ennemis !
Si leur vengeance est légitime,
Qu'à la sainte clarté du flambeau de Thémis
Elle ose frapper sa victime.

Qu'à son tour soit jugé lui-même
Ce juge affreux qui te blasphème,
Et souilla trop long-temps la pureté des lois!
Que la justice réparée
Soit du bonheur public et du trône des rois
La base éternelle et sacrée.

Éteins les guerres homicides;
Que le souffle des Euménides
Ne fasse plus rugir les bronzes enflammés!
Ferme ces bouches effrayantes
Qui lançaient le courroux des souverains armés
Et leurs réponses foudroyantes!

Il est de ces vainqueurs sauvages
Dont le char traîne les ravages,
Rois dévorant leur peuple au milieu des combats;
Mais il en est dont la faiblesse
Laisse à pas indolens descendre leurs états
Dans le tombeau de la molesse.

Au sein des nymphes d'Amathonte,
Voyez-les endormis sans honte,
Sacrifier leur gloire aux lâches voluptés;
Et d'Amour esclaves suprêmes,
Sur le front insolent des plus viles beautés,
Humilier leurs diadèmes.

Le trône n'a pu les absoudre :
Ils avaient usurpé la foudre,
Et de l'encens des dieux enivré leur orgueil :
Mais frappés d'une mort impure,
Ils vont au lieu funèbre où le ver du cercueil
Attend sa royale pâture.

O rois ! vos passions sinistres
Ont en vain de lâches ministres :
Vos crimes sous le dais en vain sont adorés.
Craignez les dieux, craignez ma lyre ;
Craignez l'affreux remords ! sous vos lambris dorés
Il vous atteint et vous déchire.

Autant l'Univers les abhorre,
Autant cet Univers adore
Marc-Aurèle, Trajan, Louis XII et Titus ;
Et ce Henri, de qui la gloire
Fit monter sur un trône entouré de vertus,
La bienfaisance et la victoire.

Bon roi ! monarque vraiment père !
Sur la France qui te fut chère,
Jette du haut des cieux tes regards satisfaits !
Vois Louis calmer les tempêtes !
Vois la fière Albion subir enfin la paix,
Et nos lys relever leurs têtes.

Ah ! parmi les règnes tragiques,
Les jours sanglans ou léthargiques
Qui firent des humains l'opprobre et les malheurs,
S'il naît de ces âmes divines,
S'il luit un règne heureux, en essuyant ses pleurs,
Cybèle sort de ses ruines.

Ainsi quand d'horribles nuages
Sur les mers soufflent les naufrages,
Et lancent sur nos bords les vents, l'onde et les feux,
Parmi les éclats du tonnerre,
Si quelque doux rayon fend l'olympe orageux,
Il console un moment la terre.

Tyrans ! les nations sommeillent....
Ah ! si jamais ils se réveillent
Ces peuples souverains détrônés par les rois!
Si les abus de la puissance
Rendaient à l'homme enfin le premier de ses droits,
La douce et fière indépendance !

Oh ! qu'alors ma lyre superbe,
Rivale des chants de Malherbe,
Aimerait à conter nos maux évanouis !
Horace a vu les fers du Tibre :
Moi, je verrais la Seine, amante de Louis,
Rouler une onde toujours libre.

FRAGMENT SUR CHARLES IX.

PAR LEBRUN.

L'HUILE sainte a coulé sur des têtes profanes :
De Charles IX encor on déteste les mânes.
L'inexorable histoire exhumera ces rois
Vainement échappés à la rigueur des lois.
O Charles ! il est temps que le crime s'expie.
De ce tombeau royal, sors, sors cadavre impie!
Oubliais-tu ce jour exécrable à jamais,
Et ce deuil éternel de l'Empire français ?
Aux accens, de l'airain sonné par les furies,
Toi-même déchaînas toutes leurs barbaries.
Vois ce Louvre encor teint d'un massacre odieux,
La Seine regorgeant de meurtres sous tes yeux,
Et ce tube enflammé, complice de ta rage,
Et ton affreux sourire insultant au carnage.
Roi-bourreau ! criminel de lèse-humanité,
Qu'oppose à ce forfait ta vaine majesté ?
Tes gardes, tes flatteurs, ta couronne est en poudre ;
Rien ne peut te défendre et rien ne peut t'absoudre.
Contre la Nation, lâche conspirateur,
Devant tout l'avenir mon vers accusateur

Traîne sur l'échafaud ta mémoire insolente,
Du meurtre de ton peuple encor toute sanglante;
Et sur ton trône affreux je grave de ma main :
De ses propres sujets Charles fut l'assassin !

ÉPONINE,

OU LA FILLE DE PLATON,

AUX PEUPLES DE LA TERRE.

Extrait de la *Philosophie de la Nature.*

PAR M. DE LILLE DE SALES.

« Il est tombé ce voile ourdi par l'imposture,
» Qui fascina mille ans la raison des mortels,
» Et les força deux fois d'abjurer la Nature
» En pliant sous le joug du trône et de l'autel. »

Ainsi parle l'impie aux brigands de la terre;
L'impie en butte aux rois dont il jure la mort;
Qui veut bannir du ciel le maître du tonnerre,
Et ne peut de son cœur exiler le remord.

Ainsi que le serpent dans sa course nocturne,
L'impie à ce qu'il touche attache son venin;
Tout dieu sur son autel paraît être Saturne,
Et tout roi dans sa cour paraît être Tarquin.

Cependant, et j'atteste une raison profonde,
Le crime ne fait point l'essence du pouvoir.
Cent sceptres ont passé sans peser sur le monde;
Cent états ont fleuri sans briser l'encensoir.

Je suis loin de nourrir un espoir ridicule,
D'avilir les humains en faisant leur malheur;
L'amante de Lucrèce a banni le scrupule :
La fille de Platon doit foudroyer l'Erreur.

Fuyez, fantômes vains, si chers à nos ancêtres,
Qu'invoque en son extase un vulgaire hébété;
Culte absurde ou de sang, inventé par des prêtres,
Pour aller au pouvoir par la crédulité.

Despotisme insolent, puissé-je te dissoudre;
Attiser contre toi des bûchers dévorans!
Tombez, prisons d'État! tombez avec la foudre
Qui doit anéantir le dernier des tyrans!

Jamais le sacerdoce à ma raison vénale
N'imposera le joug des dieux perturbateurs :
A l'orgueil dont s'enivre une tête royale
Jamais je ne vendrai mes vers adulateurs!

Mais, même la fierté peut être circonspecte;
Il faut sans sacrilége éclairer l'Univers;
Arracher à son joug l'être qui se respecte,
Sans briser à la fois tous les freins des pervers.

Le pontife a créé les dieux à son image ;
Et de ces vils tyrans il nous offre l'appui :
Sur leurs autels rompus offrons au Dieu du sage
Un encens que l'amour rende aussi pur que lui.

Ce Dieu, l'ennemi né des dieux de l'imposture ;
Est nécessaire à l'homme émané de son sein ;
Il vient comme un époux féconder la nature,
Et le monde sans lui deviendrait orphelin.

Jamais l'homme d'état, dans ses rêves sublimes ;
N'osa détrôner Dieu pour affermir ses lois ;
Dieu, pour l'homme crédule, est le grand frein des crimes :
L'être qui brave tout, tremble encor à sa voix!

Un monarque est toujours le dieu de son empire ;
Mais ce dieu né mortel, peut troubler les humains ;
S'il s'endort, il est vil ; s'il s'éveille pour nuire,
Le tonnerre s'égare en sortant de ses mains.

Solon, Numa, vous tous dont la haute prudence
Sur le pivot des lois fait tourner les états ;
Des rois, sans les maudire, éclairez la vengeance ;
Dirigez leur tonnerre et ne l'éteignez pas.

Un code dont le temps a mûri la sagesse,
Est l'égide du peuple opprimé par les rois ;
Et l'orgueil des tyrans, signe de leur faiblesse,
Vient échouer enfin contre l'écueil des lois.

Que la loi veille et règne, alors que sans génie
Sommeille sous le dais l'esclave couronné ;
Que le despote altier, ivre de tyrannie,
Sur son trône sanglant soit par elle enchaîné.

Mais respectons le sceptre, en empêchant de nuire
L'être nul ou pervers qui le souilla cent fois ;
Et que la royauté, l'âme d'un grand empire,
Survive en tous les temps au naufrage des rois.

Sophiste qui sur Rome as promené la foudre,
En lui prêchant le meurtre avec l'égalité,
Vois dans l'ombre et la mort tout état se dissoudre,
S'il existe sans rois et sans divinité.

A l'homme, enfant robuste, il faut pour se conduire
Qu'un père en tous les temps fasse entendre sa voix :
Un roi, quand il est juste, est père d'un empire,
Un Dieu, quand il est bon, est le père des rois.

LES

DÉSAGRÉMENS DE LA ROYAUTÉ.

PROLOGUE

D'un poëme intitulé : *La Guerre de la Confédération*, par FRÉDÉRIC II, roi de Prusse. Extrait de l'Almanach des Muses.

1788.

Au nom de roi, de potentat, de maître,
Chacun se dit : Ah ! je voudrais bien l'être !
Ah ! pauvre sot, de le grandeur frappé,
Si tu l'étais, tu viendrais à connaître
Combien l'erreur et l'éclat t'ont trompé.
Et que serait-ce un jour si, sur le trône,
On surchargeait ton chef d'une couronne ?
En serais-tu plus gras et mieux nourri,
Plus grand buveur, plus vigoureux mari ?
En serais-tu plus sain de ta personne ?
Ami, crois-moi, les hommes sont égaux :
Dans chaque état, par un juste mélange,

Chacun éprouve, et ce n'est point étrange ;
L'alternative et des biens et des maux.
Qu'importe donc sous quel différent masque,
Sous la couronne ou la mître, ou le casque,
Un sort cruel, inconstant et fantasque,
Change cent fois ses bienfaits en rigueurs :
C'est même joie, ou ce sont mêmes pleurs.

Qui te connaît? qui sait que tu respires?
De ton état l'heureuse obscurité
Te dérobant à la malignité,
Ne permet pas qu'en vers on te déchire.
Mais pour les chefs d'un vaste et grand empire,
Ce sont de bons et de friands morceaux.
Tu vois sur eux fondre tous les corbeaux,
Tous les Mandrins, barbouilleurs de satire :
Un roi s'en fâche et maudit ces marauds,
Et dans ta chambre, à table, on t'en voit rire.
Tu peux savoir quels sont tes vrais amis ;
Sans intérêt, voisin ou parent t'aime :
Mais pour un roi, c'est un obscur problême ;
Il voit chez lui des courtisans soumis,
Dont le faux zèle et le soin l'importune,
Qui, sans l'aimer, adorent sa fortune.
Ces souverains enviés, critiqués,
N'ont jamais vu que visages masqués.
Vois-tu ce chêne élevé dans les nues,

Au front superbe, aux branches étendues :
Un vent l'abat et brise ses rameaux :
Tandis qu'au bord des lacs et des ruisseaux,
Des aquilons les forces éperdues
Ont respecté les fragiles roseaux.
Tel est le sort de la grandeur humaine.
N'entends donc plus la voix d'une Syrène,
Qui, pour t'outrer contre un commun destin,
Veut t'éblouir par la pompe mondaine :
Fais comme Ulisse, et poursuis ton chemin.

Tout est égal, je le répète en vain.
Si tu gémis quand la douleur te peine,
Également la fièvre et la migraine
Font grelotter le corps d'un souverain.
S'il est goutteux, ses membres qu'elle enchaîne
Souffrent alors les tourmens et la gêne,
Que Phalaris, inventeur inhumain,
Fit éprouver dans son taureau d'airain.
L'âge pesant rend son âme engourdie ;
Et pour finir l'illustre comédie,
La Parque arrive, et d'un coup de ciseau
Tout comme toi le dépêche au tombeau.

SUR FRÉDÉRIC-LE-GRAND.

PAR TURGOT.

Ce mortel profana mille talens divers,
Les humains l'admiraient : ils furent ses victimes.
Barbare en actions et philosophe en vers,
Il chanta les vertus et commit tous les crimes.
Ennemi de Vénus, cher au dieu des combats,
Il plongea dans le sang l'Europe et sa patrie.
Cent mille hommes par lui reçurent le trépas,
Et pas un ne reçut la vie.

STROPHES

Publiées quelques années avant la révolution.

AUX SOUVERAINS.

Oui, vous êtes des dieux, mais sachez à quel titre;
Zélés adorateurs de l'éternel arbitre,
Vous devez protéger son culte et ses autels,
Désarmer l'injustice, enchaîner la licence,
Venger la timide innocence
Et de l'oppression garantir les mortels.

Si de l'Être éternel la puissance infinie,
N'eut aux faibles humains fait présent de la vie
Que pour les accabler sous le poids des malheurs,
Pourraient-ils, maudissant leur misère profonde,
Bénir la parole féconde
Qui les eut appelés du néant aux douleurs?

Régner, c'est protéger, gouverner et défendre;
C'est mériter l'amour pour l'amour le plus tendre;
Fonder sur la raison l'autorité des lois:
Tel un roi du Très-haut est l'image sacrée;
Et sous son image adorée
Tout est fécond, la terre et le peuple à la fois.

PAR M. DE RÉGANHAC.

LES PHILOSOPHES.

PAR LE MARQUIS DE XIMÉNEZ.

FONTENELLE illustrant Vandale et ses oracles,
Du siècle qu'il ouvrit prépara les miracles.
Voltaire, plus hardi, déchire le rideau,
Des superstitions fait tomber le bandeau,
Accoutume le peuple, instruit par ses ouvrages,
A baffouer l'église, à révérer les sages,
A raisonner de tout; et sur l'égalité,
Pose les fondemens de notre liberté.

Diderot, rugissant au donjon de Vincenne,
Y jura sur ses fers, alimens de la haine,
De chercher des vengeurs, et d'éteindre à la fois
Les foudres du pontife et la race des rois.
Et tandis que Francklin, dans un autre hémisphère,
Allait ravir aux dieux les secrets du tonnerre,
Le fils d'un coutelier, une plume à la main,
Changeait, dans son taudis, le sort du genre humain.
De là, ce monument, trop imparfait sans doute,
Mais! l'artiste triomphe. Il a frayé la route;
Et plus heureux que lui, ses nombreux successeurs
N'iront plus émousser les ciseaux des censeurs.

Rousseau vient. Le malheur fut sa première école;
Formé dans le silence à l'art de la parole,
Il sortit tout à coup de son obscurité.
La lumière, à grands flots, jaillit de tout côté;
L'homme courbé se lève en secouant ses chaînes;
Il aperçoit le jour qui va finir ses peines;
Et, les bras étendus vers son libérateur,
Croit voir descendre encor l'esprit consolateur.

Mably, sans rhétorique, et non pas sans génie,
N'arma que la raison contre la tyrannie.
Né pour l'indépendance, il aperçut l'écueil
Où devait se briser le luxe de l'orgueil,
Embrassa l'âpreté des mœurs républicaines,
Nous montra Phocion condamné dans Athènes,

Mais libre, mais vengé par sa postérité,
Et puisant dans la mort son immortalité.

LES ÉTATS GÉNÉRAUX.

ODE

PAR M. GINGUENÉ.

Avril 1789.

LYRE de Pindare et d'Alcée,
Des héros noble volupté,
Tu languis muette et glacée,
Au fond d'un envieux Léthé!
Seul, dans ses veilles poëtiques,
Lebrun, sur tes cordes antiques,
Module ses doctes chansons:
Mais dans nos jours pusillanimes,
Est-il encor des cœurs sublimes,
Dignes d'applaudir à tes sons?

Ils veulent de ton harmonie
Éteindre les brûlans accords:
Ils veulent au libre génie
Oter sa fougue et ses transports!

Ils disent à l'aigle rapide :
Avilis ton œil intrépide,
Fixé sur l'astre radieux ;
Ne vas plus au sein des nuages,
Te jouer parmi les orages,
Et porter la foudre des dieux.

Quand sur les vainqueurs d'Olympie,
Planait le cygne de Dircé,
Peut-être à quelque oreille impie
Son chant parut-il insensé.
S'il n'eut méprisé leurs murmures,
Qu'importait aux races futures,
Pise, ses chars et ses coursiers ?
Rois de Catane et d'Agrigente,
Par lui votre olive indigente
Se change en immortels lauriers.

Par lui, sous un mont qui l'accable,
Sous d'inaccessibles volcans,
Gémit la fureur implacable
Du plus horrible des tyrans.
De sa poitrine hérissée,
La cendre et la flamme élancée,
La nuit embrase au loin les airs,
Quand le monstre, au fond de ce gouffre,
Sur un lit de rocs et de soufre,
Retourne ses flancs entr'ouverts.

O lyre, des temps souveraine !
Si tu revivais sous mes doigts,
Jusqu'en sa prison souterraine
Je ferais entendre ma voix.
Au son de ma voix menaçante,
Bouillonnerait de lave ardente,
L'Etna par Vulcain dévasté :
Je livrerais à sa furie
Tout ennemi de la patrie,
De la paix, de l'égalité.

Des mortels, auguste apanage,
Égalité, fille des dieux !
Le despotisme et l'esclavage
Te reléguèrent dans les cieux.
Reviens, adorable immortelle ;
Un roi bienfaisant te rappelle :
Des lys relève la splendeur.
Dis à l'orgueil, à l'égoïsme,
Qu'un généreux patriotisme
Est la véritable grandeur.

Vous qui portez l'humble prière
Jusqu'au trône de l'Éternel !
Vous à qui la vertu guerrière
Transmit un éclat immortel !
Gardez ces nobles priviléges ;
Mais quittez des droits sacriléges,

Nés sous des règnes oppresseurs :
A ce peuple qui vous contemple,
Donnez un magnanime exemple ;
Méritez enfin vos honneurs.

Laissez la noblesse vénale,
Fille récente de Plutus,
Défendre cet or qu'elle étale
Au lieu de gloire et de vertus.
Mais vous, favoris de la gloire !
Mais vous, enfans de la victoire !
De cet or détournez les yeux.
C'est par le fer, par la vaillance,
Par leur sang, vengeur de la France,
Que s'ennoblirent vos aïeux.

Sous des enseignes belliqueuses,
Ralliant leurs vaisseaux épars,
Quand de leurs tours impérieuses,
Ils volaient aux dangers de Mars.
Affranchis des impôts vulgaires,
Leurs biens noblement tributaires,
S'honoraient d'un impôt guerrier :
Aussi généreux qu'intrépides,
Des soldats étaient leurs subsides ;
Leur unique prix un laurier.

Aujourd'hui Cybèle et Neptune
Vous offrent d'autres prix encor :

Mars est amant de la Fortune ;
Ses palmes ont des rameaux d'or.
Aujourd'hui la Paix elle-même
Fait payer cher au diadème
Le faste indolent qui vous suit ;
Un peuple innombrable et docile
Cultive un champ pour lui stérile,
Dont vous recueillez tout le fruit.

Cessent enfin sur nos rivages
Ces intolérables abus !
Pliez vos superbes courages
A de volontaires tributs !
Que dans une âme libre et fière,
Le vœu de la patrie entière,
Du vil intérêt soit vainqueur !
De votre roi suivez les traces :
Louis immole à nos disgraces
Un luxe étranger à son cœur.

O Louis! ô roi populaire!
Français! tombez à ses genoux !
Il brise le sceptre arbitraire,
Il ne règne plus que pour vous.
Son nom, surpris par la vengeance,
Ne livrera plus l'innocence
Aux fers dont s'indignait Thémis.
La loi punira tous les crimes ;

La loi seule aura des victimes ;
Louis ne veut que des amis.

Il veut que l'active pensée,
Des États flambeau créateur,
D'un joug honteux débarrassée,
Des cieux atteigne la hauteur.
Au fond de sa coupable enceinte,
Un tyran que poursuit la crainte,
Fuit une importune clarté.
Louis invoque la lumière :
Il ouvre une avide paupière
Aux accens de la vérité.

Quels feux s'échappent du Ténare ?
Noirs complots ! coupables excès !
Français ! quoi ! votre main barbare
S'est baignée au sang des Français !
Dieux ! quelles fureurs vous animent ?
O des tyrans qui vous oppriment,
Instrumens aveugles et sourds !
Flots mouvans qu'agite et qu'entraîne
Le souffle lointain de la haine,
Et le vent orageux des cours.

Qu'au nom d'un bienfaiteur suprême,
Se taise l'intérêt jaloux !
Autour de ce roi qui vous aime
Heureux Français rassemblez-vous ;

Depuis les rives fortunées,
Qui des Alpes aux Pyrénées,
Dominent sur les flots amers,
Jusques aux bords où ma patrie (1)
Se joint à l'antique Neustrie,
Pour commander à d'autres mers !

Venez au soc patriotique
Unir le glaive et l'encensoir;
Et former un pouvoir unique
Des nœuds de ce triple pouvoir !
Nation long-temps asservie,
Reprends la liberté, la vie,
Dans tes comices solennels !
Qu'aux yeux de l'Europe étonnée,
Repose enfin ta destinée
Sur des fondemens éternels.

Des tyrans, des conseils sinistres
Ont trop enchaîné l'Univers :
Un bon roi, de sages ministres,
O France ! vont briser tes fers !
Viens abjurer ton esclavage,
Viens achever ce grand ouvrage;
Et que, défenseur de tes droits,
Après ces tempêtes horribles,
Vogue enfin sur des eaux paisibles,
Le Cygne (2) du lac genevois.

(1) La Bretagne.
(2) M. Necker.

L'ALÉGRESSE
DU PEUPLE FRANÇAIS,

A l'occasion de la réunion des trois ordres, après la mémorable séance du jeu de paume.

Juin 1789.

AIR : *Pourriez-vous bien douter encore.*

O jour fortuné dans l'histoire !
Les trois ordres sont réunis !
O Français ! jouis de ta gloire,
Lorsque tes vœux sont accomplis.
Maintenant qu'une douce ivresse
Vienne s'emparer de nos cœurs ;
Un roi qu'anime la tendresse,
Ne vaut-il pas cent rois vainqueurs ?

A M. NECKER.

O ministre prudent et sage !
Ne dois-tu pas être content ?
Notre bonheur est ton ouvrage,
Des vertus la palme t'attend.

Reçois-la des mains de la France
Dont tu deviens libérateur ;
Pour prix de sa reconnaissance
Sois à jamais son protecteur.

A S. A. S. MGR LE DUC D'ORLÉANS.

Citoyen, que chacun admire !
Prince adoré par tes bienfaits,
Quel noble sentiment t'inspire !
Tu rends tous les cœurs satisfaits !
D'Orléans, instruis notre maître
De nos transports, de notre amour !
Louis, ne cherche qu'à connaître
La vérité dans tout son jour.

A NOS SEIGNEURS LES DÉPUTÉS.

O sénateurs, dignes de Rome !
Poursuivez vos nobles travaux :
Chacun de vous m'offre un grand homme :
Par vous cesseront tous nos maux.
Que l'amour de votre patrie
Dans ce siècle vous fait honneur !
Avec la liberté chérie
Ah ! vous nous rendrez le bonheur.

AUX SOLDATS.

Honneur aux braves militaires ;
A leurs sentimens généreux ;
Ils savent que nous sommes frères ;
Que Louis veut nous rendre heureux.
Exaltant leur zèle héroïque,
Bien digne d'admiration,
Nommons-les d'une voix unique,
Les soldats de la nation.

PAR M. DE CASTELLA.

LA PRISE DE LA BASTILLE,

OU

PARIS SAUVÉ (14 *juillet* 1789),

CHANT NATIONAL.

Musique de M. P. LIGNY.

LIBERTÉ! de la tyrannie
Lorsque l'asile est renversé ;
Je veux célébrer ton génie,
Car mon cœur n'est plus oppressé.

Déjà les Filles de Mémoire,
En dépit de tes ennemis,
Consacrent ce trait de l'histoire
Du brave peuple de Paris.

Quand de mercenaires phalanges
De Paris cernaient les remparts,
Éprouvant des craintes étranges
On s'agitait de toutes parts;
Mais bientôt cette frayeur cède;
Un sentiment plus élevé,
Liberté, t'invoque à son aide,
A ta voix Paris fut sauvé.

Dans ce terrible et brusque orage,
Sans projet, ni plan concerté,
Que de bon sens, que de courage
Parmi le peuple ont éclaté:
Que d'ordre pour que rien ne sorte
De l'enceinte de la cité:
Des canons sont à chaque porte
Placés avec célérité.

De cent cloches le son (1) lugubre
Est le signal du ralliement.
Lors, des conseils le plus salubre
Se forme précipitamment.

(1) Le tocsin.

Dans l'enceinte de chaque temple,
C'est devant la Divinité
Que d'une union sans exemple,
Renaquit la fraternité.

On s'encourage, on prend les armes;
Jeunes et vieux tous sont guerriers:
La beauté, retenant ses larmes,
Va ceindre leurs fronts de lauriers.
Sur les ailes de la victoire
Ils volent au temple de Mars,
Où d'anciens amans (1) de la gloire
Se rangent sous leurs étendards.

Gardes-Françaises, redoutables,
Premier fléau des oppresseurs;
C'est en vous, soldats indomptables,
Que le peuple eut des défenseurs,
Quand son ardent patriotisme
Lui faisait braver le trépas,
Vers l'antre affreux du despotisme
C'est vous qui guidâtes ses pas.

Rends-toi, Bastille trop superbe!
A ce fier peuple il faut céder:
Ton front sera caché sous l'herbe,
Si tu prétends lui résister:

(1) Les Invalides livrèrent toutes les armes qui se trouvaient dans leur hôtel.

Bravant les foudres despotiques,
Il va pénétrer dans tes cours
Malgré tes murailles antiques
Et tes huit menaçantes tours.

On vole, on entre en foule, on crie :
On s'élance vers les cachots :
Hullin, (1) *Humbert*, *Maillard*, *Élie*,
Guident ce peuple de héros.
Déjà quantité de victimes,
Revoyant du jour la clarté,
Des tyrans attestent les crimes,
Et bénissent la liberté.

Arné, (2) grenadier intrépide,
Avait saisi le gouverneur (3),
En qui l'on crut voir un perfide,
Infidèle aux lois de l'honneur.

---

(1) Hullin, employé à la buanderie de la reine, depuis général. Humbert, compagnon horloger. Maillard, bourgeois. Élie, ancien capitaine au régiment du roi.

(2) Arné, grenadier des Gardes-Françaises.

(3) Le marquis de Launay, gouverneur de la Bastille, avait permis que l'on reçut des parlementaires; cependant quand ils furent dans la seconde cour, on fit sur eux une décharge qui en tua plusieurs. On assure qu'il n'avait pas donné cet ordre. Quoi qu'il en soit, il paya de sa vie cette infraction aux lois militaires.

Bravement il dût se défendre
Sans qu'on en blâme la raison ;
Mais il avait feint de se rendre,
Et l'on punit sa trahison.

Déjà les bandes Helvétiques (1)
Abandonnent leurs pavillons :
Paris, du haut de ses portiques,
Voit fuir leurs nombreux bataillons.
O Rome ! en héros si féconde,
Quand tu proscrivis tes tyrans,
Tes fils, depuis vainqueurs du monde,
Se sont-ils donc montrés plus grands ?

Par un citoyen de Paris.

QUATRAIN

Gravé sur une pierre de la Bastille placée dans un hameau.

Débris de la Bastille et de ses noirs tombeaux,
Où jadis nos tyrans plongèrent leurs victimes ;
Cette pierre fidèle en atteste les crimes,
Et s'épure aujourd'hui sous le toit des hameaux.

LEBRUN.

---

(1) Les Suisses et autres étrangers, campés au Champ-de-Mars.

VERS

Faits avant 1770, insérés dans l'Almanach des Muses de 1791.

PAR LEBRUN.

Oui, le métier de roi veut pour apprentissage
La leçon du malheur et le conseil du sage.
Si dans son sein de fer, la dure adversité
Ne sevra quelque temps un prince trop flatté,
Il flétrit ses aïeux, il usurpe le trône.
C'est en vain que paré d'une triple couronne,
A des peuples tremblans il impose sa loi;
S'il n'a point fait d'heureux il n'est pas encor roi.
La voilà l'huile sainte et l'infaillible marque
Qui doit seule à nos yeux consacrer un monarque!
Le trône a ses devoirs: le plus fier potentat
N'est que l'agent du peuple et l'homme de l'état.

Quand sur un bouclier, dans les champs de la gloire,
Nos pères belliqueux, ces fils de la victoire,
Élevaient un soldat en invoquant les cieux;
Ce roi, né leur égal, eut-il d'autres aïeux
Que son cœur et son bras, ses vertus, son courage?
D'une gloire étrangère il aurait fui l'outrage;

Il devint son ancêtre, et son autorité
Eut le dépôt des lois et de la liberté.
De ses devoirs sacrés s'il a perdu la trace,
S'il n'a d'autres vertus que l'orgueil de sa race,
Qu'il ose remonter sur l'antique pavois,
Et de nos fiers aïeux redemander les voix;
Leurs ombres frémiraient de se donner pour maîtres
Ces rois qui n'ont de roi qu'un trône et des ancêtres.

Tyrans, disparaissez! malheur au souverain
Dont l'orgueil s'appuierait sur un sceptre d'airain!
Un roi serait plus grand s'il voulait moins prétendre;
Si, plus digne du trône, il osait en descendre;
Citoyen couronné, roi sans garde et sans cour,
Monarque par la loi, souverain par l'amour.

LE TRIOMPHE DE LA LIBERTÉ.

AIR: *Du pas de charge.*

TROP long-temps des fers odieux
Ont fait gémir la France;
En vain elle priait les dieux
De finir sa souffrance.

La Liberté songe au Français
Qui l'a si bien servie ;
Et veut pour prix de ses succès
Secourir sa patrie.

Mais qui sera son écuyer ?
Il le faut brave et sage.
J'ai, dit-elle, mon chevalier ;
Avec lui je voyage.
En Amérique de son bras
Je fus très-satisfaite :
Qui pourrait mieux guider mes pas
Que n'a fait *La Fayette ?*

Elle arrive ; à l'œil enchanté
Comme elle paraît belle !
On admire, on est transporté ;
Tous les vœux sont pour elle :
Des couleurs qu'offrent ses atours
On se pare la tête :
Chacun, au péril de ses jours,
Veut faire sa conquête.

Ses regards changent en héros
Le citoyen paisible ;
Au Français qui suit ses drapeaux
Il n'est rien d'impossible.

La déesse sous des lauriers
En souriant contemple
Ce nouveau peuple de guerriers
Qui lui consacre un temple.

Comme on voit sous les toits nouveaux,
Bouquets d'heureux présage,
Marquer le succès des travaux,
Et la fin de l'ouvrage,
L'étendard de la liberté
Du temple orne le faîte,
Et par *La Fayette* planté
Il brave la tempête.

M***

LA NATURE
ET LES TROIS ORDRES.

NATURE avait fixé son domicile
Près de ces lieux par le Suisse habités;
Où méprisant le luxe des cités,
Le sage vit heureux, libre et tranquille.
C'est là qu'on vit, (chose rare à la ville,
Et sans exemple à la cour de nos rois!)

Travail, richesse, industrie, innocence,
Vivant unis sous l'empire des lois.
Désir lui prit de voyager en France ;
En ce lieu là, l'on n'est pas si bourgeois.
Sur son chemin force gens d'importance
Se présentaient ; trois fixèrent ses yeux.
L'un, gras à lard, satisfait, radieux,
Énorgueilli d'une oisive opulence,
Se prélassait ; le second, dedaigneux,
Fraternisait avec son éminence,
Vantait son nom et citait ses aïeux.
Près d'eux un tiers, dans une humble posture,
Suait, souffrait, travaillait pour tous deux ;
Il atteignait à peine à leur ceinture.
Madame, hélas ! dit l'ouvrier honteux,
Ayez pitié d'un pauvre souffreteux ;
Je suis leur frère, et par mésaventure,
Suis né petit, et partant malheureux.
Eh ! mon ami, lui dit dame Nature,
Tiens-toi debout, tu seras grand comme eux.
Qu'en advint-il ? chacun sait l'aventure.

FRAGMENT
D'UNE ÉPITRE A LA LANTERNE (1).
PAR M. LIEUTAUT.

O lanterne de Diogène !
Toi qui jadis dans la superbe Athène,
T'es acquis un si grand renom,
Jusqu'aux astres en vain l'antiquité t'élève ;
Malgré ta réputation,
Tu n'es rien en comparaison
De la Lanterne de la Grève.

L'ANNÉE 1789,
BOUTADE.

Ça, ma voisine, oyez un conte neuf,
C'est celui d'une année en merveilles féconde ;
C'est le tableau de l'an quatre-vingt-neuf ;
C'est à rebours l'histoire de ce monde.

(1) Cette Lanterne fatale où le peuple en fureur attacha les premières victimes de la révolution, était en face de l'Hotel-de-Ville, n° 37.

Des lois sans règle, un désespoir sans frein,
Une peuplade esclave, infortunée;
De cent cachots le sombre souterrain,
Des grands sans mœurs, une cour effrénée,
Souillant le cœur de notre souverain:
C'était l'horreur de notre destinée,
Vers le printems de cette triste année;
Et ce cahos, ce détestable enfer,
Se peut vraiment nommer *siècle de fer.*

Au mois de juillet, un nouveau feu s'allume,
La liberté brille dans tous les cœurs;
On voit couler le soufre et le bitume;
Mille canons, mille foudres vengeurs
En mille endroits font retentir l'enclume.
Nous combattons, nous revenons vainqueurs;
Le sang, la mort sont pour nous une fête;
Nous faisons plus, sur le fer assassin,
De nos tyrans nous promenons la tête.
Dieux! quel été! c'est le *siècle d'airain.*

Mais cependant, voici venir l'automne,
Et de l'État le péril est urgent;
Tout est brisé: plus de lois, plus de trône;
Il faut payer le major, le sergent;
Pas un écu, la mort nous environne:
Mais par bonheur il nous reste un agent.

Necker le dit : voyez comme avec joie ;
D'un cœur alégre et d'un pied diligent,
Chacun de nous le porte à la monnaie :
Oui, cette automne est le *siècle d'argent.*

Ayant ainsi de la triste patrie
Abondamment recruté le trésor,
La liberté, cette âme de la vie,
Va dans les cœurs prendre un nouvel essor.
La douce paix, depuis long-temps bannie,
Dans nos foyers peut reparaître encor ;
Et de nos maux la source étant tarie,
L'hiver prochain sera le *siècle d'or.*

PAR M. P.

VERS

Pour le portrait de M. le marquis de LA FAYETTE, commandant-général de la garde nationale parisienne.

LA France en liberté, l'Amérique affranchie,
Aiment dans La Fayette un héros citoyen ;
Boston, pour te sauver il prodigua sa vie !
Paris, à ton repos il immole sien.

PAR M. FRÉMONT.

AIR D'ALLONS ÇA VA,

TABLEAU PATRIOTIQUE (1)

DU COUSIN JACQUES.

AIR : *R'lan tan plan, tambour battant.*

Mes chers amis, jurons ensemble
L'Égalité, la Liberté :
Que le serment qui nous rassemble,
Jusqu'à la mort soit respecté.
Tyrans, dont l'âme est inhumaine,
Prenez bien garde à ce serment,
R'li, r'lan,
Et n'espérez pas qu'on nous mène
R'lan tan plan, tambour battant.

Jamais un cri plus agréable
Pourra-t-il flatter l'Éternel ?
Jamais encens plus délectable
Parfumera-t-il son autel !
Dieu tout-puissant, soutiens nos armes !
Paix aux Français, guerre aux tyrans ;
R'li, r'lan,

(1) Représenté sur le théâtre de la rue Feydeau.

Et nous finirons nos alarmes
R'lan tan plan, tambour battant.

Assez long-temps de l'esclavage
Nous supportâmes le fardeau.
Long-temps une trompeuse image
Servit à nos yeux de bandeau.....
Les lois et Dieu, voilà nos maîtres;
Défendons-les d'un cœur constant;
R'li, r'lan,
Et poursuivons partout les traîtres....
R'lan tan plan, tambour battant.

BEFFROY DE REIGNY,
Dit le Cousin JACQUES.

HYMNE

POUR LA FÊTE DE LA RÉVOLUTION,

14 *Juillet* 1790.

PAR CHENIER.

Il est venu le jour où depuis une année
Les destins de la France ont fini ses revers;
Accourez, citoyens; cette auguste journée
A rompu nos antiques fers.

Français, offrons à Dieu l'hymne patriotique;
Mêlons à nos sermens des chants pleins de fierté:
Courons sur le lieu même, autrefois despotique,
Où naquit notre liberté.

Gravons sur les débris de ces tours formidables
Le récit du combat, les exploits des vainqueurs,
Les lois de notre empire et les noms respectables
De nos premiers législateurs.

Que le roi des Français ait part à notre hommage;
Ne l'environnons point d'esclaves enchaînés;
Et n'avilissons pas aux pieds de son image
Des peuples entiers prosternés.

Nous avons vu des rois chéris de la victoire:
La justice du temps a brisé leurs autels;
Mais le temps toujours juste élevera sa gloire
Sur des fondemens immortels.

Dieu du peuple et des rois, des cités, des campagnes,
De Luther, de Calvin, des enfans d'Israël,
Toi que le Guèbre adore au pied de ses montagnes
En invoquant l'astre du ciel!

Ici, sont rassemblés sous ton regard immense
De l'Empire français les fils et les soutiens,
Célébrant devant toi leur bonheur qui commence,
Égaux à leurs yeux comme aux tiens.

D'un mortel isolé, connaissant la faiblesse;
D'un mortel citoyen sentant la dignité,
Forts de leur union, sans maître, sans noblesse,
Agrandis par l'égalité.

Nous jurons d'obéir, de donner notre vie
Au peuple souverain dont émane la loi;
Nous jurons d'obéir à cette loi chérie,
Nous jurons d'obéir au roi.

Plus d'ordres différens, plus même de province;
La France désormais, en son immensité,
Ne voit qu'un seul empire, un seul peuple, un seul prince,
Unis dans la même cité.

Rappelons-nous ces temps où des tyrans sinistres
Du peuple assujetti foulaient aux pieds les droits:
Ces temps si près de nous, où d'infâmes ministres
Trompaient les peuples et les rois.

Des brigands féodaux les rejetons gothiques
Alors à nos vertus opposaient leurs aïeux;
Et le glaive à la main, des prêtres fanatiques
Versaient le sang au nom des cieux.

Princes, nobles, prélats nageaient dans l'opulence;
Le peuple gémissait de leur prospérité;
Du sang de l'opprimé, des pleurs de l'indigence
Leurs palais étaient cimentés.

En de pieux cachots, l'oisiveté stupide,
Afin de plaire à Dieu reléguait les mortels :
Des martyrs périssant par un long suicide,
Blasphémaient au pied des autels.

L'injustice des rois, toujours si bien servie,
Peuplait d'infortunés un repaire odieux :
Au fond de ce tombeau, condamnés à la vie,
Ils expiraient sans voir les cieux.

Ils n'existeront plus ces abus innombrables !
La sainte liberté les a tous effacés ;
Ils n'existeront plus ces monumens coupables !
Son bras les a tous renversés.

Dix ans sont écoulés, nos vaisseaux, rois de l'onde,
Pour fonder sa puissance ont traversé les mers ;
Elle vient maintenant des bords du Nouveau-Monde,
Régner sur l'antique Univers.

De nos champs renommés elle aborde la rive ;
Ses pas sont entourés de citoyens guerriers ;
Elle tient dans ses mains et le glaive et l'olive ;
Son front est couvert de lauriers.

Au milieu des périls, La Fayette est son guide :
Depuis qu'en Amérique il devint son appui,
Elle a suivi partout sa prudence intrépide ;
Elle est toujours auprès de lui.

La mère des vertus, des talens, du génie,
La liberté réside au sein de nos remparts ;
Nous verrons la sagesse à l'éloquence unie,
Les mœurs, le courage et les arts.

Nous verrons désormais, ainsi que dans Athènes,
Chez un peuple sensible et de la gloire épris,
Socrate et Periclès, Sophocle et Démosthènes,
Orner le superbe Paris.

Soleil qui parcourant ta route accoutumée,
Donnes, ravis le jour, et règles les saisons ;
Qui, versant des torrens de lumière enflammée,
Mûris nos fertiles moissons.

Feu pur, œil éternel, âme et ressort du monde,
Puisse-tu des Français admirer la splendeur !
Puisse-tu ne rien voir dans ta course féconde,
Qui soit égale à leur grandeur !

Malheur au despotisme ! et que l'Europe entière,
Du sang des oppresseurs engraissant ses sillons,
Soit pour notre déesse un vaste sanctuaire,
Qui dure autant que tes rayons.

Que des siècles trompés le long crime s'expie !
Le Ciel, pour être libre, a fait l'humanité ;
Ainsi que le tyran, l'esclave est un impie,
Rebelle à la Divinité.

RÉCIT

Des travaux faits au Champ-de-Mars, pendant la première quinzaine de juillet 1790, pour la Fédération qui a eu lieu le 14 du même mois.

AIR : *Soldats Français, chantez Roland.*

ALLONS Français, au Champ-de-Mars,
Pour la fête fédérative ;
Bravons les travaux, les hasards :
Voilà que ce grand jour arrive.
Bons citoyens, accourez tous :
Il faut creuser, il faut abattre ;
Autour de ce champ formez-vous
En magnifique amphithéâtre ;
Et de tous états, de tous rangs,
Pour remplacer le mercénaire,
Je vois trois cent mille habitans,
La réussite est leur salaire.

Le duc avec le porte-faix,
La charbonnière et la marquise
Concourent ensemble au succès
De cette superbe entreprise.

Nos petits-maîtres élégans,
Et vous aussi, femmes charmantes;
Avec petits pierrots galans,
Vos chapeaux, vos plumes flottantes;
On vous voit bêcher, piocher,
Traîner camions et brouettes;
Ce travail peut vous attacher
Au point d'oublier vos toilettes.

Les abbés auprès des soldats,
Et les moines avec les filles,
Semblent, se tenant par le bras,
Réunir toutes les familles.
La marche est au son du tambour;
Pluie ou vent n'y font point d'obstacle:
Non jamais la ville et la cour
N'offrit un si charmant spectacle.
Dans les éclats de leur gaîté,
Ils vont chantant la chansonnette,
La Liberté, l'Égalité,
Nos députés et La Fayette!

L'aristocrate frémira;
Qu'il vienne nous troubler, s'il ose!
A ses dépens il apprendra
Qu'un peuple libre est quelque chose.
Quand il entendra le serment
De tout un peuple et du monarque,

Sur son front pâle en ce moment
De l'effroi l'on verra la marque.
Pourquoi trembler ? Ah ! calme-toi ;
Viens servir avec assurance,
La Nation, la Loi, le Roi,
Ou bien abandonne la France.

Patrie, élevons ton autel
Sur les pierres de la Bastille,
Comme un monument éternel
Où le bonheur des Français brille.
Venez de tous les lieux divers
Que renferme ce grand empire,
Donner aux yeux de l'Univers
L'exemple à tout ce qui respire !
Que par la paix et l'union
Tout étranger soit notre frère,
Et que la Fédération
S'étende par toute la terre.

PAR MADAME ***.

AUX BONS CITOYENS

TRAVAILLEURS AU CHAMP-DE-MARS.

PAR M. DÉDUIT, auteur patriote.

AIR : *Au coin du feu.*

PARTONS prendre la pelle
La pioche et la bretelle
Au Champ-de-Mars.
Citoyens, bon courage,
Pour avancer l'ouvrage
Au Champ-de-Mars. (*Ter.*)

Point de délicatesse,
Le sujet intéresse,
Au Champ-de-Mars;
C'est la plus belle fête
Que notre zèle apprête
Au Champ-de-Mars. (*Ter.*)

O le charmant ensemble!
Même ardeur nous rassemble
Au Champ-de-Mars;
Il n'est plus de Bastille;
Il n'est qu'une famille
Au Champ-de-Mars. (*Ter.*)

Bravo, sexe adorable,
Que vous êtes aimable
Au Champ-de-Mars !
Beaucoup mieux qu'à Cythère ;
Vous remuez la terre
Au Champ-de-Mars. (*Ter.*)

Que l'étranger admire
Tout ce qui nous inspire
Au Champ-de-Mars :
Liberté de la France,
Voilà notre espérance
Au Champ-de-Mars. (*Ter.*)

Que l'aristocratie
Creve de jalousie
Au Champ-de-Mars :
Mais que l'on chante d'aise
Le bon roi Louis seize
Au Champ-de-Mars. (*Ter.*)

J'ai fait ma chansonnette
En roulant ma brouette
Au Champ-de-Mars ;
Je l'offre à La Fayette,
Afin qu'on la répète
Au Champ-de-Mars. (*Ter.*)

LE SERMENT
DE LA CONFÉDÉRATION
Du 14 juillet 1790.

PAR LES FÉDÉRÉS DE SENLIS.

AIR : *Ce mouchoir, belle Raimonde.*

CITOYENS que rien n'arrête
Dans le cours de vos exploits;
Quand votre bonheur s'apprête,
Pretez l'oreille à ma voix ;
Rempli d'une noble audace,
Fier de ma témérité ;
Dédaignant faveurs et place
Je chante la liberté.

En vain l'aristocratie
De son venin malfaisant
Voudrait perdre la patrie :
Ses efforts sont impuissans.
Amis, citoyens, nos frères
Vengeurs de la liberté;
Puissions-nous purger la terre
De ce monstre détesté.

AU ROI.

Roi chéri que je révère
Digne objet de notre amour,
Permets qu'un peuple de frères
T'offrent leurs vœux tour à tour.
De cette union parfaite
Naît la douce égalité,
Et chacun de nous répète:
Vivons pour la liberté!

A NOS DÉPUTÉS.

O vous, dieux de la patrie!
Bienfaisans législateurs,
De la loi presque flétrie
Puissans régénérateurs;
Par votre zèle intrépide
L'homme a recouvré ses droits;
Et la vertu qui vous guide
Fait l'honneur du nom français.

SERMENT CIVIQUE.

Jurons tous d'être fidèles
Aux lois, à la Nation;
Au roi qui règne par elles,
A la constitution;
Qu'enfin notre espoir se fonde
Et que notre liberté,
Donnant un exemple au monde,
Passe à la postérité.

AH! ÇA IRA!

Couplets faits le matin du 14 juillet 1790, au Champ-de-Mars, pendant une averse.

Air: *Du Carillon national.*

Ah! ça ira, ça ira, ça ira
En dépit d'z'aristocrat' et d'la pluie:
Ah! ça ira, ça ira, ça ira,
Nous nous mouillerons, mais ça finira.
Ah! ça tiendra, ça tiendra, ça tiendra,
On va trop bien l'nouer pour que ça s'délie:
Ah! ça tiendra, ça tiendra, ça tiendra,
Et dans deux mille ans on s'en souviendra.

Comme on r'viendra, on r'viendra, on r'viendra
Couvrir d' son serment l'autel de la patrie!
Comme on r'viendra, on r'viendra, on r'viendra
Au diable donner quiconque l'enfreindra.
Ah! ça ira, ça ira, ça ira
En dépit d'z'aristocrat' et de la pluie.
Ah! ça ira, ça ira, ça ira,
Nous nous mouillerons, mais ça finira.

LES NOUVEAUX APOTRES ARISTOCRATES.

COUPLETS

A l'occasion du décret de l'Assemblée nationale, qui déclare que les biens possédés par le clergé appartiennent à la Nation.

AIR : *De la Lanterne.*

RICHES chanoines
Du vallon de Tempé,
Orgueilleux moines,
Votre espoir est trompé :
Vous ne nous direz plus,
Que ces gros revenus
Étaient vos patrimoines :
Vos tours sont superflus,
Riches chanoines.

Dans l'évangile
On vous offre un moyen
Pour être utile
Au bon peuple chrétien.

Craignez-vous l'embarras,
Faites de courts repas,
Soyez sages en ville;
La licence n'est pas
Dans l'évangile.

Du sacerdoce
Prenez l'humilité,
Dans un carosse
Dieu n'a jamais monté:
Saint Pierre nous l'apprit;
Et dans Rome en crédit,
Monté sur une rosse,
Avait-il moins l'esprit
Du sacerdoce?

En résidence,
Tous nos pasteurs soumis,
Dans l'innocence
Conduiront leurs brebis.
De la douce vertu
Le chemin est battu,
Puisque le roi de France
Chez son peuple est venu
En résidence.

Nymphes jolies,
Déesses d'opéra,
De vos folies
Qui donc s'amusera?

La Ferme est aux abois ;
Des prélats on fait choix ;
Adieu les fantaisies :
Les crosses sont de bois,
Nymphes jolies.

Plus de lanterne,
La paix est parmi nous ;
Chacun discerne
D'où vient un sort si doux ?
Nous possédons Louis,
Il n'est plus d'ennemis ;
La sagesse gouverne ;
Dès-lors, mes chers amis,
Plus de lanterne.

Se trouvait à la librairie de VALLEYRE, rue de la Huchette.

CHANSON

De Messieurs les Forts de la Halle et du Port-z'aux-Blés, pour au sujet du séjour du Roi à Paris, 1790.

AIR : *En pâssant sur le Pont-Neuf.*

NOT' bon roi s'plaît z'à Paris,
Ça ravigotte l'zesprits,

Le v'là sous la sauve-garde
D' not' honneur et de not' amour:
Nos cœurs y montons la garde,
On s'bat pour y avoir son tour.

A Metz y voulions l'emmener,
Pour afin d' l'emprisonner;
Y voulions la guerr' civile,
Et qu' not' sang fut répandu,
Mais c'te guerr' fort z'incivile
J' l'avons t'arrêté sus cu.

Enfin j' l'obtenons pourtant
C' bonheur que j' désirions tant:
Sa bonn' ville d'origine
Est zous qu'il est le plus chéri:
J' lui f'rons bonn' chère et bonn' mine,
Comm' nos per' z'au bon Henri.

V'là la cause du pourquoi
Qu' j'avons t'été charcher le roi.
Ceux qui lui tendions d' zembuches
J' les ont pris dans leux filets:
Les v'là sots comme des cruches
Et chifflés par les valets.

S'ils ameutons les brigands
J'avons nos moules de gants:

J' Frons voir qu' les Forts de la Halle
Et les Forts du Port-z'aux-Blés,
Pour sabouler zeun' cabale,
Sont nerveux et ben tablés.

A peu d' frais j'ons t'acheté
Not' heureuse liberté;
Il en a coûté queuqu' têtes,
Qui d' ça se s'raient ben passés;
Mais il n'est point d' bonnes fêtes
Sans queuqu' verres cassés.

C'est dans la tranquillité
Qu'on jouit d' la liberté:
J' nous mang'rons-t'y zentre frères,
Comme de vrais garnemens?
Not' roi qu'est l' meyeur des pères,
Aura-t-y d' mauvais enfans?

Il se rend à not' souhait,
Rendons-lui l' bien qu'il nous fait:
Laissons-le dans son tranquille;
N'affligeons plus son bon cœur:
Que c' bon roi, dans sa bonne ville,
N'y voy' p'us d' sabat ni d'horreur.

Plus je n' nous mêl'rons de rien
Et plus not' bien ira bien:

A c' manége j'ons nos pères ;
Les lurons entendrons l'chic,
Ils *manég'ront* nos affaires
Aussi ben que not' district.

J'ons d' la farine et du grain,
J'nons pas peur d' mourir d' faim :
Messieurs d' l'*aristracas'rie*,
Nos beaux jours s'raient-ils perdus?
J'avons l'air d'eun' targedie :
Pourquoi donc qu' je n'chantons p'us ?

J' somm' de drôles d' moigneaux,
D'venus libres, j'ons l'bec clos.
Quand j'étions dans l'esclavage
J' fredonnions de jolis chants ;
J'ons l'air de r'gretter la cage
Quand j'avons la clef des champs.

D' quoi donc qu' nous nous inquiétons?
Buvons l'rogome et chantons:
J'ons le brave La Fayette,
L' sag' Necker et le bon Bailly,
Ils nous tireront braye nette,
Avec le temps, du margouilly.

DIALOGUE PLAISANT

Entre un maître Savetier et son fils, Abbé, célèbre aristocrate. (1791.)

AIR : *De l'Enfant prodigue.*

LE PÈRE.

Qui t'amène en ma maison ;
Fils indigne de mon nom ?
N'as-tu pas trahi ton père,
Tes parens et nos amis ?
Fuis, évite ma colère,
De chez moi je te bannis.

L'ABBÉ.

Je suis membre du clergé ;
Et j'étais bien partagé.
Pour le salut de la France
Il fallait rendre mes biens ;
Pouvais-je mettre en balance
Vos intérêts et les miens ?

LE PÈRE.

O sais-tu bien, scélérat,
Renier le Tiers-État ?

Ne t'ai-je pas donné l'être ?
Si tu savais mon métier,
Au lieu d'être mauvais prêtre,
Tu serais bon savetier.

L'ABBÉ.

A vous uni par le sang,
Mais désuni par le rang,
Sachant qu'au nouveau régime
Je perdrais mes revenus,
Pouvait-on me faire un crime
De protéger les abus ?

LE PÈRE.

Aristocrate insolent,
Non, tu n'es plus mon enfant ;
Pour conserver ta richesse
Tu ruinerais ton pays :
Va consumer ta molesse
Chez les filles de Paris.

L'ABBÉ.

Appaisez votre courroux ;
Souffrez qu'un fils à genoux
Réclame votre clémence,
Ayez pitié de mon sort ;
Si je cède à l'évidence
C'est que je suis le moins fort.

CONSTITUTION

DE 1791.

Mise en vaudeville par M. MARCHANT.

DÉCLARATION

DES DROITS DE L'HOMME ET DU CITOYEN.

AIR : *Tous les hommes sont bons.*

Ou sensés ou nigauds,
Les hommes sont égaux
A la qualité près;
Les Français,
Les Anglais,
Les Lapons,
Les Hurons
Et les Suisses,
Ont les mêmes passions,
Mêmes inclinations,
Mêmes vices.

AIR: *Vive le vin, vive l'amour.*

Ils sont tous, indistinctement,
Fils d'un papa, d'une maman.
Peupler et cultiver la terre,
Voilà quel est leur ministère;
Mais tous n'ont pas l'heureux talent
De pouvoir faire également
Tout ce qu'on a fait pour les faire.

ABOLITION DE LA NOBLESSE.

AIR: *De la Croisée.*

COMME en tout ce que nous faisons
On ne voit grandeur ni noblesse,
Pour cause nous abolissons
Un ordre dont l'éclat nous blesse.
Le mot noble même devrait
Être exclu du dictionnaire,
Quand rien n'est moins noble en effet
Que ce qu'on nous voit faire.

ABOLITION DES CORDONS ROUGES, BLEUS, etc.

AIR: *Accompagné de plusieurs autres.*

Nous réformons tous les cordons,
Mais cependant nous prévenons

Que le cordon gris est des nôtres,
Car un jour ce charmant licou
Pourra fort bien orner le cou
De Gorsas (1) et de plusieurs autres.

ABOLITION DES VOEUX RELIGIEUX.

AIR : *La nuit et le jour.*

LES gentilles nonains
Fuyant leur monastère
Avec les capucins,
A présent pourront faire
L'amour
La nuit et le jour.

ADMISSION DE TOUS LES CITOYENS
Aux places et emplois quelconques.

AIR : *Triste raison, j'abjure ton empire.*

LES citoyens par leur serment civique,
Au plus haut poste ont tous un droit égal;
Le savetier délaissant sa manique
Peut devenir évêque ou général.

---

(1) Journaliste patriote.

AIR : *On compterait les diamans.*

Nous allons la France infecter
D'emplois brillans et subalternes ;
Il faudra pour les mériter
Avoir orné quelques lanternes ;
Et pour ses emplois les plus hauts
Il faut savoir chiffrer, écrire,
Mais pour être garde-des-sceaux,
Il suffira de savoir lire.

PUNITION ÉGALE
DE TOUS LES DÉLITS,
Sans aucune distinction.

AIR : *En jupon court, en blanc corset.*

De notre autorité divine
Mêmes crimes, mêmes délits,
Par l'agréable guillotine
Seront également punis.

AIR : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Il n'est pas besoin de témoins
Pour juger un aristocrate,
Mais il en faudra trente au moins
Pour condamner un démocrate.

LIBRE EXERCICE
DE TOUTES LES RELIGIONS.

AIR : *Ce fut par la faute du sort.*

Tous les cultes seront permis,
Et même celui de Moïse;
De Mahomet le paradis
Sera vanté dans mainte église.
Comme à présent dans ces cantons
D'être conséquent l'on se pique,
De toutes ces religions
Nous exceptons la catholique.

PLEINE LIBERTÉ A TOUT HOMME
D'aller, de rester, de partir, sans pouvoir être arrêté.

AIR : *Ah! que je sens d'impatience.*

NOTRE divin aréopage
Dans sa sagesse décréta
Que chaque Français en voyage
Peut aller quand il lui plaira;
Avec gentille amie
On fuit de sa patrie,
Car c'est un grand plaisir que celui-là.

Soudain un district en furie
Vous arrête et vous dit comme ça :
Coquin, reste là ;
Où vas-tu comme comm' ça ?
Si tu fais un pas
Tu cours au trépas.
Donne-nous ton or
Et ton passe-port.
Oui-dà, oui-dà, oui-dà.
Voyage, voyage à présent qui voudra,
Voyage qui voudra. (*bis.*)

LIBERTÉ A TOUT HOMME
De parler, d'écrire et d'imprimer ses pensées.

AIR : *Des Trembleurs.*

A présent dans cet empire,
On peut tout faire et tout dire,
Tout imprimer tout écrire,
Car nous l'avons décrété ;
Mais de notre pétaudière,
Qu'un détracteur trop sévère,
Veuille nous jeter la pierre,
Soudain il est arrêté.

DIVISION DU ROYAUME.

AIR : *Philis demande son portrait.*

COMME en voulait tout restaurer
Dans ma triste patrie,
Il a fallu régénérer
Notre géographie.
Quatre-vingt-trois départemens
Couteront moins, je pense,
Que trente-trois gouvernemens
Qui partageaient la France.

QUALITÉS REQUISES

POUR ÊTRE CITOYEN FRANÇAIS,

Et comment on en perd le titre.

AIR : *Paris est au Roi.*

DE plus nous avons
Districts et cantons
Municipalités,
Clubs et comités,
Des divisions
Et des sections,
Et des bataillons
Armés de canons.

Mais pour être
Ou paraître
Citoyens de ce pays,
Dans la France
La naissance
Il faut avoir pris,
Tel est notre avis.
Mais un étranger
Lorsqu'il veut changer
De climat ou de verger,
Chez nous vient loger;
S'il prête un serment,
(Civique s'entend)
Il peut, presque pour rien,
Être citoyen.

Ceux qui sont nés Français
Chez les Turcs, les Anglais,
S'ils viennent sans qu'on les appelle,
Ce beau zèle,
Sans modèle,
Les fait entrer soudain
Au sénat Clémentin (1).

Il est maint moyen
De perdre pour rien,

(1) La Société des Jacobins.

Ce nom de citoyen,
Notre unique bien;
Si, chez l'étranger
On allait loger,
Ou si, sans raison,
On portait un cordon.

FORME DU SERMENT CIVIQUE.

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

JE crains, je respecte et j'estime
Et la nation et la loi;
Pour la raison et pour la rime,
J'aime et respecte mon bon roi.

AIR : *A la façon de Barbari.*

Des autres constitutions
La nôtre est le modèle;
On l'admire chez les Hurons,
Tant elle paraît belle!

Qu'elle a bon air, bonne façon;
La faridondaine, la faridondon;
Je lui serai fidèle aussi
Dieu merci,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

INVIOLABILITÉ DES PROPRIÉTÉS.

AIR : *Monsieur le Prévôt des marchands.*

Les biens et les propriétés
En tous lieux seront respectés ;
Si les chasseurs de Robespierre
Brûlaient un châtel élégant,
Nous dirions au propriétaire :
Nous vous plaignons sincèrement.

Les biens et les propriétés
En tous lieux seront respectés ;
Mais nous prendrons sans nul scrupule
Tous les biens du clergé romain ;
Nous prendrons jusqu'à la cellule
De la none et du capucin.

Les biens et les propriétés
En tous lieux seront respectés ;
Mais les charges que l'on supprime
Nous ne les rembourserons pas.
Croit-on payer ceux qu'on opprime
En leur donnant des *assignats?*

LA SOUVERAINETÉ DÉVOLUE AU PEUPLE.

AIR : *Le saint craignant de pécher.*

Nous conserverons le roi
Par pure décence ;
Le peuple fera la loi
Par toute la France :
Lui seul enfin régnera
Et pour toujours il aura
Le pou, pou, pou, pou,
Le voir, voir, voir, voir,
Le pou, pou,
Le voir, voir,
Le pouvoir suprême,
Et le diadème.

AIR : *Qu'en voulez-vous dire?*

De ce peuple devenu roi,
Vous bénirez le doux empire ;
S'il vous pend sans savoir pourquoi,
Gardez-vous de le contredire.
Parlez lui quand il pillera,
Sans rougir il vous répondra :
Ma volonté seule est ma loi,
Qu'en voulez-vous dire?
Qu'en voulez-vous dire?

Ma volonté seule est ma loi !
Ne suis-je pas le maître, moi ?

DISTRIBUTION

Du pouvoir législatif et du pouvoir exécutif.

AIR : *On compterait les diamans.*

SI du pouvoir législatif
S'empare notre aréopage,
Celui qu'on nomme exécutif
Est du bon peuple le partage ;
De Louis, qui nous fit la loi,
Ainsi changera l'existence ;
Il aura le vain nom de roi,
Et nous en aurons la puissance.

LE GOUVERNEMENT

Reconnu monarchique.

AIR : *Tu croyais en aimant Collette.*

CET état jadis monarchique,
En dépit de Louis Bourbon,
Ne sera qu'une république
Pour plaire au jacobin Pétion.

PERMANENCE
DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

AIR: *Mon honneur dit que je serais coupable.*

NOTRE sénat qui changea tout en France,
Sent qu'il n'est point un sénat immortel;
Mais en disant qu'il veut sa permanence,
Il prouve au moins qu'il veut être éternel.

Qu'on juge enfin avec quel doux murmure,
Les députés partout seront reçus,
Si parmi nous chaque législature
En assignats convertit les écus.

AIR: *Il n'est qu'un pas du mal au bien.*

MAIS si, remontant sur son trône,
Et reprenant bientôt ses droits,
Louis à nos *douze cents rois.*,
Faisait quitter sceptre et couronne:
Je n'en serais surpris en rien;
Il n'est qu'un pas du mal au bien.

QUALITÉS RÉQUISES
Pour être député.

AIR: *Que ne suis-je la fougère.*

DU sublime aréopage
Pour devenir sénateur,

Il faudra, suivant l'usage,
Être d'abord électeur.
Instruit ou non, l'on peut être
Du sénat législatif,
Si l'on se fait reconnaître
Pour un citoyen actif.

TENUE ET RÉGIME

Des assemblées primaires et électorales.

AIR: *En quatre mots je vais vous conter ça.*

QUAND il faudra
Remonter le sénat
Alors chacun par-ci, par-là,
Pour être élu viendra
Dans une superbe salle
Qui ne sera pas trop sale;
On s'assemblera,
On choisira
Tous ceux que l'on croira
Dignes d'être en état
De réformer l'Etat;
Puis après cette farce là
Chacun défilera.

OBLIGATION

DE PRÊTER LE SERMENT

En entrant à l'Assemblée nationale.

AIR: *Je l'ai planté, je l'ai vu naître.*

D'ABORD il faudra que l'on jure,
Dès que l'on sera sénateur,
Pour s'accoutumer au parjure,
Car le parjure est en honneur.

AIR: *Nous sommes précepteurs d'amour.*

NOUS le dirons publiquement,
Et sans craindre que l'on en glose;
Il vaut mieux prêter un serment
Que de prêter toute autre chose.

INVIOLABILITÉ DES DÉPUTÉS.

AIR: *Tous les bourgeois de Châtres.*

SÉNATEURS respectables,
Soyez représentans,
Soyez inviolables
En tous lieux, en tous sens.
Jalouses d'un tel droit, vos compagnes aimables
Prudemment vous imiteront,
Et par pudeur elles sauront
N'être plus violables.

INVIOLABILITÉ DE LA ROYAUTÉ,

Et délégation d'icelle à la famille régnante.

AIR : *Ma pantoufle est trop étroite.*

Nous n'aurons qu'un roi
Pour gouverner cet Empire,
Nous n'aurons qu'un roi
Pour mettre en vigueur la loi.
Louis le sera,
Pour la forme, c'est-à-dire,
Louis le sera
Tant que cela nous plaira.

EXCLUSION PERPÉTUELLE

DES FEMMES

A LA COURONNE DE FRANCE.

Même air que le précédent.

LES femmes jamais
Ne porteront la couronne;
Les femmes jamais
Ne régiront les Français :
Elles ont déjà
Le pouvoir qu'amour leur donne;
Et ce pouvoir-là
Des autres dispensera.

NÉCESSITÉ

De jurer pour être roi de France.

AIR : *Du serein qui t'a fait envie.*

D'APRÈS notre moderne code,
Chacun a dû voir clairement
Que le serment est à la mode,
Et que rien n'égale un serment ;
Ainsi pour régner sur la France
Le roi doit faire un gros juron,
Afin d'avoir la confiance
De sa jurante Nation.

LE REFUS DE JURER

Regardé comme abdication.

AIR : *Du haut en bas.*

Du haut en bas
On traiterait le roi lui-même,
Du haut en bas
Si jurer il ne voulait pas.
On lui prendrait tout ce qu'il aime,
Et l'on mettrait son diadème
Du haut en bas.

DÉPOSITION DU MONARQUE,

Lorsqu'il se mettra à la tête d'une armée contre la Nation.

AIR : *Apprenez qu'une belle.*

S'IL veut faire la guerre
Pour le plaisir de la faire,
S'il fait dans sa colère
Punir les jacobins
Mutins,
Et mille autres gredins;
S'il nous fait sur nos terres
Par les troupes étrangères
Donner les étrivières,
Eh bien,
Il n'est plus rien.

DÉPOSITION DU MONARQUE,

Lorsqu'après être sorti du royaume, il n'y rentrera pas après une proclamation du corps législatif.

AIR : *Amusez-vous, jeunes fillettes.*

POUR suivre en tout point l'ordonnance
Qu'un médecin lui prescrira,
Il pourra, non loin de la France,
Aller prendre les eaux de Spa.

Mais lorsqu'on le lui fera dire,
Soudain s'il n'a pas tout quitté,
Il perdra ses droits, son empire,
En allant chercher la santé.

ENTRÉE DU MONARQUE

Dans la classe des simples citoyens après son abdication expresse et légale.

AIR : *Vous l'ordonnez, je me ferai connaître.*

PRIVÉ par nous du pouvoir monarchique,
Il ne sera qu'un simple citoyen ;
Mais il pourra, s'il n'est plus bon à rien,
Avec Noël rédiger la *Chronique*.

LISTE CIVILE

Accordée au monarque par la Nation.

AIR : *De la romance de Daphné.*

POUR l'agréable et l'utile,
Au monarque on donnera
Certaine liste civile.
Qui fera crier *Warville*,
Et *Desmoulins* et *Carra*.

Air : *Des folies d'Espagne.*

POUR ameuter la classe la plus vile
Les Jacobins impudemment sauront
Attribuer à la liste civile
Tous les forfaits qu'en secret ils patront.

MINORITÉ DU ROI

Jusqu'à l'âge de dix-huit ans accomplis, et nomination d'un régent pendant cette minorité.

Même air que le précédent.

TANT que le roi sera chez sa nourrice,
Ou s'il n'a pas dix-huit ans accomplis,
Il lui faudra suivre en tout le caprice
De son régent, qui nous sera soumis.

LES FEMMES

Exclues de la régence.

Air : *De Malborough.*

AUCUNE citoyenne,
Que mon cœur, mon cœur a de peine,
Aucune citoyenne
Régente ne sera.
Je sais bien pour cela

Quelle raison l'on a;
Pour exclure la reine,
Que mon cœur, mon cœur a de peine,
Pour exclure la reine
Cet arrêt l'on porta.

Le Français si galant,
Aurait bien dû vraiment
Pour belle et bonne reine,
Que mon cœur, mon cœur a de peine;
Pour belle et bonne reine,
Décréter autrement.

LE NOM DU DAUPHIN

CHANGÉ EN CELUI DE PRINCE ROYAL.

Ni lui, ni la reine-mère, ni le régent du royaume, ne peuvent sortir de France sans perdre tous leurs droits.

AIR : *Je suis né natif de Ferrare.*

GRACE à notre manie étrange,
De nom comme à présent tout change;
Celui du Dauphin nous changeons;
Prince royal nous le nommons.
Ni lui, ni madame sa mère,
Ni son tuteur, ni son cher père,
De France ne pourront sortir
Que pour n'y jamais revenir.

RENTE APANAGÈRE

Accordée par la Nation aux fils puînés du roi, lorsqu'ils auront 25 ans accomplis, ou lors de leur mariage.

AIR : *Chantez, dansez, amusez-vous.*

Du roi tous les autres enfans
N'auront pas le moindre apanage,
Mais si nous en sommes contens
Pour monter leur petit ménage,
Nous pourrons leurs faire cadeau
D'un fort joli petit trousseau.

NOMINATION DES MINISTRES

Accordée au roi, et leur responsabilité.

Même air que le précédent.

Par bonté nous laissons au roi
Le droit de choisir ses ministres,
Mais ceux-ci recevront la loi
Des Jacobins, des autres cuistres,
Et toujours nous les punirons
Des sottises que nous ferons.

EXERCICE DU POUVOIR LÉGISLATIF.

AIR : *Je connais un berger discret.*

Nos sages sénateurs auront
De nos lois la fabrique,
Et ce sont eux seuls qui pourront
Taxer l'impôt unique.
Ils feront mieux; car ils feront
Et la paix et la guerre,
Et le roi, lorsqu'ils agiront,
Les regardera faire.

Ils armeront, désarmeront
Les escadres, les flottes,
Et très-souvent ils emploîront
Messieurs les *sans-culottes;*
Sur chaque ministre ils auront
Une puissance entière,
Et le roi lorsqu'ils agiront,
Les regardera faire.

DE LA SANCTION ROYALE.

AIR : *L'amour sans aucune contrainte.*

IL faut que le roi sanctionne
Tous les beaux décrets qu'on lui donne

Pour le bien de la nation ;
Si le *veto* fut son partage,
Il l'obtint à condition
Qu'il n'en ferait aucun usage.

RELATION DU CORPS LÉGISLATIF

AVEC LE ROI.

AIR : *Le petit mot pour rire.*

LE pouvoir dit exécutif
N'est pas membre législatif,
Et cela va sans dire :
Mais pourtant, lorsqu'il le voudra,
Dans notre sénat il pourra
Dire le mot, dire le mot, dire le mot pour rire.

DE L'EXERCICE

DU POUVOIR EXÉCUTIF.

AIR : *Avec les jeux dans le village.*

LE roi sera le roi de France,
Et pourtant il ne sera rien ;
Mais comme une ombre de puissance
Au moindre prince va très-bien,
On pourra lui laisser par grace,
Ou pour mieux dire par abus,
Le doux plaisir de voir sa face
Empreinte sur tous les écus.

LE POUVOIR EXÉCUTIF

Tenu d'envoyer les lois faites par l'assemblée nationale, aux corps administratifs et aux tribunaux.

AIR : *De la p'tit' poste de Paris.*

Nous ne voulons pas que le roi
Ait le droit de faire une loi ;
Mais celles que nous fabriquons,
Il doit, puisque nous l'ordonnons,
Les envoyer en tous pays
Par la p'tit' poste de Paris.

DROIT ACCORDÉ AU ROI

De signer avec toutes les puissances étrangères, tous les traités de paix, de commerce et d'alliance.

AIR : *De tous les capucins du monde.*

Le roi ne pourra jamais faire,
Sans notre aveu, la paix, la guerre ;
Mais seul il aura désormais
Le joli droit par excellence
De signer les traités de paix,
Et de commerce et d'alliance.

LA JUSTICE

RENDUE GRATUITEMENT.

AIR : *Faut attendre avec patience.*

QUOIQUE maintenant la justice
Va partout se rendre pour rien,
Méfiez-vous de son caprice,
Et de plaider gardez-vous bien.
Depuis qu'en France l'on s'obstine
A changer les lois de Thémis,
Il est maint plaideur qui se mine
En gagnant sa cause gratis.

ÉTABLISSEMENT DES JURÉS

PAR TOUTE LA FRANCE.

AIR : *Mon père, je viens devant vous.*

DES jurés l'on établira
Dans tous les districts de la France,
Et chacun d'eux distinguera
Le crime d'avec l'innocence : (*bis.*)
Ils jugeront (*bis*) non l'action,
Mais seulement l'intention. (*bis.*)

ÉTABLISSEMENT

D'UN TRIBUNAL DE CASSATION.

AIR : *Accompagné de plusieurs autres.*

Nous allons avoir à présent
Un tribunal toujours cassant
Nos sentences comme les vôtres ;
Ce tribunal intéressant
Ne portera nul jugement,
Mais il cassera ceux des autres.

ÉTABLISSEMENT

D'UNE HAUTE-COUR NATIONALE.

AIR : *Tous les bourgeois de Châtres.*

Notre sénat instale
Dans les murs d'Orléans,
La cour nationale
Pour juger les brigands ;
De plus ce tribunal, rempli de démocrates,
Pourra, pour mieux tuer le temps,
Condamner quelques innocens
S'ils sont aristocrates.

DE LA FORCE PUBLIQUE.

AIR : *De Joconde.*

Nos vaisseaux et nos régimens
Seront notre défense,
Lorsque des ennemis puissans
Attaqueront la France.
Mais comme il faut que maintenant
Tout change ici de face,
Le soldat va prendre le rang
De l'officier qu'il chasse.

ÉTAT ACTUEL DE NOS ARMÉES.

AIR : *Du curé de Pomponne.*

Si chez nous chaque régiment
A déserter s'empresse,
Doit-on s'occuper seulement
De cette gentillesse,
Ah !
Lorsqu'en France on a
Larira
Les héros de *Gonesse* (1)?

---

(1) Les volontaires parisiens qui se consacraient à la défense des frontières étaient alors campés dans la plaine de Gonesse.

Si mainte brave Nation
Nous menace sans cesse,
Nous faut-il faire attention
A cette gentillesse,
Ah!
Lorsqu'en France on a
Larira,
Les héros de *Gonesse*!

RENONCIATION

De la Nation française à toutes sortes de conquêtes.

AIR : *On compterait les diamans.*

Nous ne voulons plus conquérir
Et renonçons à la victoire,
Un petit moment de plaisir
Vaut bien mieux qu'un siècle de gloire.
Nous sommes si las de combats,
Des meurtres et des incendies,
Que nous ne ferons pas un pas
Pour rattraper nos colonies.

RÉFLEXION

MORALE ET PHILOSOPHIQUE

Faite sur la Constitution française de 1791.

AIR : *Colinette au bois s'en alla.*

A cette *Targinette* là (1)
On travailla
Par-ci, par-là,
Ta la déridera,
Ta la déridera.
Lorsque dans le monde elle entra ;
Tout bon citoyen l'admira,
Ta la déridéra,
Ta la déridéra.
Après ce petit succès là,
Par accident un jour creva
La jeune folette.
Ta déridéra,
Ta, la, la, la, la, la, la,
Ta la déridéra,
Gnia pas d' mal à çà ;
Targinette,
Gnia pas d' mal à çà.

---

(1) Nom donné à la Constitution française, à cause de M. Target, l'un de ses principaux auteurs.

LES DROITS DE L'HOMME,

VAUDEVILLE CONSTITUTIONNEL.

AIR : *De la croisée.*

PAR le dieu d'amour inspiré,
J'ai chanté gentilles maîtresses,
Et bientôt de gloire enivré,
Districts, j'ai chanté vos prouesses.
Ma Muse enfin change de ton,
Mais amis, vous allez voir comme
Elle va dans cette chanson
Chanter les *droits de l'homme.*

Pour ces droits que l'on n'entend pas,
Chaque jour il naît des grabuges;
Ah! terminons ces vains débats,
En prenant nos femmes pour juges:
Alors du bonheur le plus doux
On jouira dans le royaume;
Les femmes savent mieux que nous
Juger des *droits de l'homme.*

Sur ces droits-ci plus d'un pédant
A débité mainte sottise;
Si l'un écrit, si l'autre pend,
Si celui-là nous dévalise;

Ils ne veulent point par plaisir
De nos maux augmenter la somme,
Mais c'est qu'ils pensent tous agir
Selon les *droits de l'homme.*

Ces droits que fit notre sénat
Pour le bonheur de ma patrie,
Vont prêter un nouvel éclat
Aux mouchoirs de la Germanie.
Grâce à ce bon peuple allemand,
On pourra de Berlin à Rome
Se moucher (1) fort commodement
Avec les *droits de l'homme.*

LES DROITS DE LA FEMME,

VAUDEVILLE CONSTITUTIONNEL.

AIR : *Du joli réservoir d'amour.*

POUR mieux faire admirer ma voix
Des oreilles civiques,
De l'homme j'ai chanté les droits
En vers patriotiques;

---

(1) On fabriquait en Allemagne des mouchoirs sur lesquels était imprimée la déclaration des droits de l'homme.

Mais ma faible Muse bientôt
A dû changer de gamme,
Elle va dire un petit mot
Sur les *droits de la femme.*

Nous rendre toujours plus épris,
En fleurs changer nos chaînes,
Exercer sur nos cœurs soumis
Pouvoir de souveraine;
Toujours nous plaire et nous charmer,
Dès qu'amour nous enflamme,
Voilà ce qu'il nous fait nommer
Les beaux *droits de la femme.*

Aux femmes qui donna ces droits?
La nature elle-même.
Des femmes nature fit choix
Pour notre bien suprême.
Contre ces droits, je le sais bien,
Un mari ne déclame
Que dès l'instant qu'il ne peut rien
Sur les *droits de la femme.*

Notre sénat de tout fait rien,
Mais il nous régénère;
Il régénère notre bien
Pour nous tirer d'affaire;

Et craignant peu de s'attirer
Bonne ou froide épigramme,
Il veut chez nous régénérer
Jusqu'aux *droits de la femme.*

Pour mieux servir la Nation,
L'auguste aréopage
Va donner plus d'extension
A son nouvel ouvrage.
Bientôt on verra parmi nous
Une volage dame
Vingt fois par an changer d'époux,
Grâce aux *droits de la femme.*

Tous sont égaux, disent les lois,
Le beau sexe, au contraire,
Dit que chaque homme sur ses droits
Du plus au moins diffère,
Et contre nos droits sans raison
On l'entend qui déclame;
Mais qui peut bien connaître à fond
Tous les *droits de la femme?*

PAR M. MARCHANT.

LE TEMPS PRÉSENT,

CHANSON CIVIQUE.

AIR : *On doit soixante mille francs.*

Le Français si charmant jadis,
A fait fuir les jeux et les ris,
C'est ce qui me désole;
Mais il est inconstant, léger,
En un moment il peut changer;
C'est ce qui me console.

Que d'Orléans quitte Albion
Sans nous en dire la raison,
C'est ce qui me désole;
Mais bientôt il aura raison
De retourner en Albion,
C'est ce qui me console.

Nous n'avons plus de grands auteurs
Pour célébrer nos sénateurs,
C'est ce qui me désole;
Mais il nous reste Audoin, Augnat,
Garat, Gorsas, Carra, Marat,
C'est ce qui me console.

Ainsi qu'un criminel d'État,
On veut traiter l'ami Marat,
C'est ce qui me désole;
Mais il ne forge des écrits
Qu'afin de ne point faire pis,
C'est ce qui me console.

On nous dit que les ennemis
Veulent entrer dans ce pays,
C'est ce qui me désole;
Mais nous avons pour défenseurs
De la Bastille les vainqueurs,
C'est ce qui me console.

Tous les jours de nouveaux écrits
L'on est inondé dans Paris,
C'est ce qui me désole;
De ces écrits qu'on ne lit point
On peut se servir au besoin,
C'est ce qui me console.

Par un ami du temps passé.

LES DIX-HUIT FRANCS (1).

AIR : *Chansons, chansons.*

POUR les dix-huit francs qu'on lui donne,
Plus d'un député déraisonne
A tous momens ;
Dans ce sénat que va-t-il faire ?
Il va gagner à l'ordinaire
Ses *dix-huit francs.*

Pour dix-huit francs on peut en France
Devenir homme d'importance
Sans grands talens ;
On peut tout faire, on peut tout dire,
Et même détruire un Empire
Pour *dix-huit francs.*

Pour dix-huit francs un Robespierre
Ne cesse de jeter la pierre
Aux rois, aux grands:
Des traits malins qu'on lui décoche,
Il s'en rit, pourvu qu'il empoche
Ses *dix-huit francs.*

(1) C'était le prix que recevait par jour chaque membre de l'assemblée constituante.

Pour dix-huit francs, *Cochon*, *Labéte* (1).
Approuvent du cul, de la tête
Leurs concurrens :
S'ils ne disent rien, c'est pour cause :
Car il faut faire quelque chose
Pour *dix-huit francs*.

Pour dix-huit francs, par le secours de la canaille,
A-t-on commis, même à Versailles,
Forfaits crians,
Mons Chabroud vous blanchit bien vîte ;
Mais il ne vous en tient pas quitte
Pour *dix-huit francs*.

Pour dix-huit francs, s'il faut dans notre aréopage,
Faire entendre suivant l'usage
Des juremens ;
S'il faut crier à perdre haleine,
Je ferai tout cela sans peine
Pour *dix-huit francs*.

---

(1) Ces noms sont ceux de deux députés de l'assemblée constituante.

LE RÈGNE DE LA FOLIE.

AIR : *Regard vif et joli maintien.*

OUI, croyez-moi, mes chers amis,
La Folie est toujours en France ;
Lisez nos lumineux écrits,
Ils attesteront sa présence.
Depuis mille ans et par de-là,
Elle gouverne ma patrie.
Ballets, sermens, clubs, opéra,
Décrets, journaux, *et cœtera*,
Qui fit tout cela ? (*bis.*)
La Folie. (*bis.*)

Là-bas on brûle des châteaux,
Ici l'on chansonne et l'on danse ;
Les uns font de tristes journaux,
Les autres des plans de finance.
Il en est de qui le désir
Est de voir en feu leur patrie.
Celui-ci cherche à la trahir ;
Celui-là voudrait l'asservir.
Qui les fait agir ? (*bis.*)
La Folie. (*bis.*)

Dans l'histoire j'ai lu qu'un jour
Un roi, des bons rois le modèle,
Fut pris au milieu de sa cour
Avec sa compagne fidèle.
Comme un captif on l'emmena,
Suivi d'une troupe en furie;
Dans un palais on l'enferma,
Où nuit et jour on le garda.
Qui fit tout cela? (*bis.*)
La Folie. (*bis.*)

Puisqu'il faut que vous soyez fous,
Choisissez mieux votre folie;
Vous savez bien que parmi nous
La moins triste est la plus jolie.
N'ayez plus de goût étranger,
Renoncez à l'anglomanie;
Elle a fait d'un peuple léger
Un peuple prêt à s'égorger;
Qui peut le changer? (*bis.*)
La Folie. (*bis.*)

PAR M. MARCHANT.

LES EXPLOITS DES JACOBINS.

AIR : *Accompagné de plusieurs autres.*

HONNEUR au sénat clémentin,
Qui travaille soir et matin
Pour ses intérêts et les nôtres !
Oui, pour tout le bien qu'il a fait
Ma Muse lui doit un couplet,
Accompagné de plusieurs autres.

Pour se rendre utile à l'État,
Nous voyons que ce beau sénat
Garde ses biens, donne les nôtres ;
Je le trouve modéré, car
De nos biens il ne prend qu'un quart
Que bientôt suivront les trois autres.

Puissent messieurs les Jacobins,
De corps et d'esprit être sains,
Leurs jours sont utiles aux nôtres.
Bien souvent ils s'échauffent trop
En lâchant maint petit gros mot,
Accompagné de plusieurs autres.

Pour gagner force dix-huit francs,
Ils font de longs amendemens
Qui ne le cèdent point aux nôtres;
Par ce moyen très-innocent,
Ils en ont encor pour un an,
Accompagné de plusieurs autres.

Ces messieurs devraient prudemment
Ne plus haranguer si souvent,
Pour leur repos et pour le nôtre;
Ils ont tant de mal en effet,
Qu'on voudrait que chaque décret
Ne fut jamais suivi d'un autre.

Que notre constitution,
Chère à toute la nation,
Fasse leurs plaisirs et les nôtres!
Elle aura le plus beau destin,
Ayant pour père un Jacobin,
Accompagné de plusieurs autres:

Tout va renaître en ces cantons,
Et dans peu de temps nous serons
Riches comme feu les apôtres.
Bientôt nous aurons pour six blancs
Un assignat de trois cents francs,
Accompagné de plusieurs autres.

Extrait du porte-feuille d'un Royaliste.

AH! EH! HI! OH! HU!

OU

LES CINQ EXCLAMATIONS JACOBITES.

AIR : *Dans Paris la grand' ville.*

MESSIEURS, allons bien vîte
Au sénat jacobite, (*bis.*)
C'est là que l'on médite
Le bonheur de l'État.
Ah ! ah ! ah ! ah !
Nous verrons Robespierre
Éloquemment y faire
L'éloge de Marat.
Ah ! ah ! ah ! ah !

D'Avignon ou bien d'Arle
Lorsqu'un Lameth y parle (*bis*)
Soit Alexandre ou Charle,
On est tout transporté !
Eh ! eh ! eh ! eh !
Quand Gorsas s'y présente,
Jamais on ne plaisante,
Pas même alors qu'il vante
Sa rare probité.
Eh ! eh ! eh ! eh !

Dans ce lieu respectable
Le plus fameux coupable (*bis.*)
Lorsqu'il tient bonne table,
Se fait plus d'un ami.
Hi! hi! hi! hi!
Chabroud à la justice
Vous ravit sans malice;
Dites qu'il vous blanchisse,
Et vous serez blanchi.
Hi! hi! hi! hi!

Maint auteur que l'on cite,
S'il n'est point jacobite,
Malgré tout son mérite
Ne peut être qu'un sot.
Oh! oh! oh! oh!
Il n'est qu'une âme abjecte
Qui craigne et qui suspecte.
Un sénat qu'on respecte,
Dès qu'on sait ce qu'il vaut.
Oh! oh! oh! oh!

Ce sénat qu'on redoute,
Dont on veut la déroute,
On l'aimera sans doute
Dès qu'il ne sera plus.
Hu! hu! hu! hu!

Il faut de sa mémoire
Décorer notre histoire,
Et mettre notre gloire
A chanter ses vertus.
Hu ! hu ! hu hu !

L'AVEU PATRIOTIQUE.

En fait de liberté que pensez-vous Damis ?
Me demandait hier la séduisante Orphise.
Pour cette deité votre âme est-elle éprise ?
Moi, madame, oh vraiment je suis de ses amis !
La liberte n'a pas de plus sincère apôtre.
Et j'aime tant cette divinité,
Que je voudrais avec ma liberté,
Avoir jusqu'à la vôtre.

M. TH. fils.

VERS

Pour le portrait de M. de la Fayette.

Ce héros pâle et souriant
Dont tout Paris fut idolâtre,
La Fayette, guerrier prudent,
Dans les coulisses assez grand,
Fut bien petit sur le théâtre.

Par M. DROBECQ.

OPINION D'UNE DAME

QUI N'ÉTAIT PAS CITOYENNE,

SUR LES DROITS DE L'HOMME.

Et de Sparte, et d'Athène et de l'antique Rome,
Qu'on rappelle à Paris la législation;
Qu'on rectifie et Licurgue et Solon,
Et que Sieyes sur eux obtienne enfin la pomme,
Je le veux bien, disait une femme de nom,
Mais que l'on nous épargne au moins les droits de l'homme.
Nos droits, madame, y pensez-vous?
Répond Damis, étonné de l'entendre.
Ah! nous ne voulons les reprendre
Que pour les mettre à vos genoux.

LE PRÉTENDU AMI DU PEUPLE.

Marat, dites-vous l'assassin,
Veille au salut de la patrie?
Le monstre! il veille dans son sein,
Comme un tigre affamé dans une bergerie.

Par M. D. G.

LE GRAND PROJET.

AIR : *Le saint craignant de pécher.*

Un soir, disait Condorcet
A plus d'un confrère :
J'ai dans la tête un projet
Qui pourra vous plaire.
Il nous faut, mes chers amis,
Établir en ce pays,
Une ré, ré, ré,
Une pu, pu, pu,
Une ré,
Une pu,
Une république
D'une forme unique.

Danton voulait de Louis
Porter la couronne;
Mais bientôt à mes avis
Danton s'abandonne,
Car il pense comme moi
Que rien ne vaut mieux, ma foi,
Qu'une ré, ré, ré,
Qu'une pu, pu, pu,
Qu'une ré,
Qu'une pu,
Qu'une république
Bien démocratique.

On porte aux cieux un héros,
Tant qu'il est utile ;
On jouit de ses travaux,
Ensuite on l'exile (1) ;
Cela n'est pas trop décent ;
Mais c'est l'usage pourtant
D'une ré, ré, ré,
D'une pu, pu, pu ;
D'une ré,
D'une pu,
D'une république
Bien démocratique.

Sans craindre d'un importun
Les discours infâmes,
Nous mettrons tout en commun,
Jusques à nos femmes.
Si nous agissons ainsi
C'est pour mieux saisir l'esprit
D'une ré, ré, ré,
D'une pu, pu, pu,

---

(1) On sait que dans les républiques anciennes les citoyens qui acquéraient une trop grande prépondérance devenaient suspects, et c'était pour les éloigner de leur patrie qu'on avait établi à Athènes la loi de l'ostracisme. On ne s'en tint pas là, et plusieurs payèrent de leur vie les services qu'ils avaient rendus à l'état.

D'une ré,
D'une pu,
D'une république
Bien démocratique.

Par M. MARCHANT.

LA BONNE AVENTURE,

CHANSON POPULAIRE,

Faite pour l'anniversaire du 14 juillet.

AIR : *La bonne aventure au gué.*

Le quatorze de juillet
Saint Bonaventure,
Est le saint qu'avec respect
On fête en nature :
Il deviendra le patron
De la *Fédération.*
La bonne aventure au gué ;
La bonne aventure.

Quel beau jour que celui-là,
Dans toute la France !
Les calotins sont à bas,
Robins et finance :

Quand du noble et du cagot
Nous ferons un haricot,
La bonne aventure au gué,
La bonne aventure.

Nous n'aurons plus de marquis,
De ducs, de comtesses :
Les voilà ma foi bien pris !
Bon soir les princesses.
Adieu donc la vanité,
Et vive la liberté !
La bonne aventure au gué,
La bonne aventure !

Imprimée chez DANIEL, 1790.

AVIS AUX FRANÇAIS.

AIR : *O ma tendre musette !*

De l'aimable folie
Prisez mieux les bienfaits,
La sombre anglomanie
Ne sied point aux Français.
Soyez vifs et volages,
Gardez vos anciens goûts ;
Je vous crois assez sages
Pour être toujours fous.

Vos districts, vos trompettes,
Vos graves députés,
Vos riches épaulettes,
Vos plans, vos arrêtés;
Vos tambours, vos gazettes,
Valent-ils, mes amis,
Une des chansonnettes
Que vous chantiez jadis?

LA SUPPRESSION DES BARRIÈRES,

OU

LE MAI DES FRANÇAIS,

CHANSON POPULAIRE.

AIR : *Au coin du feu.*

NOTRE sénat prononce,
Et moi je vous annonce
Qu'au mois de mai,
Dans les villes de France
On verra l'abondance
Au mois de mai. (*bis.*)

Notre auguste assemblée
Supprime toute entrée
Au mois de mai ;
Vous, commis des barrières ;
Allez sur les frontières
Au mois de mai. (*ter.*)

Réformez votre sonde,
Ne fouillez plus le monde
Au mois de mai,
Pourvoyez-vous d'asile,
Tout peut entrer en ville
Au mois de mai. (*ter.*)

Ce que la loi commande
Éteint la contrebande
Au mois de mai ;
Nos projets réussissent ;
Que tous se réjouissent
Au mois de mai. (*ter.*)

Les paquets, les valises,
Toutes les marchandises,
Au mois de mai,
Entreront sans rien craindre :
Rien ne peut nous contraindre
Au mois de mai. (*ter.*)

Voyant nos réussites
Apprêtons nos marmites,
Au mois de mai ;
Au pot mettons la poule,
Et que le fricot roule
Au mois de mai. (*ter.*)

Que l'ami La Tulipe,
Fume gaîment sa pipe,
Au mois de mai ;
Que le vin de Bourgogne
Rougisse notre trogne
Au mois de mai. (*ter.*)

VERS

Sur le refus d'inhumer le corps de Voltaire (1), en 1776.

O de mon siècle, éternelle infamie !
L'hidre du fanatisme, à regret endormie,
Quand Voltaire n'est plus, s'éveillant lâchement ;
A des restes sacrés refuse un monument !

---

(1) Ces vers avaient été retranchés du deuxième chant du poëme des *Mois*, par la censure qui existait avant 1789.

Ceux qui, déshonorant leur pieux ministère
Par des vices qu'en vain décore un front austère
En pompe, hier peut-être, auraient enseveli
Un calchas, soixante ans par l'intrigue avili,
Un Séjan, un Verrès, qui, dans des jours iniques,
Commandaient froidement des rapines publiques.
Leur règne a fait trente ans douter s'il est un Dieu,
Et cependant leurs noms vivent dans le saint lieu,
S'élèvent sur le marbre, et jusqu'au dernier âge
S'en vont faire au ciel même un magnifique outrage.
Et lui, qui ranima par d'étonnans succès,
L'honneur déjà vieilli du cothurne français;
Lui, qui nous retira d'une crédule enfance;
Qui des persécutés fit tonner la défense;
Le même en qui brillaient plus de talens divers
Qu'il n'en faut à cent rois pour régir l'univers,
Voltaire n'aurait point de tombe où ses reliques
Appelleraient le deuil et les larmes publiques!...
Et qu'importe après tout à cet homme immortel,
Le refus d'un asile à l'ombre d'un autel?
La cendre de Voltaire en tous lieux révérée,
Eut fait de tous les lieux une terre sacrée.
Où repose un grand homme un Dieu vient habiter.

Par M. ROUCHER.

Almanach des Muses, 1792.

APOTHÉOSE,

OU

TRIOMPHE DE VOLTAIRE,

Dont les cendres furent placées au Panthéon, par un décret de l'Assemblée nationale de France. 10 juillet 1790.

Fils d'Apollon, dont la brillante lyre
A celébré l'amour et les héros,
Père immortel de *Mérope* et d'*Alzire*,
Viens recevoir le prix de tes travaux.
Dans tes écrits l'humanité respire,
Ta voix instruit les peuples et les rois;
A tes accens le fanatisme expire,
Et la raison reprend enfin ses droits.
Des préjugés perçant la nuit profonde,
De nos tyrans tu devins la terreur;
Tu préparas la liberté du monde,
En déchirant le bandeau de l'erreur.
Entends la voix de la reconnaissance;
Dans les Français vois un peuple nouveau;
Viens dans ces murs, tout fiers de ta naissance,
Viens recevoir un autel pour tombeau.

Du mont Jura les tribus asservies
T'ont dénoncé l'outrage de leurs fers;
Du mont Jura, les tribus affranchies
Vont proclamer ton nom dans l'univers!
De ses bourreaux tu vengeas l'innocence;
Tu protégeas le timide orphelin.....
Champs de Ferney, dites sa bienfaisance!
Peignez son cœur, vous, *Calas* et *Sirven*!

Si des talens tu parcours la carrière,
L'homme étonné croit voir le fils des dieux!
Tu suis Newton aux champs de la lumière:
Loin des mortels tu planes dans les cieux!
Ta noble audace et soixante ans de gloire
Ont désarmé l'envie et ses serpens:
Le despotisme outragea ta mémoire,
La liberté vient t'offrir notre encens.

Déjà ton nom a consacré l'asile
Où l'amitié, par mille soins touchans,
Vint sous les traits de ta jeune pupille (1)
Semer des fleurs sur les derniers instans.

---

(1) Madame la marquise de Villette, nièce de Voltaire, qui mérita d'être surnommée par lui: *Belle et Bonne*.

De ce grand nom la Seine énorgueillie,
Aime à le voir retracé dans ses flots;
Elle le donne à sa rive chérie,
Et le préfère à celui des héros.

PAR M. PRÉLONY.

ODE

SUR LA MORT DE MIRABEAU,

Inhumé, par un décret de l'Asssemblée nationale, au Panthéon français. Avril 1791.

PAR CHÉNIER.

BEAUX arts qu'inventa le génie,
Unissez vos divins efforts;
Lugubre et touchante harmonie,
Fais-nous entendre tes accords;
Marbre, obéis à Praxitelle,
Toile, rends cette âme immortelle
Que les dieux semblaient inspirer;
Et toi, Muse patriotique,
Chante le funèbre cantique:
Un grand homme vient d'expirer!

Cité que chérit Amphitrite,
Il attend de toi des autels ;
Sur tes bords sa gloire est écrite
En caractères immortels.
Par son éloquence puissante,
De notre liberté naissante
Je vois les ennemis vaincus :
Le despotisme en vain conspire,
Le peuple ressaisit l'Empire,
Aux accens d'un nouveau Gracchus.

Sur une scène encor plus belle,
Au nom du peuple et de la loi,
Je l'entends, plein du même zèle,
Répondre à l'esclave d'un roi.
Je vois son courage indomptable
Dénoncer au trône équitable,
Les crimes de ses favoris,
Lorsque des guerriers mercenaires,
Dans leurs exploits imaginaires,
Menaçaient les murs de Paris.

Silence, organes de l'envie,
N'outragez plus notre soutien :
Songez que la France asservie
A vu Mirabeau citoyen.
De ses vertus républicaines,
Les fers, les cachots de Vincennes

N'ont point abattu la fierté :
C'est là que son mâle génie,
Sous la main de la tyrannie,
De loin fondait la liberté.

Couvre-toi d'un voile funèbre ;
Témoin de ces brillans succès,
Tribune, que rendis célèbre
Le Démosthènes des Français.
La France, mère inconsolable,
Pour cette perte irréparable
A pris ses vêtemens de deuil.
Ah ! puisse des honneurs si justes ;
Consoler ses mânes augustes,
Dans le silence du cercueil.

Adoptez ces lugubres marques ;
Français qui chérissez les lois ;
On porte le deuil des monarques ;
Un seul grand homme vaut cent rois.
Ce Francklin qui, dans l'Amérique,
Fit régner la raison publique,
Au monde était plus précieux
Que tous ces princes dont la gloire
Expire et s'éteint dans l'histoire,
Dès qu'on leur a fermé les yeux.

En vulgaires humains féconde,
La nature, à tous les instans,
Sème en foule, au milieu du monde,
Des esclaves et des tyrans;
Mais quand l'argile qu'elle anime,
Enveloppe un esprit sublime
Et le cœur altier d'un héros;
Son sein qu'un tel effort accable,
N'enfante un prodige semblable
Qu'après un siècle de repos.

Jour d'épouvante! heure suprême!
Du peuple l'immortel appui
Expire au sein du peuple même,
En s'occupant encor de lui.
La douleur le trouve impassible;
D'un front sérein, d'un œil paisible
Il envisage son trépas:
Et son âme ferme et sublime
S'agrandit en voyant l'abîme
Qui vient de s'ouvrir sous ses pas.

Au fond de la nuit éternelle,
Parmi les ombres descendu,
Il voit la douleur solennelle
Des citoyens qui l'ont perdu.
Paris et la patrie entière,
Vont dans sa demeure dernière

Déposer le grand Mirabeau !
Ses restes, que le peuple adore,
Il les voit triompher encore,
Et des tyrans, et du tombeau.

La France a-t-elle, avant notre âge,
Honoré ces mortels divins,
Dont l'esprit est un héritage
Recueilli par tous les humains ?
Ils mouraient; leur cendre sacrée,
Par l'amitié seule entourée,
Marchait vers le funèbre lieu;
Tandis qu'une pompe insolente
Accompagnait l'ombre sanglante
D'un Louvois ou d'un Richelieu.

Des grands hommes de la patrie,
Nous verrons les mânes un jour,
Famille imposante et chérie,
Habiter un commun séjour.
Tel, au milieu des sept collines,
S'élevant sous des mains divines,
Ce temple superbe et vanté,
Où par la piété romaine,
Dans les murs de la cité reine,
On vit l'Olympe transporté.

Ennemis de la tyrannie,
Visitez ces augustes lieux ;
Vertus, raison, talens, génie ;
Voilà vos patrons et vos dieux !
Souvent la nation nouvelle
Offrant un hommage fidèle
A ces mânes idolâtrés,
Viendra, sur la chose publique ;
Consulter la patrie antique,
Au fond des monumens sacrés.

Toi, que la France désolée
Appelle en vain dans ses regrets ;
Mirabeau, de ton mausolée
J'ornerai du moins les cyprès :
Lorsque la fatale journée
Par chaque printems ramenée ;
Renouvellera nos douleurs,
Je chanterai tes nobles veilles ;
Et sur le marbre où tu sommeilles ;
Tu sentiras couler mes pleurs.

CATON ET MIRABEAU.

CATON meurt lorsqu'au bord du Tybre
Il voit la liberté périr.
Mirabeau ne voulut mourir
Que lorsqu'il vit la France libre.

PAR M. DROBECQ.

COUPLETS

Chantés sur les débris de la Bastille, devant le buste de J. J. ROUSSEAU, le 14 juillet 1791.

AIR : *Ce fut par la faute du sort.*

TANDIS que de la liberté,
Paris célèbre la conquête,
D'un ami de l'humanité
Que ce jour soit aussi la fête !
Rousseau nous révéla nos droits :
C'est à sa profonde éloquence
Que l'on doit le trésor des lois
Dont on vient d'enrichir la France.

Du feu pur de l'humanité
Animant toujours son langage ;
Pour le peuple, persécuté,
Rousseau déploya son courage.
C'est pour lui qu'il se déclara ;
Et sorti de son esclavage,
Au grand homme qui l'en tira
Ce peuple entier doit son hommage.

Que d'autres flattent les guerriers ;
Nous révérons aussi leur gloire :
Mais le sang qui teint leurs lauriers
Tache trop souvent leur mémoire.
Rousseau par de sanglans exploits
N'a point affligé la nature :
Il fut l'apôtre de ses lois,
Et comme elle sa gloire est pure.

L'erreur dans de vieux préjugés
Avait plongé la France entière ;
Rousseau nous en a dégagés
En nous prodiguant la lumière :
Mais, effrayé de ses leçons,
Le monstre de la tyrannie,
Dans les cachots que nous foulons
Voulut engloutir son génie.

Ces cachots, tombés sous nos coups,
De leurs débris jonchent la terre :
Oh ! que ne peut-il avec nous
Les voir couchés dans la poussière !
Ce lieu détruit, homme immortel,
Te rend un éclatant hommage ;
Et ses ruines sont l'autel
Où nous révérons ton image.

Par M. LEFÈVRE.

AUX ÉMIGRÉS.

IMITATION DE L'ODE D'HORACE :

Quò quò scelesti, ruitis ?

Ou courez-vous, cruels? quelle coupable audace
Vous transporte armés sur le Rhin?
Et quel peuple ennemi doit craindre la menace
De vôtre appareil assassin ?

Allez-vous délivrer les régions Belgiques
De leurs fers trop appesantis,
Ou du Tybre écraser les idoles antiques
Qui foulent des peuples soumis?

Non, vous voulez servir la ligue conjurée
De vingt despotes en courroux,
Et montrer à leurs yeux la France déchirée,
La France expirant sous vos coups.

Quatre fois le soleil aborda les Tropiques,
Depuis le temps qu'elle gémit
Sous le pesant fardeau des misères publiques
Que vos discordes ont produit.

Les deux mondes ont vu le flambeau des furies
Consumer leurs riches trésors,
Et l'Anglais se repaît de douces rêveries
En voyant vos nouveaux efforts.

Le Germain assouvit ses haines immortelles
En vous accordant ses secours :
Les habitans des airs, pour finir leurs querelles,
Vont-ils implorer les vautours?

Si vos maux sont réels, vos devoirs sont sévères;
L'impérieux Coriolan,
D'un courroux qui de Rome eut comblé la misère,
Sut vaincre le dernier élan.

Les Romains, sous Sylla, tous bourreaux ou victimes
Glacèrent l'Univers d'effroi!
Leurs yeux ne virent plus que du sang et des crimes!
Subirons-nous la même loi?

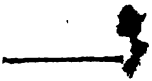
Du lion qui rugit sous la zone torride,
Surpasserez-vous la fureur?
De la chair des lions que ce même instinct guide,
La faim cruelle aurait horreur.

Quel instinct plus barbare aujourd'hui vous domine?
Expiez-vous quelque forfait?
Ou le sort, malgré vous, hâte-t-il la ruine
Dont vous ressentirez l'effet?

Ils ne répondent point, leurs visages pâlissent;
Leurs cœurs sont devenus d'airain:
Les partis opposés s'ébranlent, s'affermissent;
Je vois s'accomplir leur destin.

Crime de nos aïeux! meurtre impie et barbare
D'un roi qui n'eut point de rivaux!
La vengeance du ciel lentement se prépare:
La mort lance enfin ses carreaux.

PAR M. DE LILLEFERME.



CHARLES IX,

OU

CADET BUTEUX AUX FRANÇAIS,

CHANSON GRIVOISE.

AIR : *Qui veut savoir l'histoire entière?*

J'IGNORIONS l'histoire certaine,
D'Guise et du cardinal d'Lorraine,
Mais j'en parlerons désormais,
Car morgué, j'ons vu les Français.

Quoiqu'l'auteur de c'te t'argédie,
Chez les sots passe pour un impie,
J'répondrons qu' sans être indévot
On peut démasquer un cagot.

Drès l'abord on voit deux bons hommes,
Rares dans le siècle où c'que j'sommes;
L'un est Coligni, l'amiral,
L'autre est l'chancelier d' l'Hôpital.

Ces deux papas pleins de science
Font des projets pour l'bien d'la France;
Mais Médicis et les Lorrains
Bientôt savent les rendre vains.

Coligni parle comme un ange,
Et de son côté le roi s'range;
Mais aussitôt qu'il est parti,
Charlot prend un autre parti.

Sa mer', qui le tient en tutelle,
A son gré lui brouill' la cervelle;
Puis il promet à l'Hôpital,
De faire l'bien, mais il fait l'mal.

Le chancelier est un vieux reître,
Qui sait l'évangile mieux qu'un prêtre:
Il dit: qu' s'il est mal pratiqué,
C'est qu'l'pap' l'a mal expliqué.

Par un discours fort juste, il prouve
Que l' ciel toutes les sect' approuve,
Il conclut d'la qu'les protestans
De Dieu sont aussi les enfans.

La d'sus la reine Catherine,
Toujours à son fils f'sant bonn' mine,
Forme avec Guise et l' cardinal,
L'projet de perdre l'amiral.

Le roi l'souffre, et vraiment perfide,
Laiss' bénir l'glaive homicide
Qui de tout un peuple égorgé,
Doit faire une offrande au clergé.

L'tocsin sonne, et les catholiques
Assassin' tous les hérétiques ;
Tous, excepté le jeune Henri,
Qui fait un fier charivari.

L'Hôpital, indigné, s'esquive,
Abandonnant c't' infernal' rive :
Mais Dieu fait tout d'suite à Valois,
Des remords entendre la voix.

Ce pauvre roi, dont la détresse
Forme un des beaux endroits d'la pièce,
Prouve au public, par ses tourmens,
Qu'il est un Dieu pour les méchans.

Faut entendre encore comm' Charle,
Croyant voir des r'venans, leur parle ;
Se désol', puis à deux genoux
Leur demande pardon à tous.

L'auteur d'la pièce est un Socrate
Qui n'sent nullement l'aristocrate ;
Il lâche des lardons tour-à-tour
Cont' les cagots et les gens d' *cour*.

Publié par GOURIET, 1790.

APPEL

DE LA NATION FRANÇAISE

AUX SOLDATS ÉTRANGERS,

A chacun desquels un décret de l'assemblée nationale assure cent livres de rentes.

AIR : *Si vous aimez la danse.*

Vous, aimables fillettes,
Et vous, jeunes garçons,
Au son de nos musettes
Unissez vos chansons :
Si vous aimez la danse,
Venez, accourez tous,
Boire du vin de France (*bis.*)
Et danser avec nous. (*bis.*)

Ces nobles et ces princes
Contre nous conjurés,
En quittant nos provinces
Disaient aux émigrés :
Si vous aimez la danse, etc.

Quelques enfans timides,
A leur premier abord,
Quelques guerriers perfides
Leur ont dit sans effort :
Si vous aimez la danse, etc.

Ces bandes aguerries
S'avançaient à grands pas ;
Du fond des Tuileries
On leur criait.... tout bas :
Si vous aimez la danse, etc.

Ici, d'un ton plus leste,
On les a fait danser,
Notre jeunesse est preste
Et peut recommencer :
Si vous aimez la danse, etc.

Nous avons l'humeur fière
Avec les potentats ;
Mais de notre rivière
Nous chantons aux soldats :
Si vous aimez la danse, etc.

Une loi bienfaisante
Et qu'on vous montrera,
Donne cent francs de rente
A qui désertera.
Si vous aimez la danse, etc,

Ces fils de la victoire,
Vaincus par les Français,
Passent les jours sans boire
Et ne dansent jamais.
Si vous aimez la danse, etc.

Déjà leur grand courage
Commence à se lasser;
Ils viennent à la nage
Pour boire et pour danser.
Si vous aimez la danse, etc.

En ces lieux par douzaine
On en voit chaque jour,
Puis sur les bords de l'Aine
Ils chantent tour-à-tour :
Si vous aimez la danse, etc.

Bientôt l'armée entière,
Hormis les officiers,
Va, sous notre bannière,
Chanter dans nos foyers :
Si vous aimez la danse,
Venez, accourez tous,
Boire du vin de France (*bis.*)
Et danser avec nous. (*bis.*)

VAUDEVILLE POPULAIRE.

AIR : *Tous les bourgeois de Chartres.*

SEIGNEURS aristocrates
Où donc est le cerceuil
Qu'aux bourgeois démocrates
Préparait votre orgueil ?
Nous devions expirer, à vous entendre dire ;
Peut-être, nous vous en croyons,
Peut-être, en effet nous mourrons,
Mais ce sera de rire.

Gonflés d'impertinence,
Comme sont tous les sots ;
Vous disiez que la France
Était sans généraux
Eh bien, qu'en pensez-vous ! Kellermann et Custine,
De leurs sabres républicains
Quand ils font la chasse aux faquins,
N'ont pas mauvaise mine ?

Dédaignez-vous encore
Le brave Dumouriez ?
Vous avez fait éclore
Sur son front des lauriers ;

Nous avons un Ajax, nous avons un Ulisse,
Qui prend des villes par raison,
Tout en rimant une chanson,
Sans rêver à la Suisse.

Brunswick et sa cohorte,
Au très-vaillant Condé,
Devait prêter main-forte,
Mais il s'est évadé.

Voyez donc quel malheur en tout vous accompagne!
Nous vendrons vos châteaux jolis;
Vous irez bâtir, mes amis,
Des châteaux en Espagne.

Vos pièces de campagne
Devaient brûler Paris:
Pour le coup la montagne
Enfante une souris.

Il ne vous restera, pauvres soutiens du trône,
Que des yeux pour pleurer en vain,
Un sac, et tout juste une main
Pour demander l'aumône.

PUBLIÉ PAR GOURIET.

DITHYRAMBE

POUR LA FÉDÉRATION DE 1792.

PAR CHÉNIER.

VIVE à jamais, vive la liberté !
Reçois nos vœux, chère et sainte patrie !
Nous jurons d'obéir, de donner notre vie
Pour nos lois, pour l'égalité;
Que la France entière s'écrie :
Vive à jamais, vive la liberté !

Habitans des cités, habitans des campagnes,
Peuple vaillant, peuple vainqueur,
Accourez, amenez vos enfans, vos compagnes,
Chanter la liberté, chanter votre bonheur !

Autrefois vous courbiez la tête
Sous le joug des grands et des rois;
Ce jour vous a rendu vos droits :
Conservez bien votre conquête.

Chantez : que les tyrans frémissent !
Chantez : que vos voix retentissent
Des bords de la Seine et du Rhin,
Aux bords de la Tamise et du Tage et du Tybre,
Qu'en tout lieu le vrai souverain
Détruise les sceptres d'airain ;
Que l'Univers entier soit libre.

L'AUTEL DE LA PATRIE.

POUR LA FÉDÉRATION DE 1789.

PAR DESFORGES.

Eh quoi ! tu peux dormir encore !
N'entends-tu pas ces cris d'amour ?
Éveille-toi, voici l'aurore,
Mon fils, voici ton plus beau jour.
C'est à l'autel de la patrie
Que tu vas marcher sur mes pas ;
Cours à cette mère chérie
Qui t'appelle et t'ouvre ses bras.

Mon fils, vois-tu ce peuple immense ?
Comme il accourt de toutes parts !
De ces guerriers chers à la France
Vois-tu flotter les étendards ?
C'est à l'autel de la patrie
Que l'amour dirige leurs pas ;
Tous vont à leur mère chérie
Se dévouer jusqu'au trépas.

Dans tes regards brille une flamme
Qui plaît à mon cœur paternel ;
Ouvre les yeux, fixe ton âme
Sur ce spectacle solennel.

C'est à l'autel de la patrie
Qu'il faut consacrer tes quinze ans;
Et c'est là que l'honneur te crie
D'apporter tes premiers sermens.

Tu l'as fait, ce serment auguste,
Devant la France et devant moi;
Tu serviras, vaillant et juste,
Ton pays, nos droits et la loi.
C'est à l'autel de la patrie
Que tu viens de le prononcer;
Plutôt cent fois perdre la vie
Que de jamais y renoncer.

Il est d'autres sermens encore
Qu'exigent ton père et l'honneur;
Un Dieu puissant que tout adore
Va bientôt appeler ton cœur:
Mais sur l'autel de la patrie
A la beauté jure en ce jour,
Que jamais sa vertu flétrie
Ne gémira de ton amour.

Si d'une belle, honnête et sage,
Tu sais un jour te faire aimer,
Le nœud sacré du mariage
Est le seul que tu dois former:

Mais à l'autel de la patrie
Courez tous les deux vous unir :
Que jamais votre foi trahie
N'ordonne au ciel de vous punir.

Dans cette chaîne fortunée
Si tu deviens père à ton tour,
Pour premier don, si l'hymenée
Accorde un fils à ton amour ;
Offre à l'autel de la patrie
Ce fruit heureux de ton lien :
Dans ton cœur c'est elle qui crie
Qu'il est son fils comme le tien.

Tu vois ce fer d'un œil d'envie :
Il doit un jour armer tes mains ;
De lui souvens depend la vie
Ou la mort des faibles humains.
C'est à l'autel de la patrie
Qu'il faut le suspendre aujourd'hui :
N'y touche pas qu'elle ne crie :
« Prends ce fer, j'ai besoin de lui. »

Quand le temps qui marche en silence,
Par d'imperceptibles efforts,
Aura miné mon existence
Et décomposé mes ressorts,

C'est sous l'autel de la patrie
Que tu creuseras mon tombeau :
Est-ce perdre en entier la vie
Que de rentrer dans son berceau ?

DU DESPOTISME.

FRAGMENT DU POÈME DE LA NATURE.

PAR LEBRUN.

O du pouvoir suprême incroyables abus !
L'onde paye aux tyrans de serviles tributs !
Le feu même est esclave et l'air à peine est libre !
Quoi ! tes balances d'or ont perdu l'équilibre ?
Ciel juste !.... ciel vengeur ! sur quel mont escarpé
Veux-tu me rendre enfin mon empire usurpé ?
De tout mortel qui naît la terre est le partage :
Dois-je traîner des fers dans mon propre héritage ?
Ah ! qu'importe de vivre à qui vit enchaîné !
Quand sous un voile épais l'œil est emprisonné
Que lui sert tout l'eclat dont l'Olympe se dore ?
Déesse des grands cœurs, liberté que j'adore !
Ah ! que n'as-tu plongé dans l'horreur des enfers
Le premier qui reçut ou qui donna des fers !

L'homme à l'homme est égal : O mortelle infamie !
L'homme a reçu de l'homme une chaîne ennemie !
L'un vendit l'Univers par trop de lâcheté ;
L'autre, plus lâche encor, crut l'avoir acheté.
De quel droit trahissant les droits de la nature,
Trafiquait-il le monde et la race future ?
Sur le choix de nos fers étions-nous consultés,
Nous, de si loin encor par le joug insultés ?
Non, tous les mortels ont une âme rivale.
Quoi ! du ver au ver même il est un intervalle !
Quoi ! le reptile a dit au reptile étonné :
Sois esclave : obéis à ce front couronné :
Je régne !.. .. Ainsi parlait du faîte de son herbe,
Plein de fange et d'orgueil un insecte superbe.
Ce globe est un atome où rampe avec fierté
L'insecte usurpateur qu'on nomme majesté.

COUPLETS

Chantés aux noces d'un prêtre, ci-devant Bénédictin.

AIR : *Chantez, dansez, amusez-vous.*

ALLONS, messieurs, mariez-vous,
Profitez d'un si bel exemple ;
Mariez-vous, rien n'est si doux :
L'hymen vous offre enfin son temple.

Honneur au prêtre citoyen
Qui fraie aux autres le chemin.

A cette marque parmi nous,
Bon pasteur se fera connaître ;
Celui qui sera père, époux,
Doit passer pour le meilleur prêtre.
Honneur au prêtre citoyen
Qui fraie aux autres le chemin.

Jésus l'a dit avec raison ;
Cette maxime est bien précise :
« Qui gouverne bien sa maison,
Gouvernera bien mon Église. »
Honneur au prêtre citoyen
Qui fraie aux autres le chemin.

Électeurs, juges des vertus,
Songez aux prêtres qui sont pères ;
Mais dont les enfans reconnus
Ne feront point rougir leurs mères.
Honneur au prêtre citoyen
Qui fraie aux autres le chemin.

Allons mes amis, réparons
Les pertes que cause la guerre ;
Quand Mars dépeuple nos cantons ;
Vénus doit repeupler la terre.

Honneur au prêtre citoyen
Qui fraie aux autres le chemin.

BENOIT LAMOTHE.

HYMNE A LA LIBERTÉ,

PAR LAHARPE,

Récitée à l'ouverture du Lycée, à la fin de 1792.

VENGEANCE !... sur nos bords ils ont osé paraître,
Citoyens ! les voilà ces étrangers si fiers,
Payés par des tyrans pour nous donner un maître !
Orgueilleux de leur honte ils nous montrent leurs fers ;
Leurs bras en sont flétris, leurs bras nous en préparent.
Français, à leurs regards, montrez avec fierté
Les nobles couleurs qui vous parent,
Les couleurs de la liberté,
Le drapeau du civisme et de l'égalité.

Avez-vous entendu leur insultante audace ?
Leur audace disait : « Français, soumettez-vous!
» Sujets rébelles, à genoux !
» Si vous résistez, point de grâce.

» Le sang regorgera dans vos murs démolis ;
» Et la postérité recherchera la trace
» De vos remparts ensevelis. »

Ils l'ont dit ! .... et dans la poussière
Vous ne traînerez pas cet insolent orgueil ?
Vous n'étoufferez pas cette démence altière
Dans le silence du cercueil ?

Ils l'ont dit !... j'en frémis et tout mon sang bouillonne.
Vos cœurs ont tressailli d'un généreux courroux.
A l'affront inouï dont la France s'étonne,
Ne répondez-vous pas ?.... Oui, vous répondez tous :
Tous par un même cri : rage, mort et vengeance !
Un mouvement terrible a soulevé la France ;
Une moisson de fer hérisse nos sillons.
Terre de liberté, vomis tes bataillons !
Le vieillard veut marcher, le jeune homme s'élance ;
Et l'étendard sacré, si cher aux nations,
Aux peuples asservis signal de délivrance,
Brille devant nos légions.

Cet étendard vaincra : la Bastille est tombée.
Dans ses rêves sanglans tristement absorbée,
La noire politique, au front dur et hautain,
Appuyant sur l'erreur une main confiante,
Levait son sceptre affreux, et v ait menaçante
Entre l'aigle de Vienne et celle de Berlin.

Au bruit de la Bastille en poudre
Soudain le monstre s'est troublé ;
Son visage a pâli, les trônes ont tremblé ;
Les despotes de loin ont vu venir la foudre.
La politique habile en complots odieux,
A tendu dans les cours ses rets insidieux :
Elle a de toute part jeté le cri d'alarmes ;
Et le lâche intérêt a partout cimenté
La ligue des tyrans contre l'humanité.
Ils ont invoqué l'art qui dirige leurs armes ;
Ces hordes de brigands qu'ils peuvent soudoyer ;
Leur manœuvre savante et leur feu meurtrier.
Français, il est un feu plus redoutable encore ;
Aux mains de l'homme libre il anime le fer,
De ses yeux fait partir l'éclair :
C'est là le feu qui vous dévore,
Feu sacré, feu vengeur, redouté des tyrans ;
Feu devant qui tout se consume,
Que le patriotisme allume,
Qui brûle en votre sein, qui circule en vos rangs ;
Se reproduit, se multiplie,
Se répand devant vous comme un vaste incendie,
Rend la force aux soldats de fatigue expirans,
Des athlètes de la patrie
Nourrit l'indomptable furie,
Et rend terrible encor le regard des mourans.

Qui pourrait arrêter vos efforts magnanimes ?
Vous marchiez jusqu'ici vers le champ des combats,
Sur des feux souterrains caches dans des abîmes,
Où vous attendait le trepas.

Vous n'avez plus du moins à combattre les crimes,
Les volcans sont eteints, les pièges sont fermés,
Et les conspirateurs, punis et désarmés.
De vos heureux succès c'est le premier présage :
Vous n'avez plus besoin que de votre courage:
Peuple de citoyens, de frères, de soldats,
Volez dans les sentiers applanis sous vos pas.

Regardez, regardez cette auguste déesse,
La mère des héros de Rome et de la Grèce !
Liberté, nous aussi, nous sommes tes enfans :
Ce grand titre suffit pour être triomphans.
Parais, conduis nos coups, déité bienfaisante !...
Voyez-vous dans sa main puissante
Gravés sur un drapeau les noms de Décius,
Les noms de Tell et de Brutus,
Ceux des trois cents héros, victimes immortelles !
Les vôtres y seront auprès de vos modèles;
Ils sont par la gloire attendus.

La trompette a sonné : la palme est toute prête.
Bravez des feux guerriers la bruyante tempête;

Soldats, avancez et serrez.
Que la baïonnette homicide,
Au-devant de vos rangs, étincelante, avide,
Heurte les bataillons par le fer déchirés.
Le fer, amis, le fer, il presse le carnage :
C'est l'arme du Français, c'est l'arme du courage,
L'arme de la victoire et l'arbitre du sort.
Le fer, il boit le sang ; le sang nourrit la rage,
Et la rage donne la mort !
Ainsi dans les dangers qui menaçaient la France ;
Ma lyre des guerriers échauffait la vaillance ;
Et déjà signalait leurs rapides exploits :
Ils entendaient, que dis-je ? ils écoutaient ma voix.
O de la liberté, mémorables prodiges !
O du crime des rois trop funestes vertiges !
Que la mort vient de faire une large moisson !
Quel triomphe ! et quelle leçon !
Célébrons l'un sans cesse, et n'oublions pas l'autre ;
Des droits du genre humain le génie est l'apôtre ;
Sans cesse il les réclame, et quand tout cet orgueil,
Que bientôt la fortune allait changer en deuil,
Rencontrant des Français l'immobile colonne,
Est venu se briser aux rochers de l'Argonne ;
Quand ce vaste armement fond et s'évanouit,
Un cœur républicain et palpite et jouit.
Il jouit, il est vrai, mais l'humanité crie :
Qu'ont fait ces malheureux qui, loin de leur patrie,

Viennent sans intérêt, sans injure à venger,
Expirer par monceaux sur un sol étranger?
Pourquoi tous ces tombeaux de cadavres avides
Ouverts pour engloutir ces victimes livides?
C'est qu'un roi l'a voulu : tu l'entends, tu le vois
O terre! ô ciel vengeur! voilà les jeux des rois.

Mais quelle puissance inconnue
Arrache ma pensée à ces objets cruels?
Quels concerts éclatans! quels accens solennels! ...
Je plane au-dessus de la nue!
Le génie heureux des Français
M'emporte dans les airs sur ses brillantes ailes!
Son vol suffit à peine à voir tant de succès.
Des Alpes sous mes pieds les cîmes éternelles
Et le Var et la Meuse, et l'Escaut et le Rhin,
Répétent des Français le glorieux refrein,
L'hymne sacré de la patrie.

La ligue est consternée, et la terre attendrie.
La victoire avec nous parcourt tous les climats;
La victoire est partout, sous mes yeux, sous nos pas.
Je suis en haletant son essor qui m'étonne...
Non, rien ne peut troubler un spectacle si beau,
Pas même les fureurs de l'affreuse Bellonne.
Un saint enthousiasme, un transport tout nouveau,
M'unit à nos guerriers que l'Europe contemple;
Je m'élève avec eux et, plein de leur exemple,

Je les vois sans frémir, entourés du trépas,
Ces tonnerres d'airain qu'ils ne redoutent pas,
Ces hauteurs de Jemmap, de leur sang arrosées,
Que trois jours de bataille ont immortalisées,
Et Lille et ses remparts, ce peuple de héros,
Tranquille dans les feux qui creusent ses tombeaux,
Defiant de l'enfer les brûlantes machines,
Et souriant sur des ruines !.....
Et ce peuple, grand Dieu, ne serait pas vainqueur !...
Ils ont fui ces brigands, atteints du fer vengeur,
Ils ont fui... de leur sang ne soyez point avares ;
Ils méritent leur sort, ils ont été barbares.
Les soldats des tyrans sont féroces comme eux.
Il est un terme à tout : la puissance impunie
De ses propres sujets réveille le génie ;
Et de leur servitude ils sont enfin honteux.
Allobroges, Germains, et Belges et Bataves,
Apprennent des Français à n'être plus esclaves.
Tous, il ne veulent plus que le règne des lois.
Les peuples sont pour nous; que craignons-nous des rois ?

Exemple trop long-temps ignoré sur la terre !
Nous avons les premiers sanctifié la guerre.
On s'armait pour les rois, pour leur rivalité,
Pour l'empire, pour l'or; nous pour l'humanité.
Comparez aux Français, ces vieux héros du Tybre,

Ces conquérans altiers, de leur pouvoir jaloux,
Ils disaient au vaincu, terrassé sous leurs coups :
Meurs, ou sois-nous soumis; nous lui disons : soi
libre!

Ah! qui dit peuple-roi, dit peuple usurpateur.
Ce titre est odieux; que le nôtre est auguste!
Qu'il promet de soutiens d'une cause si juste
C'est *le peuple libérateur* ! ! !
Et moi, par les neufs sœurs instruit loin des alarmes,
Si mes jours sont usés dans l'étude des arts,
Si ma main étrangère aux fatigues de Mars,
Est trop faible déjà pour le fardeau des armes;
Du moins pour mon pays brûlant d'un saint amour,
Du moins je veux qu'on dise un jour,
Que chantant les vengeurs de la France insultée,
J'eus l'âme et la voix de Tyrtée.
Toujours de l'esclavage à nos yeux présenté
J'ai repoussé l'ignominie.
Mes derniers vœux seront contre la tyrannie
Et mon dernier cri, *liberté* !

LE SALUT DE LA FRANCE,

HYMNE A LA LIBERTÉ.

AIR : *Vous qui d'amoureuse aventure.*

VEILLONS au salut de l'empire,
Veillons au maintien de nos droits;
Si l'aristocrate conspire,
Frappons-le du glaive des lois.
Liberté! liberté! que tout mortel te rende hommage!
Tyrans, tremblez! vous allez expier vos forfaits.
Plutôt la mort que l'esclavage,
C'est la devise des Français.

Du salut de notre patrie
Dépend celui de l'Univers;
Si jamais elle est asservie
Tous les peuples sont dans les fers.
Liberté! liberte! que tout mortel te rende hommage!
Tyrans, tremblez! vous allez expier vos forfaits.
Plutôt la mort que l'esclavage,
C'est la devise des Français.

Ennemis de la tyrannie,
Paraissez tous, armez vos bras,
Du fond de l'Europe avilie,
Marchez avec nous aux combats.
Liberté! liberté! que ce nom sacré nous rallie:
Poursuivons les tyrans, punissons leurs forfaits!
Nous servons la même patrie;
Les hommes libres sont Français!

Cet hymne, l'un des premiers qui ont produit l'enthousiasme révolutionnaire, se trouvait, avec la musique, chez le citoyen Imbault, rue St.-Honoré, près l'hôtel d'Aligre.

VERS

Sur la plantation d'un arbre de la liberté à la campagne.

Monument de travaux, de gloire et de courage;
Que cet arbre s'élève avec la liberte!
Qu'avec elle, bravant et les rois et l'orage,
Il croisse loin du trône et loin de l'esclavage;
Des troupeaux, de la foudre et du temps respecté!
Qu'ami des doux loisirs, des jeux du premier âge,

Par la paix, la vertu, l'innocence habité,
Il appelle et recueille un jour sous son ombrage;
Les danses du berger et les conseils du sage,
Et les nombreux enfans de ceux qui l'ont planté.

PAR le C. A. BORDEAUX.

CHANSON DE DUGAZON,

Publiée, avec la musique, par le citoyen Imbault, et chantée sur le théâtre National, en 1792.

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

CITOYEN, troupe guerrière,
Soldats de l'égalité,
C'est la France tout entière
Qui défend sa liberté.
Ah! si les soldats de Rome
Ont asservi l'Univers,
Connaissant les droits de l'homme;
Pourrions-nous porter des fers?

Grenadiers et volontaires,
Citoyens, parens, amis,
Pour la plus juste des guerres
L'honneur nous a réunis;

Battons la ligue infernale
Qui veut réformer nos lois ;
Une pompe triomphale
Couronnera nos exploits.

Que dans nos rangs le silence
Prouve à tous nos généraux,
Qu'ils auront obéissance,
Commandant à leurs égaux.
Français, quelle jouissance!
Vous verrez tous vos guerriers
Rentrer au sein de la France
Sous l'ombrage des lauriers.

Le Français n'est plus esclave;
Tremblez despotes du nord ;
Nous vous prouverons qu'il brave
Et les dangers et la mort :
L'Europe qui le contemple,
A ses coups doit applaudir,
Donnant au monde l'exemple
De vivre libre ou mourir.

Si le hasard de la guerre
Venait tromper nos efforts,
Houlans, songez bien à faire
Vos manœuvres sur des morts.

Car la France tout entière
N'offrirait à vos succès,
Qu'un immense cimetière
Couvert du peuple français.

FRAGMENT
DU POÈME DE LA NATURE,
SUR DIEU.

N'INVENTE point ton Dieu, vain mortel, vil atôme!
Cesse de te créer un auguste fantôme!
Cesse de concevoir une triple unité,
Et de donner la mort à la divinité;
Tu te fais un dédale où ta raison s'égare.
De cet Être infini, l'infini te sépare.
Du char glacé de l'Ours aux feux de Sirius,
Il règne : il règne encore où les cieux ne sont plus.
Dans ce gouffre sacré quel mortel peut descendre?
L'immensité l'adore, et ne peut le comprendre;
Et toi, songe de l'être, atôme d'un instant,
Égaré dans les airs sur ce globe flottant,
Des mondes et des cieux spectateur invisible,
Ton orgueil pense atteindre à l'Être inaccessible;

Tu prétends lui donner tes ridicules traits!
Tu veux dans ton Dieu même adorer tes portraits!
Ni l'aveugle hasard, ni l'aveugle matière
N'ont pu créer mon âme essence de lumière.
Je pense : ma pensée atteste plus un Dieu
Que tout le firmament et ses globes de feu.
Voilé de sa splendeur, dans sa gloire profonde,
D'un regard éternel il enfante le monde.
Les siècles devant lui s'écoulent, et le temps
N'oserait mesurer un seul de ses instans.
Ce qu'on nomme destin n'est que sa loi suprême;
L'immortelle nature est sa fille, est lui-même.
Il est, tout est par lui, seul être illimité,
En lui, tout est vertu, puissance, éternité.
Au-delà des soleils, au-delà de l'espace,
Il n'est rien qu'il ne voye, il n'est rien qu'il n'embrasse;
Il est seul du grand tout le principe et la fin,
Et la création respire dans son sein.
Puis-je être malheureux? je lui dois la naissance.
Tout est bonté, sans doute, en qui tout est puissance.
Ce Dieu si différent du Dieu que nous formons,
N'a jamais contre l'homme armé de noirs démons.
Il n'a point confié sa vengeance au tonnerre;
Il n'a point dit aux cieux : vous instruires la terre.
Mais de la conscience il a dicté la voix,
Mais dans le cœur de l'homme il a gravé ses lois,

Mais il a fait rougir la timide innocence,
Mais il a fait pâlir la coupable licence,
Mais au lieu des enfers il crea le remord,
Et n'éternise point la douleur et la mort.

LEBRUN.

L'ÈRE RÉPUBLICAINE.

La Grèce eut des olympiades;
Romulus adopta les ides des Toscans;
L'hégire flatte encor l'orgueil des Musulmans:
Et vous aussi, Français, vous aurez des décades!
Mais Athène eut des Miltiades,
Des Socrate, des Phocion,
Des Thémistocle, des Solon.
Sparte, au détroit des Thermopyles,
Grava sur des tombeaux l'empreinte de son nom;
Rome ouverte aux Gaulois, enfanta des Camille.
C'est la grande âme des Émile,
La foi de Régulus, et les mœurs de Caton
Qui triomphèrent de Carthage,
Plus que le fer de Scipion.
Des Grecs et des Romains imitons le courage!

Attaquons dans ses eaux la perfide Albion !
Que nos fastes s'ouvrant par sa destruction
Marquent les jours de la victoire !
Que le monde vers nous, lentement attiré,
Sente de quels fardeaux nous l'aurons délivré ;
Et nous pardonne notre gloire.

PAR LE C. XIMENEZ.

LE MOIS DE FÉVRIER,

AUX MOIS DE JANVIER ET DE MARS.

COUPLETS

Sur le Calendrier républicain.

AIR : *Du prévôt des marchands.*

MESSIEURS de mars et de janvier,
Vous vous moquiez de février :
Prés de trois fois six cents années,
Entre vous je fus comprimé :
Mais enfin des âmes bien nées
Viennent secourir l'opprimé.

Quand je n'avais que vingt-huit jours,
Sur trente-un vous comptiez toujours :

Avril, en me prêtant sa lune,
Secondait votre lâcheté;
Maintenant je ferai fortune
A l'ombre de la liberté.

Tous les quatre ans, un jour de plus
Dans les miens se trouvait inclus.
Par cet arrangement bizarre,
Quelquefois je comptais vingt-neuf:
Mais aujourd'hui tout se répare;
La France ouvre un siècle tout neuf.

Le temps reprenant son vrai cours,
Chaque mois aura trente jours.
Dans le calendrier de Rome
Je fus déshérité par vous:
Mais grâce aux lumières de *Romme* (1),
L'égalité règne entre nous.

Dans le nouveau calendrier,
Je perds le nom de février.
Ce nom ne disait pas grand chose;
Les vôtres ne valaient pas mieux:
Mais sous le titre de *ventôse*,
J'épure la terre et les cieux.

(1) *Romme*, rapporteur du comité d'instruction, pour le nouveau calendrier.

Au changement que *Fabre* (1) a fait
Nous gagnerons tous en effet :
Car cet élève de Molière,
Grave nos noms en lettres d'or,
Depuis le gai *vendémiaire*,
Jusqu'au superbe *fructidor*.

Rien de plus doux que *germinal* ;
Rien de plus beau que *floréal* :
Tous ont à la métamorphose
Gagné des noms bien composés ;
Nivôse même, et *pluviôse*,
Sont heureusement baptisés.

Primidi mène à *duodi*,
Tridi, *quartidi*, *quintidi* ;
Sextidi vient, *septidi* passe,
Puis *octodi*, puis *nonidi* :
Enfin gaîment on se délasse
Dans le repos du *décadi*.

Trois fois cent, plus trois fois dix jours,
Du travail auront le secours.

---

(1) *Fabre d'Églantine*, auteur du *Philinte* de *Molière*, rapporteur de la commission pour la nouvelle dénomination des mois et des jours.

Ce fut la volonté d'un sage (1),
Mais des pontifes charlatans
Mettaient tous les jours en chômage ;
Et commandaient l'abus du temps.

Nous remplaçons les vieux élus
Par les talens et les vertus :
Voilà nos dieux, voilà nos guides ;
Et laissant là le rit romain,
Les cinq jours des *sans-culotides*
Sont fêtés du républicain.

Au bout de trois ans reviendra
L'an que *sextile* on nommera.
La Grèce eut ses *olympiades* :
Avec pompe on les célébra :
Mais nous aurons nos *franciades*
Que l'Univers adoptera.

PAR LE C. DUCROISY.

---

(1) L'empereur Antonin ordonne par un édit, qu'il y aurait trois cents trente jours de travail.

LES MOIS RÉPUBLICAINS.

Cheveux blancs, le front chauve et le corps tout voûté,
Nivôse tout transi, par la glace arrêté,
Appelle *pluviôse;* il l'appelle et le prie
De fondre les glaçons en répandant la pluie.
Elle tombe, et bientôt dissipant les frimats,
Ventôse invite Flore à revoir nos climats.
Le riant *germinal* féconde les semences,
Promet, fait concevoir de douces espérances;
Et Flore, et Floréal, son époux fortuné,
L'un et l'autre le front de roses couronné,
Couvrent de mille fleurs la terre rajeunie.
Voyez-vous *prairial* reverdir la prairie?
Messidor a donné le signal aux faneurs,
Il a remis la faux aux mains du moissonneur.
Cependant *thermidor*, quand on remplit nos granges,
Colore les raisins et mûrit les vendanges.
O mortels! *fructidor*, vous comblant de ses dons,
Règne sur les côteaux, brille dans les vallons:
Faites dans vos celliers, amis de la bouteille,
Couler les flots ambrés du nectar de la treille;

Vendémiaire est là du matin jusqu'au soir,
Qui préside lui-même aux travaux du pressoir :
Lui seul peut éclaircir la vapeur de *brumaire*,
Et peut rendre plus court le règne de *frimaire*.

ROLAND A RONCEVAUX,

Ronde de Guillaume Tell.

A Roncevaux,
Dans ses clairsvaux,
Roland courant à la victoire,
Chantait tout haut, à Roncevaux, (*bis.*)
Aux camarades de sa gloire,
Aux compagnons de ses travaux :
Mourons pour la patrie ! (*bis.*)
Un jour de gloire vaut cent ans de vie. (*bis.*)
Combien sont-ils ? (*bis.*)
Et quand on vole à la victoire,
On demande où sont les périls ? (*bis.*)
Eux seuls conduisent à la gloire !
Eh ! qu'importe, combien sont-ils ?
Mourons pour la patrie ! (*bis*)
Un jour de gloire vaut cent ans de vie. (*bis.*)

HYMNE DU DIX GERMINAL,

PAR TH. DÉSORGUE.

MUSIQUE DE HYACINTHE JADIN,

MEMBRE DU CONSERVATOIRE DE MUSIQUE.

TROP long-temps on vit sur nos têtes
Flotter les nuages impurs ;
Trop long-temps les noires tempêtes
Ont troublé la paix de nos murs.
Avec les dons nouveaux de Flore,
Qu'un jour serein comme l'aurore
Rayonne enfin sur nos climats ;
Et puisse, loin de nos rivages,
Et l'infortune et les orages
S'éloigner avec les frimats !

O germinal ! mois d'alégresse !
Dieu de la rosée et des fleurs,
Donne à la France ta jeunesse
Et tes germes réparateurs.
Que la patrie encor sanglante
Vous inspire quelque pitié :
Voyez cette saison riante
Qui vous invite à l'amitié.

Malheur à ce Français farouche
Qui ferme son cœur et sa bouche
A la douceur d'un sentiment ;
Qui se repaît de sa furie
Et ne sait point à la patrie
Immoler un ressentiment.

CHOEUR.

O germinal ! etc.

De la nature rajeunie
Suivons les bienfaisantes lois ;
Imitons sa douce harmonie ;
Par elle affermissons nos droits.
Voyez de quelle étroite chaîne
Au tronc amoureux de ce chêne
Le lierre se plaît à s'unir ;
Cette onde embrasse le bocage,
Et déjà le naissant feuillage
S'incline au baiser du zéphir.

CHOEUR.

O germinal ! etc.

Dans cette saison fortunée,
Qui n'a point amoli son cœur ?
La lionne moins forcenée
Rugit d'une tendre fureur.

Les couleuvres impitoyables
Quittent leurs poisons redoutables
Pour se presser des plus doux nœuds ;
Et l'homme seul, qu'un dieu facile
Forma d'une si noble argile,
Garderait d'homicides vœux!

CHOEUR.

O germinal ! etc.

Ah ! si l'implacable vengeance
Doit armer vos bras irrités,
Sur les ennemis de la France
Vengez vos murs ensanglantés.
Jeunes Français, Français fidèles,
Recevez, des mains paternelles,
Ce glaive, soutien de vos droits ;
Volez dans les champs de la gloire,
Et rassurez par la victoire
L'édifice naissant des lois!

CHOEUR.

O germinal ! etc.

Auguste loi ! vierge sacrée !
Fille du souverain des cieux !
Descends de la voûte azurée,
Découvre ton livre à nos yeux!

Jurons sur sa page immortelle,
Jurons une guerre éternelle
Aux tyrans de la liberté :
Jurons de servir la patrie,
De lui rendre la paix chérie
Et de sauver l'humanité !

CHOEUR.

O germinal ! mois d'alégresse !
Dieu de la rosée et des fleurs !
Donne à la France ta jeunesse
Et tes germes réparateurs.

IMPROMPTU,

En apprenant la déclaration de guerre de l'Angleterre contre la France.

Eh bien ! la liberté sera toute Française !
Complice des tyrans, complice de ses fers,
En s'armant contre nous, la nation anglaise
Se trahit elle-même et trahit l'Univers.

LEBRUN.

STANCES

Chantées à la fête des élèves pour la fabrication des canons, poudre et salpêtre.

PAROLES DE PILET,

Des bureaux de la comptabilité,

MUSIQUE DE CATEL,

De la garde nationale parisienne.

AUX DESPOTES.

Près de voir lancer le tonnerre
Qui doit punir tous vos forfaits,
Vous osez demander la paix :
Non, tyrans, vous aurez la guerre.
Vos soldats à demi-vaincus,
Du repos nous vantent les charmes.
Eh bien, nous poserons les armes,
Mais quand vous n'existerez plus.

AUX ESCLAVES GÉMISSANS.

O vous à qui le despotisme
Inspira toujours de l'horreur !
Vous qui portez au fond du cœur
Le germe du patriotisme ;

Levez-vous et brisez vos fers !
Animés d'une sainte rage,
Anéantissons l'esclavage,
Et régénérons l'Univers.

AU PEUPLE FRANÇAIS.

Vainement le plus vil des êtres,
L'hypocrite modérateur,
S'oppose à ta juste fureur;
Soyons sans pitié pour les traîtres.
Celui qui veut tout pardonner
Des vertus n'a que l'apparence :
Il ne t'invite à la clémence
Que pour te faire assassiner.

AUX ENNEMIS DU PEUPLE FRANÇAIS.

Tyrans, dont la folle insolence
Menace de nous rendre aux fers;
Intrigans dont l'esprit pervers,
Près de nous conspire en silence,
Vous allez être anéantis;
Nous avons forgé le tonnerre
Qui va bientôt purger la terre
Des monstres de tous les partis;

LES CANONS,

RÉPONSE AU SALPÊTRE.

PAR COUPIGNY,

MUSIQUE DE DALAYRAC,

OU

Ce fut par la faute du sort.

AMIS, vos vers et vos chansons
Du salpêtre ont chanté la gloire;
Mais vous oubliez les canons
Si chers au dieu de la victoire.
Honneur donc au salpêtrier!
A son art nous devons la poudre;
Honneur encore au canonnier
Dont la main dirige la foudre.

Canons, vous étiez autrefois
(Mais depuis a changé la mode)
La dernière raison des rois:
Pour eux seuls elle était commode;
Elle fut long-tems leur appui;
Mais un ordre nouveau s'apprête,
Et les rois perdent aujourd'hui,
L'un sa raison, l'autre sa tête.

De ces fléaux des nations
Que nos mains renversent l'image;
Que le feu transforme en canons
Les monumens de l'esclavage.
A la fonte envoyez ces rois,
Coulez-en une batterie;
Amis, pour la première fois
Ils auront servi la patrie.

ÉPITAPHE

DE MICHEL LEPELLETIER.

Baigné des pleurs de la patrie,
Lepelletier repose au sein de l'Éternel :
Des talens, des vertus ont signalé sa vie;
Son trépas le rend immortel.

Par une Citoyenne.

LES VOYAGES
DU BONNET ROUGE.

AIR : *C'est ce qui me console.*

Le bonnet de la liberté
Brille et voyage avec fierté,
En dépit des despotes.
Sa course embrasse l'Univers :
Partout il va briser les fers
Des braves *sans-culottes.*

Déjà ce signe rédempteur
Imprime une juste terreur
Sur le front des despotes.
Ils s'arment en vain contre lui !
Les sceptres tombent aujourd'hui
Devant les *sans-culottes.*

A Rome, à Londres, à Berlin,
A Vienne à Madrid, à Turin,
On voit les fiers despotes,
Sur ce bonnet, en lettres d'or,
Lire tous l'arrêt de leur mort,
Au gré des *sans-culottes.*

L'esclave. enfant de Mahomet,
Libre en recevant ce bonnet
Va frapper ses despotes.
Déjà sous les yeux du sultan
Il bénit le nouveau turban
Des Français *sans-culottes*.

Enfin, de Paris au Japon,
De l'Africain jusqu'au Lapon,
L'égalité se fonde.
Tyrans, le sort en est jeté :
Le bonnet de la liberté
Fera le tour du monde.

PAR LE C. SALLE.

VERS

Sur certains aristocrates qui, sous de faux bonnets rouges, se disent nos frères.

FILLE de la vertu, ma sainte idolâtrie,
Liberté ! sois toujours l'âme de ma patrie !
Bannis-en pour jamais les vices intrigans :
Rends nous frères; j'aime sans doute
Un nom si doux : mais je redoute
La fraternité des brigands.

LEBRUN.

L'ÉGALITÉ,

ODE

Sur les événemens du 10 août 1792, offerte le 7 septembre de la même année à la convention nationale, qui en ordonna mention honorable au procès-verbal.

PAR M. TROUVÉ.

LYRE de Pindare et d'Alcée,
Toi qui secondant leurs transports,
Au feu divin de la pensée
Mêlas tes sublimes accords;
O lyre! viens à mon génie
Marier ta mâle harmonie!
Flamme céleste! ô liberté!
Embrase-moi! ma voix s'apprête
A chanter l'heureuse conquête
De notre sainte égalité.

Égalité! bienfait suprême
Dont nous allons enfin jouir!
Égalité! qu'à ce nom même
Je sens mon cœur s'épanouir!

Par les préjugés exilée
De cette terre désolée,
Qu'elle a réclamé ce beau jour !
Où les charmes de son empire,
Et les doux penchans qu'elle inspire,
Des Français lui rendraient l'amour.

La France est libre ; elle veut l'être :
En vain des tyrans conjurés
Voudraient lui redonner un maître !
Non tyrans, non.... vous échouerez !
Malgré la foudre et les tempêtes
Qui s'amoncèlent sur nos têtes,
Nous braverons encor vos coups :
Du dix août la noble mémoire
Est le garant de la victoire
Que nous remporterons sur vous.

Déjà, désignant ses victimes,
Trop fier de son impunité,
Le despotisme par ses crimes
Épouvantait cette cité ;
Déjà sa détestable rage
Avait fatigué le courage
Du soldat, qu'il croit épuisé....
Il triomphe !... Paris se lève,
Et de sa masse qu'il soulève,
Le despotisme est renversé.

Voyez-vous marcher les cohortes
Du Finistère et du Midi ?
Entendez-vous tomber les portes
D'où le trait de mort est parti ?
Tout a fui : l'horrible repaire
Où dès long-temps siégeait la guerre,
En solitude s'est changé.
Le fer a semé le carnage ;
L'airain promène le ravage :
Le sang du peuple est trop vengé.

Suspends le cours de ta colère,
Peuple ! sois grand, sois généreux :
De la loi le glaive sévère
Doit punir des complots affreux.
Investis de ta confiance
Les organes de ta puissance ;
Ah ! ne sont-ils pas tes élus ?
C'est par eux que la loi prononce :
Peuple ! respecte sa réponse ;
Ses oracles sont absolus.

Bientôt une auguste assemblée,
Dépositaire de nos droits,
Viendra, par la France appelée,
Nous délivrer du mal des rois.
Ainsi, lorsqu'aux bords du Scamandre,
Les remparts d'Illion en cendre,

Expiaient un crime odieux ;
On vit le maître du tonnerre,
Sur le destin de cette guerre,
Au ciel interroger les dieux.

Mais d'où vient que mon cœur frissonne ?
Le tocsin a troublé les airs :
Marchons, soldats ! la charge sonne ;
Attendrons-nous ici des fers ?
Ah ! faisons mordre la poussière
A cette horde meurtrière,
A cette mère des tyrans,
Qui, du Danube et de la Sprée,
Vient dévorer cette contrée,
Au nom de deux ou trois brigands.

O vous, pères de la patrie !
Vous, nos dignes législateurs,
Dont le zèle se multiplie
Avec nos dangers, nos malheurs ;
Vous parlez..... du sein de la terre,
S'élève, pour sauver leur mère,
Une phalange de héros.
Citoyens, volez à la gloire !
Ne rentrez qu'avec la victoire ;
Mais jusque-là plus de repos.

Le succès passe mon attente :
Tout fuit, ou tombe exterminé,
François et sa ligue insolente,
Brunswick et son illuminé.
Triomphe insigne ! O ma patrie !
Garde la mémoire chérie
Des martyrs de la liberté !
Je vois enfin régner en France
Les lois, l'union, l'abondance,
Fruits heureux de l'égalité !

ODE RÉVOLUTIONNAIRE,

PAR M. THÈVENEAU.

Ils sont donc expirés ces jours du despotisme
Où les peuples, jouets des prêtres et des grands,
Inondaient de leurs pleurs l'autel du fanatisme,
De leur sang inondaient le trône des tyrans.

Que sont-ils devenus ces tyrans fanatiques ?
Quel bras a pu briser ces trônes, ces autels ?
Qui peut avoir détruit ces préjugés antiques,
L'opprobre et la terreur des malheureux mortels ?

Qui ? la raison. En vain aux flots de sa lumière,
Cent siècles de mensonge et de crédulité
Prétendaient opposer leur honteuse barrière ;
Elle a lui : de son sein jaillit la vérité.

Souvent les aquilons, précurseurs de l'orage,
Du dieu brillant du jour ont fait pâlir le front :
Mais l'a-t-on jamais vu, victime d'un outrage,
De ténèbres sans fin subir l'indigne affront ?

O raison ! je t'entends : à tes accens sublimes,
La liberté renaît, l'ignorance s'enfuit ;
La superstition, fille et mère des crimes,
Se plonge en frémissant dans l'éternelle nuit.

Ministres impuissans de tyrans sanguinaires,
Que peuvent contre nous vos efforts insensés ?
La France brisera vos glaives mercenaires
Sur les corps palpitans de vos rois écrasés.

Sortez, sortez plutôt de votre longue ivresse !
A nos bras fraternels que vos bras soient unis !
La liberté, voilà votre unique déesse !
Vos prêtres, vos tyrans, voilà vos ennemis.

Peuple, ne formons plus qu'une seule patrie :
Marchons !.. mais quel spectacle a frappé mes regards !
Je te vois, je t'entends, divinité chérie !
Liberté ! nous volons sous tes saints étendards.

Réveillez-vous enfin, et saisissez vos armes ;
Esclaves qui rampez sur ce vaste univers !
Sa généreuse main saura tarir vos larmes ;
Son bras victorieux saura briser vos fers.

Mais, quel fracas soudain ! partout gronde la foudre :
Sur l'aile de la mort elle vole en tous lieux ;
Les autels sont brisés, les trônes sont en poudre,
Les tyrans sont détruits et le monde est heureux.

La douce égalité règne enfin sur la terre ;
Elle parle, il n'est plus d'opulence et de rangs ;
Et le peuple, soumis à sa loi salutaire,
Foule à ses pieds vainqueurs les riches et les grands.

Tel, jadis couronné de fastueux portiques,
L'Etna pompeusement, sur son front glorieux,
Étalait et les monts et les rochers antiques
Dont la tête superbe osait braver les cieux.

Tandis que sous ses pieds, tapissés de verdure,
Rampaient timidement le modeste vallon,
Et le roseau fragile et la cabane obscure
Jouets infortunés du farouche aquilon.

Soudain l'air s'obscurcit ; la terre tremble et gronde ;
Et de son sein vomit, vers le ciel embrasé,
Un océan de feu qui roule sur son onde
De l'orgueilleux Etna le front pulvérisé.

Le bruit cesse ; la nuit fait place à la lumière ;
Dominant à son tour les monts déracinés,
L'humble vallon s'élève, et l'obscure chaumière
Plane sur les débris des palais calcinés.

HYMNE DES MARSEILLAIS,

Premier chant de guerre de la république française,

PAR M. ROUGET DE LISLE.

ALLONS enfans de la patrie !
Le jour de gloire est arrivé !
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé.
Entendez-vous dans les campagnes
Mugir ces féroces soldats ?
Ils viennent jusques dans vos bras
Égorger vos fils et vos compagnes !....
Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons ;
Marchez !.... qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Que veut cette horde d'esclaves,
De peuples, de rois conjurés ?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès long-temps préparés ?
Français, pour vous, ah ! quel outrage !

Quel transport il doit exciter !
C'est vous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage !
Aux armes, citoyens ! etc.

Quoi ! des cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers !
Quoi ! ces phalanges mercenaires
Terrasseraient nos fiers guerriers !
Grand Dieu !.... par des mains enchaînées ;
Nos mains sous le joug se ploiraient !
De vils despotes deviendraient
Les maîtres de nos destinées !
Aux armes, citoyens ! etc.

Tremblez tyrans ! et vous perfides,
L'opprobre de tous les partis,
Tremblez ! vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix.
Tout est soldat pour vous combattre ;
S'ils tombent nos jeunes héros,
La France en produit de nouveaux
Contre vous tout prêts à se battre.
Aux armes, citoyens ! etc.

Français, en guerriers magnanimes,
Portez ou retenez vos coups !
Épargnez ces tristes victimes
A regret s'armant contre vous :

Mais le despote sanguinaire !
Mais les complices de Bouillé !
Tous ces tigres qui, sans pitié,
Déchirent le sein de leur mère !....
Aux armes, citoyens ! etc.

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs !
Liberté, liberté chérie !
Combats avec tes défenseurs !
Sous nos drapeaux que la victoire
Accoure à tes mâles accens !
Que tes ennemis expirans
Voient ton triomphe et notre gloire !
Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons ;
Marchez !.... qu'un sang impur abreuve nos sillons.

COUPLET DES ENFANS,

Ajouté à l'hymne des Marseillais, pour la fête civique du 14 octobre 1792.

Nous entrerons dans la carrière ;
Quand nos aînés n'y seront plus ;
Nous y trouverons leur poussière,
Et la trace de leurs vertus.

Bien moins jaloux de leur survivre
Que de partager leur cercueil,
Nous aurons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre.
Aux armes, citoyens! formez vos bataillons!
Marchez!.... qu'un sang impur abreuve nos sillons.

LA DÉCONVENUE

DE L'ARMÉE PRUSSIENNE EN CHAMPAGNE,

GAÎTÉ PATRIOTIQUE.

AIR : *C'est la petite Thérèse.*

SAVEZ-VOUS la belle histoire
De ces fameux Prussiens?
Ils marchaient à la victoire
Avec les Autrichiens;
Mais, hélas! au lieu de gloire
Ils ont cueilli.... des raisins.

Le raisin donne la f....,
Quand on le mange sans pain:
Pas plus de pain que de gloire,
C'est le sort du Prussien.
Au lieu de chanter victoire
Il s'en va criant la faim.

Le grand Frédéric s'échappe,
Prenant le plus court chemin;
Mais Dumouriez le rattrappe
Et lui chante ce refrain :
N'allez plus mordre à la grappe
Dans la vigne du voisin.

N'ayez peur qu'on m'y ratrappe,
Dit le héros prussien;
Je saurai, si j'en réchappe,
Dire au brave Autrichien :
Va tout seul mordre à la grappe
Dans la vigne du voisin !

VERS

Lus à la section de Marseille, le 25 août 1792.

Nous étions de nos rois la proie héréditaire;
Nos rois nous dévoraient pour prix de notre amour;
Les ingrats!.... mais leur règne a passé sans retour :
Les rois ont trop vécu, vivons à notre tour.
Vivent les peuples de la terre !

PAR M. DROBECQ.

LE TOMBEAU DES SANS-CULOTTES,

PAR DUCRAY-DUMINIL.

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

ARRÊTEZ-VOUS, patriotes,
Des droits de l'homme vengeurs :
Au tombeau des sans-culottes
Venez tous verser des pleurs !
Ils sont morts pour la patrie
Et pour votre liberté :
Cette mort digne d'envie
Mène à l'immortalité.

Quand vous suivrez nos bannières,
Lorsque vous battrez au champ,
N'oubliez pas que nos frères
L'ont arrosé de leur sang.
Que des tyrans de la terre
L'étendard soit renversé :
Broyez leurs corps en poussière
Dans le sang qu'ils ont versé.

Ce tombeau patriotique
Témoin de notre douleur,
C'est la piété civique
Qui l'élève à la valeur;

Que le tombeau du despote,
D'or partout soit revêtu ;
Les pleurs d'un seul patriote
Honore plus la vertu.

O victimes innocentes
De la trahison des rois !
De vos ombres gémissantes
Nous entendons tous la voix.
Vos enfans à la patrie
Appartiendront désormais :
Une famille chérie,
Voilà *le peuple français.*

SUR L'ÉGALITÉ.

Soyons égaux, disait Jésus ;
Et son vicaire est sur un trône ;
Jésus n'avait que ses vertus,
Et des épines pour couronne.

PAR GUILLOT,

Commissaire de Paris à Étampes.

CHANSON DE GUERRE

DES SOLDATS FRANÇAIS,

PAR LE CITOYEN XIMENEZ.

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

SPARTE aux accens de Tyrthée
S'élançait dans les combats,
Et Messène épouvantée
A ses fers tendit les bras.
Français, qu'éveille la gloire,
Plus belle que la beauté,
Allez chercher la victoire,
Au cri de la liberté.

Le sceptre de l'ignorance
Courba vos aïeux trompés;
Vos mains rendront à la France
Ses droits long-temps usurpés.
Levez-vous, changez vos chaînes
En glaives étincelans,
Qui brisent les armes vaines
De vos ennemis tremblans.

Laissez applaudir la terre
A des arts ingénieux :
C'est par la force et la guerre
Que l'homme est égal aux dieux !
Ainsi les amis d'Alcide
Ont partagé ses autels.
Marchez, élite intrépide ;
La mort fait les immortels!

ARRIETTE DE CÉCILE ET JULIEN,

OU LE SIÉGE DE LILLE.

L'amour dans le cœur d'un Français,
L'amour est le bonheur suprême ;
Tous les instans sont pleins d'attraits
Auprès de la beauté qu'il aime : (*bis.*)
Mais au premier son du tambour
Il sacrifie
A sa patrie,
Son bien, sa vie et son amour.

A s'acquitter de son devoir,
Un bon Français trouve des charmes;
De son amante au désespoir
Il voudrait essuyer les larmes :
Mais au premier son, etc.

Tout homme sage, avec regret,
S'arme pour frapper et détruire;
Toujours actif et toujours prêt,
Des maux de la guerre il soupire:
Mais au premier son, etc.

Qui sait délivrer son pays
Est vu comme un dieu sur la terre,
A l'objet dont il est épris
Le Français est jaloux de plaire :
Mais au premier son, etc.

J'aime qu'on désire la paix,
Aux humains elle est nécessaire;
J'aime qu'au declin d'un jour frais
On s'égaye sur la fougère :
Mais je veux qu'au son du tambour
On sacrifie
A sa patrie,
Son bien, sa vie et son amour.

COUPLETS
SUR LA SUPPRESSION
DES COSTUMES RELIGIEUX,
Décrétée, le 6 avril 1792, sur la motion de M. TORNÉ, évêque.

AIR : *Philis demande son portrait.*

TOMBEZ à la voix de *Torné*,
Bizarre hiéroglyphe,
Dont l'orgueil seul avait orné
L'estomac d'un pontife.
Rochets, soutanes et rabats,
Déguisemens fantasques,
Il fallait bien vous mettre à bas
Puisqu'on défend les masques.

Un moine perdra-t-il le don,
Mesdames, de vous plaire,
Quand il n'aura plus son cordon,
Ou bien son scapulaire ?
Ah ! connaissez mieux frère Roch,
Et son talent céleste,
Qu'importe qu'il perde son froc
Quand sa vertu lui reste.

Et vous, dont les charmans appas
Se cachaient sous la toile,
Sœur Luce, ne regrettez pas
La guimpe ni le voile!
Venez d'un costume nouveau
Essayer la parure :
L'amour vous offre son bandeau
Et Vénus sa ceinture.

Bénissons nos législateurs
Ces fameux philosophes :
Leur decret charme les tailleurs
Et les marchands d'étoffes.
Heureux décret qui des nonnains
Au monde rend les charmes,
Qui fait la barbe aux capucins
Et qui chausse les carmes!

PAR M. DU CROISY.

LE CAPUCIN

DEVENU CARDEUR DE MATELAS.

AIR : *Je suis né natif de Ferrare.*

SUR le dos portant ma besace,
Et sous mon froc suant ma crasse;

Barbe longue et le tronc en mains,
Je quêtais pour les capucins.
J'ai quitté ce métier de lâche,
Et je travaille sans relâche;
Dans les palais et galetas
Je vais carder des matelas.

De proche en proche on me procure;
Mon métier vaut mieux qu'une cure,
Chacun des messes n'entend pas,
Et tout foule des matelas.
Ces meubles sont bien nécessaires;
Sur ces lits ont fait tant d'affaires,
Que c'est le meilleur des états
Que de carder des matelas.

Si nous faisons la cour aux belles;
Si nous visitons les ruelles,
Si nous passons quelques contrats,
C'est pour fouler des matelas.
Deux époux qui se font tapage
Ne signent la paix du ménage
Qu'au moyen de quelques ébats
Que l'on prend sur les matelas.

Femme jolie aisément percée,
Qui sur les matelas commerce;
C'est incroyable le tracas
Que l'on fait sur les matelas.

Les uns veillent, les autres dorment;
De cela bien des gens s'informent;
Mais bien des gens ne disent pas
Ce qu'ils font sur les matelas.

Je n'en sais rien, moi qui les carde;
Je le saurais, je n'aurais garde
De venir vous compter le cas
Où l'on foule les matelas.
C'est le plus grand secret des femmes;
Et j'y comprends les grandes dames
Dont les maris ne savent pas
Ce qu'on fait sur leurs matelas.

PAR D..... Y.

COUPLETS

Chantés par un curé qui épouse une jeune sœur grise.

AIR : *De la croisée.*

DES habitans de ce hameau,
Ami sûr et guide fidèle,
J'étais pasteur d'un grand troupeau :
Mais las ! pasteur sans pastourelle.

Le nouveau code m'a permis,
De faire une tendre folie,
Et de mes aimables brebis
J'ai pris la plus jolie.

AIR : *De la fête des bonnes gens.*

De la cagoterie
Détruisons le souvenir ;
La sainte momerie
Ne peut plus nous convenir.
Le culte patriotique
Sera le seul de saison :
Nous aurons pour fête unique
La fête de la raison.

HYMNE

DES CITOYENS DE VERSAILLES,

CHANTÉ SUR DIFFÉRENS THÉATRES.

Musique gravée par les frères Savigni, à Paris.

QUELS accens ! quels transports ! partout la gaîté brille !
La France est-elle donc une seule famille ?
Au lieu même où les rois étalaient leur fierté,
On célèbre la liberté !

Est-ce une illusion ? suis-je au siècle de Rhée ?
J'entends chanter partout d'une voix assurée :
Nous ne reconnaissons, en détestant les rois,
Que l'amour des vertus et l'empire des lois.

Quel spectacle enchanteur ! au nom de la patrie ;
Tout s'anime, tout prend une nouvelle vie:
Le vieillard semble encor, par sa vivacité,
Renaître pour la liberté !
Et l'enfant accusant la faiblesse de l'âge,
S'irrite d'être jeune et chante avec courage:
Nous ne reconnaissons, en détestant les rois,
Que l'amour des vertus et l'empire des lois.

Enfans, guerriers, vieillards, épouses, filles, mères,
Le riche citadin, l'habitant des chaumières,
Tous jurent, réunis par la fraternité,
De mourir pour la liberté. (*bis.*)
En chassant les Tarquins, Brutus ne vit que Rome ;
Pour réformer le monde, instruits par ce grand homme,
Nous ne reconnaissons, en détestant les rois, etc.

Jadis d'un oppresseur l'injuste tyrannie
Assouvissait sur nous sa fureur impunie ;
Et l'homme vertueux, dans la captivité,
Soupirait pour la liberté.
Maintenant l'homme juste a brisé ses entraves ;
Les Français, indignés de s'être vus esclaves,

Ne reconnaissent plus, en détestant les rois,
Que l'amour des vertus et l'empire des lois.

Peuples qui gémissez sous un joug tyrannique,
Venez voir le Français à sa fête civique !
Comparez vos terreurs à la sérénité
Des enfans de la liberté!
Comparez à vos fers ces guirlandes légères
Que porte, en s'embrassant, tout un peuple de frères!
Vous ne reconnaîtrez, en détestant les rois,
Que l'amour des vertus et l'empire des lois.

LA BATAILLE DE FLEURUS,

HYMNE A LA VICTOIRE,

PAR LEBRUN,

MUSIQUE DE CATEL,

Chanté au concert du peuple, le 16 messidor an 2.

C'EST en vain que le nord enfante
Et vomit d'affreux bataillons;
Leur corps est promis aux sillons
De notre France triomphante.
Fleurus, tes champs couverts de morts,
Attestent les heureux efforts.

De la valeur républicaine :
Tes champs, fameux par nos exploits,
Ont trahi l'espoir et la haine
De cent mille esclaves des rois.

Non, non, il n'est rien d'impossible
A qui prétend vaincre ou périr.
Ce cri, *Vivre libre ou mourir*,
Est le serment d'être invincible.

Pareils aux flots de ces ravines
Dont le bruit sème la terreur,
Ils s'avançaient, et leur fureur
Meditait de vastes ruines.
Leurs vœux se disputaient nos biens;
Du meurtre de nos citoyens
Ils ensanglantaient leurs pensées.
Ils ont paru! mais ils ont fui
Comme ces feuilles dispersées
Qu'Éole souffle devant lui.

CHOEUR.

Non, non, il n'est rien d'impossible
A qui prétend vaincre ou périr.
Ce cri : *Vivre libre ou mourir*,
Est le serment d'être invincible.

Le Dieu que célèbre nos fêtes,
L'Éternel combattait pour nous;

L'Éternel dirigeait nos coups,
Et frappait leurs coupables têtes.
O Fleurus ! ô vaste cercueil,
Où des rois expire l'orgueil,
Où périt l'insulaire avare;
C'est là qu'au fer de nos soldats,
L'Anglais fourbe, lâche et barbare
A payé ses assassinats.

CHOEUR.

Non, non, il n'est rien d'impossible
A qui prétend vaincre ou périr.
Ce cri : *Vivre libre ou mourir*,
Est le serment d'être invincible.

Soleil, témoin de la victoire,
Applaudis nos brillans succès!
Sois fier d'éclairer des Français;
Répand tes feux et notre gloire !
Que sur leurs trônes chancelans,
Tous les rois pâles et tremblans,
Craignent la même destinée !
Enfin les peuples ont leur tour;
Et leur justice mutinée
Les venge d'un aveugle amour.

CHOEUR.

Non, non, il n'est rien d'impossible, etc.

Il n'est plus de lâches obstacles.
Vainqueurs sur la terre et les flots,
Tous les Français sont des héros.
Liberté ! voilà tes miracles!
L'ombre de nos seuls étendards,
Fait tomber les tours, les remparts.
Le Brabant nous ouvre ses portes ;
Et le souffle de nos guerriers
Précipite au loin ces cohortes
Qui menacèrent nos foyers.

CHŒUR.

Non, non, il n'est rien d'impossible, etc.

O Renommée ! à ces nouvelles,
A ces prodiges que tu vois,
Prête l'éclat de tes cent voix,
Ranime tes rapides ailes!
Va, par un fidèle rapport,
Glacer les despotes du nord !
Conte au Danube, au Boristhène,
Que, vengeur de sa liberté,
Le Français, de Sparte et d'Athène,
Surpasse l'antique fierté !

CHOEUR.

Non, non, il n'est rien d'impossible,
A qui prétend vaincre ou périr.
Ce cri : *Vivre libre ou mourir*,
Est le serment d'être invincible.

VERS
POUR LE PORTRAIT DE MARAT.

PEUPLES de l'Univers, vous devez votre estime
A ce martyr heureux de notre liberté.
Par ses assassins même il fut tant respecté
Qu'ils n'ont pu l'approcher et consommer leur crime
Qu'en lui parlant d'humanité.

PAR LE CITOYEN DESPREZ-VALMONT.

LA REPRISE DE TOULON,
HYMNE DE CHÉNIER,
Chanté à la fête du Champ-de-Mars, le 10 nivôse.

TOULON redevenu Français
N'étend plus ses regards sur une onde captive ;
Son roc purifié par nos justes succès,
Menace Albion fugitive.

Les feux qu'ont allumé des ennemis pervers,
Dirigés contre eux-même, ont foudroyé leurs têtes;
Et leurs vaisseaux, tyrans des mers,
Sont poursuivis par les tempêtes.

Il sera partout abattu
Le rival insolent d'un peuple magnanime;
Le Français au combat marche avec la vertu,
Et l'Anglais marche avec le crime.
Le pouvoir éternel qui siége au haut des cieux,
Du peuple souverain protége le génie;
Et les élémens furieux
S'arment contre la tyrannie.

Les esclaves cherchent les rois;
Toulon vomit au loin ses habitans coupables;
D'autres mortels plus purs invoqueront nos lois
Sur ces rivages mémorables.
Abandonnant des cours l'asile corrupteur,
D'autres traverseront la liquide campagne,
Ou viendront chercher le bonheur
Au port sacré de la montagne.

Anglais! vos serviles vaisseaux,
Teints du sang qui coula sous les remparts de Gênes;
D'une cité française osant souiller les eaux,
Venaient nous apporter des chaînes.

Les nôtres à Plimouth portant l'égalité,
Consoleront la Manche à des brigands soumise,
Et le jour de la liberté
Luira sur la sombre Tamise.

En vain vous prétendez encor
Appésantir sur l'onde un trident tyrannique :
Rois, ministres, guerriers, vainqueurs avec de l'or,
Triomphans par la foi punique,
L'Univers se soulève ; il remet en nos mains
Le soin de recouvrer le public heritage,
Et les bras des nouveaux Romains
Renverseront l'autre Carthage.

Lève-toi, reprends tes lauriers ;
Ceins d'olive et de fleurs ta tête enorgueillie ;
Fille de l'Océan ! dont les flots nourriciers
Baignent la France et l'Italie.
Sur ton sein généreux porte-nous les trésors
De l'onde Adriatique et des mers de Byzance ;
Appelle et conduis dans nos ports
Les doux tributs de l'abondance !

Peuple libre et triomphateur ;
Français ! notre destin fera le sort du monde :
C'est un soleil nouveau dont l'éclat bienfaiteur
Réjouit, anime et féconde.

Tout ressent, tout bénit ses regards pénétrans :
Tout suit en l'invoquant cet astre tutélaire :
Son feu qui brûle les tyrans,
Nourrit les peuples qu'il éclaire.

LES MONTAGNARDS (1)

VAUDEVILLE

De la pièce des petits Savoyards,

PAR LE CITOYEN A. VALCÓUR.

HEUREUX habitans des montagnes !
Chez vous siége la liberté ;
En tout temps elle eut pour compagnes
L'innocence et la vérité.
Ici le soleil sans nuages,
Chaque jour frappe vos regards ;
A vos pieds voyez les orages
Et soyez toujours *Montagnards !*

---

(1) Allusion au côté gauche de la convention nationale, surnommé la Montagne.

Ce fut sur la montagne antique
Que naquit l'homme libre et fier;
C'est sur la montagne helvétique
Que Tell pulvérisa Guesler.
Que dans la plaine, les esclaves,
Rampent aux genoux des Césars;
Pour nous, sans maîtres, sans entraves,
Nous serons toujours *Montagnards*.

Londres, Berlin, Vienne et l'Espagne,
Prétendaient nous remettre aux fers:
Mais du sommet de la montagne,
Un Dieu planait sur l'Univers.
Par sa fermeté, sa prudence,
Malgré leurs bataillons épars,
La montagne a sauvé la France:
Gloire immortelle aux *Montagnards*.

De la montagne inébranlable,
Le plus terrible des volcans
A frappé la foule coupable
Des satellites des tyrans.
La foudre a terrassé le crime;
Il ne souille plus nos regards;
Et depuis ce moment sublime
Tous les Français sont *Montagnards*.

Y en a qu'la crainte accompagne,
Qui n'sont pas ferm' sur leux jarrets,
Y voulont gravir la montagne,
Et r'tombont toujours dans l'marais.
C'nest pas là leux route ordinaire :
Ils sont sujets à trop d'ecarts ...
Ils ont beau dire, ils ont beau faire,
Y n'seront jamais *Montagnards*.

Sur la montagne, dès l'enfance,
Nous en conservons la fierte.
Nous brûlons, avec tout' la France,
De l'amour de la liberté!
Puiss' notre première campagne
Être agréable à vos regards!...
Vous êtes tous de la montagne
Accueillez les p'tits *Montagnards*.

ÉPITAPHE DE VOLTAIRE

FAITE A COBLENTZ.

De l'athéisme, Arrouet fut l'apôtre,
Sans cœur, sans âme il pourrit en ces lieux;
Villette à l'un, le diable à l'autre;
Dieu pouvait-il le punir mieux?

HYMNES

Chantés le jour de la seconde décade de brumaire an 2 de la république française, pour l'inauguration des bustes de Lepelletier et Marat.

PREMIÈRE STATION,

Place des Piques.

A LEPELLETIER.

Air : *Que ne suis-je la Fougère.*

CHOEUR.

Français qui trouvez des charmes
A rendre hommage aux vertus,
Comme nous versez des larmes,
Pleurez, Pelletier n'est plus :

Percé d'un fer homicide
Il descend dans le tombeau ;
La rage liberticide
Produit ce crime nouveau.

CORYPHÉES.

Avec un vrai stoïcisme
Il sut remplir son devoir,
Et du cruel despotisme
Renverser le fol espoir.
Prenons le tous pour modèle ;
Et bientôt notre pays
Se verra, par notre zèle,
Purgé de ses ennemis.

CHOEUR.

Français, etc.

CORYPHÉES.

Fermant l'œil à la lumière,
Martyr de la liberté,
Il fait la France héritière
D'un plan par son cœur dicté.
De son pays qu'il adore,
C'est peu de combler les vœux,
Il sait préparer encore
Le bonheur de nos neveux.

CHOEUR.

Français qui trouvez des charmes
A rendre hommage aux vertus,
Comme nous versez des larmes,
Pleurez, Pelletier n'est plus !

SECONDE STATION,

Place de la Réunion.

A MARAT.

AIR : *Sortez de vos retraites.*

CHOEUR.

FORMONS des chants funèbres,
Donnons cours à nos pleurs :
Dans la nuit des ténèbres,
Marat gît, ô douleurs !

Ennemi des despotes,
Peuple qu'il a chéri,
Pleurez, vrais patriotes,
Vous perdez un ami.

CORYPHÉES.

Républicain austère,
Pour nous tous il veillait ;
La vérité sévère
De sa bouche sortait ;
Ne pouvant le séduire,
D'intrigans un essaim,
Prirent, pour le détruire,
Le bras d'un assassin.

CHOEUR.

Formons des chants, etc.

CORYPHÉES.

Portant au capitole
Sa mâle fermeté,
Il eut pour toute idole
La sainte liberté;
A la fortune altière
Préferant l'équité,
Il quitta la lumière,
Pauvre, mais regretté.

CHOEUR.

Formons des chants funèbres;
Donnons cours à nos pleurs:
Dans la nuit des ténebres,
Marat gît, ô douleur!

PAR LE CITOYEN JOIGNY.

TROISIÈME STATION,

A l'arc de triomphe, sur le Boulevard.

HYMNE

Aux citoyens morts pour la patrie.

Restes chéris des citoyens guerriers
Qui soutenaient l'éclat de la cause publique;
Victimes des agens du pouvoir despotique,
Je dépose sur vous les palmes, les lauriers
Que vous offre la république.
De respect, d'admiration,
Le cœur attendri, l'âme émue,
Au nom de notre nation,
Restes sacrés! je vous salue.

Intrépides soldats, braves républicains;
Illustres morts, que vos destins
Sont brillans, sont dignes d'envie!
Martyrs de la vengeance et de la cruauté,
De votre sang, de votre vie,
Vous avez cimenté l'auguste liberté!
Celui qui meurt pour sa patrie,
Renaît pour l'immortalité.

Par le citoyen MOLINE,

L'un des secrétaires-rédacteurs à la convention nationale.

HYMNE A LA LIBERTÉ,

Pour l'inauguration de son temple en la ci-devant église de Saint-Jacques, section de l'Observatoire.

PAR LE CITOYEN FRANÇOIS, DE NEUFCHATEAU.

AIR : *Veillons au salut de l'empire.*

O liberté ! liberté sainte !
Déesse d'un peuple éclairé,
Règne aujourd'hui dans cette enceinte !
Par toi ce temple est épuré.
Liberté ! devant toi, la raison chasse l'imposture ;
L'erreur s'enfuit ; le fanatisme est abattu :
Notre évangile est la nature,
Et notre culte la vertu.

Long-temps nos crédules ancêtres
Laissèrent usurper leurs droits ;
Liés de l'étole des prêtres,
Courbés sous le sceptre des rois.
Qu'aux accens de ta voix, tombent les sceptres et les mîtres !
Du genre humain que les droits partout soient gravés !
Le monde avait perdu ses titres ;
La France les a retrouvés.

Aimer sa patrie et son frère,
Servir le peuple souverain,
Voilà le sacré caractère
Et la foi d'un républicain.

D'un enfer chimérique il ne craint point la vaine flamme;
D'un ciel menteur il n'attend point les faux trésors.
Le ciel est dans la paix de l'âme,
Et l'enfer est dans les remords.

Et vous, despotes de la terre!
Monstres et tigres couronnés!
Vous, auteurs d'une affreuse guerre,
Fédéralistes forcenés!

Ennemis des Français, lâches qui demandez un maître,
La liberté s'affermit par vos propres coups.
Malgré vous nous l'avons fait naître;
Nous la garderons malgré vous.

Sur la montagne indestructible
Dont les oracles nous sont chers,
Le patriote incorruptible
Dicte la loi de l'Univers.

Liberté! c'est de là que sonne le tocsin du monde!
Tyrans, tremblez! Fuyez, ô superstitions!
Sur cette montagne se fonde
La liberté des nations.

CE QUE L'ON CHERCHE EN FRANCE,

PAR LE COUSIN JACQUES.

AIR : *Au coin du feu.*

ROULANT mon domicile ;
Je cherche en tout asyle ,
L'égalité ;
La France est ma retraite ;
Car c'est là que s'arrête
La liberté. (*ter.*)

Amis , quoi qu'on en dise ,
Suivons avec franchise
L'égalité.
Dans ce séjour aimable ,
Plaçons à notre table
La liberté. (*ter.*)

L'homme autrefois esclave ,
Peut chanter sans entrave
L'égalité.
Le ciel lui-même approuve
Qu'il soit gai , s'il retrouve
La liberté. (*ter.*)

Qu'ici chacun révère,
En remplissant son verre,
L'égalité.
Bouchon de la bouteille,
Donne au jus de la treille
La liberté ! (*ter.*)

Je chéris ma Glicère,
Et de son caractère
L'égalité.
Toujours tendre et fidèle,
J'aime à perdre auprès d'elle
La liberté.

L'ÉCHELLE BRISÉE,

COUPLET

DE *VOUS* ET *TOI*.

AIR : *Mon père était pot.*

Tous ces biaux messieux du bon ton
Étions grimpés au faîte ;
Nous, assis au dernier éch'lon,
J'nosions pas l'ver la tête.

Mais v'là qu' j'ons monté,
V'là qu' j'ons culbuté
Tout' la maudit' séquelle;
Et pour qu' bien et biaŭ
Soit tout de niviau,
J'avons brisé l'échelle.

LE DIVORCE,

OU

LES HEUREUX EFFETS DE LA LIBERTÉ.

AIR : *Du pas redoublé.*

HONNEUR à nos législateurs,
Qui, pesant toutes choses,
Du bonheur vrais dispensateurs,
En augmentent les causes.
Ils donnent à la liberté
Une nouvelle force.
L'aurions-nous en réalité
Sans la loi du *Divorce?*

La morale en vain dit tout bas;
Qu'on protège le vice;
Vivre avec ce qu'on n'aime pas,
Ma foi c'est un supplice.

L'Hymen, dans ces débats fâcheux,
Attrape quelque entorse.
Or, dans ce cas il vaut bien mieux
Invoquer le *Divorce*.

Églé, n'aimez-vous pas vraiment
Cette loi généreuse,
Qui, par un heureux changement,
Pourra vous rendre heureuse?
Semblable au vieux saule pleureur
Qui n'a plus que l'écorce,
Votre époux est toujours grondeur!...
Bénissez le *Divorce*.

Grâce au Divorce le plaisir
Va prendre un nouvel être;
Car il mourrait ou le désir
Jamais ne pouvait naître.
Mais, déjà de paraître amant
Quand chaque époux s'efforce;
L'amour sourit malignement
A la loi du *Divorce*.

Aux Romains, qui nous valaient bien;
On doit cette loi sage;
Que le Français, bon citoyen,
En fasse un juste usage.

Qu'enfin l'amour du changement
Par sa trompeuse amorce,
Ne fasse pas légèrement
Demander le *Divorce*.

PAR LE CITOYEN PIERRE COLAU.

HYMNE

Pour la fête funèbre célébrée par les employés au bureau de la liquidation, en l'honneur de MURAT et LEPELLETIER,

PAR MERCIER DE COMPIÈGNE;

Musique de Gossec.

S'IL est vrai que de nous quelque chose survive
Lorsque dans le tombeau nous sommes descendus,
Prêtez à nos accens une oreille attentive,
O vous que nous avons perdus!

Si nous avons brisé, dans notre juste rage,
Le culte flétrissant des prêtres et des rois,
Vous combattiez pour nous; votre mâle courage
Nous fit reconquérir nos droits.

De la plus juste cause apôtres intrépides
Vous n'avez point pâli sous le fer des tyrans;
De vos cendres est née une race d'Alcides,
Qui va détruire les Titans.

Couple auguste et chéri, grâces vous soient rendues :
Soit que du doux Léthé vous habitiez les bords,
Soit que vous habitiez l'Or fluide des nues,
Soyez témoins de nos transports.

Ce n'est point par des pleurs vains et pusillanimes
Que nous appaiserons vos mânes en courroux ;
Il faut que des tyrans, devenus nos victimes,
Le dernier tombe sous nos coups.

Libre alors, et le front couronné de l'olive,
Le Français, déposant le fer ensanglanté,
Ne fera retentir, sur cette heureuse rive,
Que les chants de l'humanité.

CANTIQUE

Sur la translation des apôtres de Worms et de Lorette, à Paris.

AIR : *De Saint-Roch.*

On dit qu'à Worms nous avons fait des nôtres,
Et qu'en riant nous nous sommes vengés.
Dans un vieux temple étaient les vieux apôtres,
D'argent massif, côte à côte rangés :
Monsieur Custines,
Après matines,
Tambour battant les a déménagés.

AIR : *Pierrot revenant du moulin.*

Saint Pierre épouvanté du train,
Mit d'abord le sabre à la main,
Un grenadier lui dit : C'est bien :
Arrêtez-vous donc, finissez donc, rengaînez ça ;
Jamais la peur ne me chiffonnera.

AIR : *De Joconde.*

Saint Paul de citoyen romain
Voulut vanter ses titres ;
Mais un gendarme, plus malin,
Lui dit, cassant les vîtres :
S'il vous en coûte, mon ami,
De quitter ces chapitres,
Aux Romains, par l'abbé Mauri,
Adressez vos épîtres.

AIR : *Mes bons amis, pourriez-vous m'enseigner.*

Le grand Mathieu criait au grand Mathias
Ces gens là n'ont aucun principe ;
Un dragon las de leur galimathias,
Après avoir fumé sa pipe,
Sur son cheval
Brutal,
Les mit tant bien que mal ;

Et puis prenant la bande en grippe,
Lia Jude et Simon
De front,
Et Barthelémi
L'endormi,
Avec l'éveillé saint Philippe.

AIR : *Pauvre Jacques.*

Frères Jacques, vous qui ne faisiez qu'un
Dans le fond d'une même châsse,
Il vous fallut subir le sort commun ;
Un chasseur vous donna la chasse.
L'un de vous deux, plusieurs fois en majeur,
Fit entendre sa voix plaintive,
L'autre, à son tour, reprenait en mineur ;
Mais malgré cette tentative,
Frères Jacques, vous qui ne faisiez qu'un
Dans le fond d'une même châsse ;
Il vous fallut subir le sort commun ;
Un chasseur vous donna la chasse.

AIR : *Jean Janot.*

Jean s'était à la sourdine
D'un pur encens parfumé :
Un sapeur flairant sa mine,
Lui dit d'un ton enrhumé :
Pèse bien sur ma poitrine,
Et loin d'en être blâmé
Tu seras mon bien-aimé.

AIR : *Mon bon André.*

André tournait alors la tête ;
Un recrû qui n'était pas bête,
Lui dit : Tu viendras à la fête,
Et c'est moi qui te menerai.
Crac !... il l'étend dans la balance ;
En ajoutant d'un air madré :
Mon bon André, mon cher André,
Puisqu'on n'a plus de croix en France ;
Te voilà le seul décoré,
Mon bon André, mon cher André ;
T'en es plus aimable à mon gré.

AIR : *O ! filii et filiæ.*

Le gros Thomas dit là-dessus :
Soldats, je pèse encor bien plus :
Vide pedes, vide manus,
Vide pedes, vide latus,
Et la troupe à l'instant cria :
Alleluia !

AIR : *Le saint craignant de pécher.*

Ces saints ne pouvant marcher
Viennent en voiture ;
Quoiqu'on cherche à les cacher
D'une couverture.

L'éclat de leur sainteté
Percera de tout côté;
Par-ici, par-là,
On les connaîtra
Sans doute à merveille;
Rien qu'au bout d'oreille.

AIR : *De la baronne.*

De la monnaie,
Grands saints, nous changeons le cartel;
Il faudra, c'est chose vraie,
Sauter de l'autel,
A l'hôtel
De la monnaie.

AIR : *Des folies d'Espagne.*

Mais vous feriez en vain les bons apôtres;
Rien du creuset ne peut vous garantir :
Vous en avez converti beaucoup d'autres;
A votre tour on doit vous convertir.

CHANSONNIER DE LA MONTAGNE;
an 2e de la république.

STROPHES
DE L'ODE PATRIOTIQUE
DE LEBRUN,
Sur les événemens de l'année 1792.

V. Almanach des Muses, 1794.

C'EST depuis long-temps que ma lyre,
Amante de l'égalité,
Préludait à la liberté
Dans son prophétique délire.
Ces jours prédits à nos neveux
Dévancent et comblent nos vœux :
Ma lyre n'est point mensongère ;
Le souverain reprend ses droits ;
Et leur couronne passagère
Expire sur le front des rois.

Eh ! que peut une ligue infâme
De tous les brigands couronnés,
Contre ces peuples détrônés
Qu'un noble désespoir enflamme ?
O couple trop fallacieux !
Que de complots séditieux !

Que d'espérances homicides !
Vous vous armiez de nos bienfaits ;
Et vos mains, de carnage avides,
Nous payèrent par des forfaits.

Grand Dieu ! je crois entendre encore
Tonner les bronzes en courroux !
Hélas ! sur qui tombent leurs coups ?
Un trouble mortel me dévore.
O jour de sang ! ô jour d'effroi !
Qui vaincra d'un peuple ou d'un roi ?
Mais déjà cesse leur tonnerre.....
L'affreux despotisme a cédé ;
C'en est fait : du sort de la terre,
Un seul moment a décidé.

Venez voir, conseillers sinistres ;
Un roi sans peuple et sans amis !
Vous seuls fûtes ses ennemis,
Vils courtisans, lâches ministres !
Où sont-ils vos secours vainqueurs ?
Il pouvait régner sur les cœurs
Ce monarque faible !.... et parjure ;
Il prétend régner sur des morts !
Vainement la pitié murmure :
Le ciel veut plus que des remords.

Quelle est cette ombre épouvantée,
Louis ! qui frappe ton regard ?
« Malheureux ! reconnais Stuard
» A ma couronne ensanglantée.
» Hélas ! trop égaux en revers,
» Victimes de conseils pervers,
» Notre faiblesse fut un crime.
» Vois-tu l'appareil menaçant ? ...
» Viens, viens ». Il dit ; et dans l'abîme,
Stuart le plonge en l'embrassant.

Si l'Égypte, école des sages,
Jugea ses rois ensevelis,
Que n'ont les monarques des lis
Subi ces antiques usages !
Ah ! quand il a perdu le jour,
De l'esclave de Pompadour
Si l'on eut dénoncé la vie,
L'horreur des crimes paternels
Eut à sa race poursuivie
Sauvé des complots criminels.

Aux rois, aux peuples de la terre,
Nous avions tous juré la paix.
Les rois s'arment : ah ! désormais
Qu'ils tremblent ! nous jurons la guerre !
Soldats ! esclaves des tyrans,

Vous tomberez lâches brigands,
Sous nos armes républicaines.
Plus grands que ces Romains si fiers
Qui donnaient au monde des chaînes,
Peuples ! nous briserons vos fers.

La Seine, qui vit son rivage
Chargé de monarques épars,
Y promène enfin ses regards
Libres de rois et d'esclavage.
Belle Nymphe, honneur de Paris!
Au sein de Neptune surpris,
Roule ton onde souveraine !
Et que tous les fleuves divers
Te reconnaissent pour leur reine ;
Dans le palais du dieu des mers.

Purgeons le sol des patriotes,
Par des rois encore infecté !
La terre de la liberté
Rejette les os des despotes :
De ces monstres divinisés
Que tous les cercueils soient brisés !
Que leur mémoire soit flétrie !
Et qu'avec leurs mânes errans,
Sortent du sein de la patrie
Les cadavres de ses tyrans !

LES CRIMES DE LA CONVENTION,

OU

LES VICTIMES ROYALES (1).

On a frappé les royales victimes,
Au dernier point le délire est porté.
Sénat pervers! c'est donc sur de tels crimes
Que tu prétends fonder l'égalité.

L'égalité, dangereuse chimère,
L'égalité, source de nos malheurs;
L'égalité, de tous les forfaits, mère:
Qui vit de sang et nage dans les pleurs.

Lorsque la mort du meilleur des monarques,
Semble un bonheur à d'indignes Français,
De la douleur on m'interdit les marques
En me forçant d'applaudir leurs excès.

Mais c'est en vain que l'on veut me contraindre
Ah! de Louis dussé-je avoir le sort,
Lâches bourreaux! non je ne veux plus feindre:
Je chanterai mon roi jusqu'à la mort.

(1) Ces strophes peuvent se chanter sur l'air:
Triste raison, j'abjure ton empire.

Du despotisme achevant la ruine,
Pour mieux combler le vœu national,
Louis avait, jusque dans sa racine
Coupé le tronc de l'arbre féodal.

On le compare à l'oppresseur du Tybre,
Quand sur le trône il offrait un Titus.
Louis voulait que son peuple fut libre :
Fut-il Tarquin?... êtes-vous des Brutus?

La monarchie au tombeau l'accompagne;
Monstres cruels, et bientôt, par vos coups,
Du roi martyr, l'adorable compagne
Va dans le ciel se joindre à son époux.

Des tigres seuls, vous marchez sur les traces;
L'humanité chez vous est en défaut :
Élisabeth! les vertus et les grâces;
En expirant, honorent l'échafaud.

C'en est donc fait, le front de l'innocence,
Seul de la foudre attire les carreaux!
Ceux qui jadis excerçaient la puissance
Tomberont tous sous le fer des bourreaux.

Dans un pays où tout se régénère,
Mœurs comme lois doivent se retourner;
Et l'homme humain, paisible, débonnaire,
Est un tyran qu'il faut exterminer.

L'égalité, pour le riche, importune,
En lui toujours voit un conspirateur.
Dans ce système on poursuit la fortune.
Malheur à qui de l'or est détenteur.

Quoi! vil sénat! par toi mon pays s'arme
Pour soutenir de ridicules droits :
De tes fureurs quand l'Europe s'alarme,
Braveras-tu le courroux de vingt rois?

Ah! contre toi que ce courroux s'anime,
Contre toi seul, opprobre des mortels!
Toi qui, plongeant la France dans l'abîme,
Lui causeras des regrets éternels.

Déjà la main qui doit le mettre en poudre,
A rassemblé mille instrumens divers.
Je vois l'éclair, j'entends gronder la foudre!
Et les bourreaux tombent dans les enfers.

Par un royaliste fidèle.

LE PANTHÉON
PROFANÉ PAR MARAT.

DANS le temple bâti par la reconnaissance,
Si l'apôtre sanglant des plus lâches forfaits,
Si l'horrible Marat est le dieu qu'on encense
La dure ingratitude, ô déplorable France!

Sera pour la vertu le plus cher des bienfaits.
Les pénibles travaux, pères des grands succès,
N'étonneront point sa constance ;
Non, la mâle vertu ne les craindra jamais :
Elle craindra la récompense.

PAR LE CITOYEN DROBECQ.

LE CHANT DU DÉPART,

HYMNE DE GUERRE,

Paroles de CHENIER ; *Musique de* MÉHUL.

LA victoire en chantant nous ouvre la barrière,
La liberté guide nos pas;
Et du Nord au Midi la trompette guerrière
A sonné l'heure des combats.
Tremblez ennemis de la France ;
Rois ivres de sang et d'orgueil,
Le peuple souverain s'avance ;
Tyrans, descendez au cercueil !
La république nous appelle ;
Sachons vaincre ou sachons périr.
Un Français doit vivre pour elle;
Pour elle un Français doit mourir.

CHOEUR DE GUERRIERS.

La république nous appelle,
Sachons vaincre, ou sachons périr!
Un Français doit vivre pour elle;
Pour elle un Français doit mourir.

UNE MÈRE DE FAMILLE.

De nos yeux maternels ne craignez point les larmes;
Loin de nous de lâches douleurs:
Nous devons triompher quand vous prenez les armes;
C'est aux rois de verser des pleurs.
Nous vous avons donné la vie;
Guerriers! elle n'est plus à vous;
Tous vos jours sont à la patrie;
Elle est votre mère avant nous.

CHOEUR DES MÈRES DE FAMILLE.

La république vous appelle;
Sachez vaincre, ou sachez périr, etc.

DEUX VIEILLARDS.

Que le fer paternel arme la main des braves;
Songez à nous au champ de Mars:
Consacrez dans le sang des rois et des esclaves,
Ce fer bénit par vos vieillards.
Et, rapportant sous la chaumière,
Des blessures et des vertus,
Venez fermer notre paupière
Quand les tyrans ne seront plus!

CHOEUR DES VIEILLARDS.

La république vous appelle ;
Sachez vaincre, ou sachez périr, etc.

UN ENFANT.

De Barra, de Viala le sort nous fait envie ;
Ils sont morts mais ils ont vaincu.
Le lâche, accablé d'ans, n'a point connu la vie ;
Qui meurt pour le peuple a vécu.
Vous êtes vaillans, nous le sommes ;
Guidez-nous contre les tyrans ;
Les républicains sont des hommes ;
Les esclaves sont des enfans.

CHOEUR DES ENFANS.

La république nous appelle ;
Sachons vaincre, ou sachons périr, etc.

UNE ÉPOUSE.

Partez, vaillans époux, les combats sont vos fêtes ;
Partez, modèles des guerriers :
Nous cueillerons des fleurs pour en ceindre vos têtes ;
Nos mains tresseront vos lauriers.
Et si le temple de mémoire
S'ouvrait à vos mânes vainqueurs,
Nos voix chanteront votre gloire,
Et nos flancs portent vos vengeurs!

CHOEUR DES ÉPOUSES.

La république vous appelle ;
Sachez vaincre, ou sachez périr, etc.

UNE JEUNE FILLE.

Et nous, sœurs des héros, nous qui de l'hymenée
Ignorons les aimables nœuds,
Si, pour s'unir un jour à notre destinée,
Les citoyens forment des vœux,
Qu'ils reviennent dans nos murailles,
Beaux de gloire et de liberté,
Et que leur sang, dans les batailles,
Ait coulé pour l'égalité.

CHOEUR DES JEUNES FILLES.

La république vous appelle;
Sachez vaincre, ou sachez périr, etc.

TROIS GUERRIERS.

Sur ce fer, devant dieu, nous jurons à nos pères,
A nos épouses, à nos sœurs,
A nos représentans, à nos fils, à nos mères,
D'anéantir les oppresseurs.
En tous lieux, dans la nuit profonde,
Plongeant l'infâme royauté,
Les Français donneront au monde
Et la paix et la liberté.

CHOEUR GÉNÉRAL.

La république nous appelle ;
Sachons vaincre, ou sachons périr :
Un Français doit vivre pour elle ;
Pour elle un Français doit mourir.

LA CONSTITUTION DE 1793,

OU

LES VOEUX ACCOMPLIS;

Gravée avec musique par le citoyen FRÈRE.

AIR : *De la fête des bonnes gens.*

En ce jour l'alégresse
Réunit tous les Français ;
L'amitié, la tendresse
Vont couronner leurs succès ;
La félicité parfaite
Enivrant la nation,
Prépare en tous lieux la fête
De la constitution.

Foyers de mort, bouches tonnantes,
Lancez, prodiguez le trépas!
Que sur des ruines fumantes
La révolte tombe en éclats.
Accourez, transports légitimes,
Saintes fureurs, frappez les crimes,
Renversez, détruisez ce repaire odieux;
Et puissent à jamais les ombres,
Parmi le sang et les décombres,
Couvrir une cité qui fit horreur aux cieux.

Que vois-je! quelle horreur subite
Émeut ces vastes bataillons?
Déjà les rebelles en fuite
Ont déserté leurs bastions.
De feux l'air vomit un déluge :
Où vont-ils trouver un refuge?
La terre est enflammée.... Effrayés, éperdus,
Du fleuve ils cherchent le rivage,
Mais quel tumulte et quel carnage!
Partout la mort s'étend sur leurs rangs confondus.

Soldats, achevons leur défaite,
Pressons cet ennemi tremblant;
Faites briller la baïonnette,
Tirez le glaive étincelant.
Soudain nos légions pressées,
Sur les redoutes renversées,

Immolent par le fer leurs derniers ennemis;
Sur les restes de ces cohortes,
Franchissez les fossés, les portes,
La liberté commande, et Lyon est soumis.

Lyon, cité long-temps superbe,
Lyon, fière enfant de Lugdus,
La France verra donc sous l'herbe
Vieillir tes remparts abattus;
Comment! tu l'avais osé croire,
Que, sous l'aile de la victoire,
Tu braverais, toi seule, et le peuple et les lois?
Perfides, sachez que la France
Combat avec même assurance
Les villes en révolte et le courroux des rois.

Toi, d'un tyran la fille antique,
Avais-tu de la république
Connu la sainte égalité?
O délire! à ton origine
Les feux de la guerre intestine
Devaient rendre un éclat trop long-temps regretté:
Tu luttais avec la patrie:
Après trente siècles de vie,
Meurs, péris dans l'opprobre et sans postérité.

Tels sur le sommet des montagnes
On voit des rochers orgueilleux,
Dédaignant les humbles campagnes,
S'élèver, fiers rivaux des cieux.

Sans doute leurs superbes cîmes
Sont encor des restes sublimes
De ces monts entassés par la main des Titans :
Ils osent defier la foudre ;
Un éclair les réduit en poudre,
Et l'air dissipe au loin ces fardeaux insultans.

AUX REBELLES DE LA VENDÉE.

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

LIBERTÉ, qui nous enflammes,
Divinité des Français !....
Ton saint temple est dans nos âmes,
Il ne croulera jamais :
Effrayés par le courage
Que tu sus nous inspirer,
Les tyrans, bouffis de rage,
Y viendront tous expirer.

Toi, brigand de la Vendée,
Qu'un prêtre mène aux combats,
Ta dernière heure est sonnée ;
La France a levé son bras.
Le feu vengeur etincèle
Sur la trace de tes pas,
Ton sang à grands flots ruisselle,
L'airain vomit ton trépas.

AUX CITOYENS SÉDUITS.

Vous, innocentes victimes,
Qu'égarent des imposteurs,
Qui, sans partager leurs crimes,
Prenez part à leurs fureurs;
De vos maux quelle est la source;
Vos *oremus*, vos répons:
Changez-les donc en gargousses
Pour en charger nos canons.

AUX SOCIÉTÉS POPULAIRES.

Vigilantes sentinelles,
Mères de la liberté,
Vous deviendrez éternelles
En gardant votre unité;
De la Newa jusqu'au Tybre
Renversez les préjugés:
C'est lorsque le peuple est libre
Que tous les rois sont jugés.

Par le citoyen COURET.

LE CHANT DES VICTOIRES,

HYMNE DE GUERRE ;

Paroles de CHÉNIER ; *Musique de* MÉHUL.

FUYANT ses villes consternées,
L'Ibère, orgueilleux et jaloux,
A vu s'abaisser devant nous
Les deux sommets des Pyrénées.
Ses tyrans, ses inquisiteurs,
Dans Madrid vont payer leurs crimes :
D'injustes sacrificateurs
Deviendront de justes victimes.
Gloire au peuple français! il sait venger ses droits :
Vive la république, et périssent les rois !

De Brutus éveillons la cendre ;
O Gracques ! sortez du cercueil :
La liberté dans Rome en deuil,
Du haut des Alpes va descendre :
Disparaissez, prêtres impurs ;
Fuyez, impuissantes cohortes :
Camille n'est plus dans vos murs
Et les Gaulois sont à vos portes.

CHOEUR.

Gloire au peuple français! il sait venger ses droits;
Vive la république, et périssent les rois !

Avare et perfide Angleterre,
La mer gémit sous tes vaisseaux :
Tes voiles pèsent sur les eaux ;
Tes forfaits pèsent sur la terre.
Tandis que nos vaillans efforts
Brisent ton trident despotique,
Vois l'abondance vers nos ports
Accourir des champs d'Amérique.

LE CHOEUR.

Gloire au peuple français ! il sait venger ses droits ;
Vive la république, et périssent les rois !

Lève-toi, sors des mers profondes,
Cadavre fumant du Vengeur ! (1)
Toi qui vit le Français vainqueur
Des Anglais, des feux et des ondes.
D'où partent ces cris déchirans ?
Quelles sont ces voix magnanimes ?
Les voix des braves expirans,
Qui chantent du fond des abîmes.

---

(1) Le vaisseau français le Vengeur, attaqué par trois vaisseaux anglais, en force deux à la retraite, mais il perd sa mâture, et, percé de toutes parts, il fait eau à fond de cale. Les braves qui le montent ne cherchent point à sauver leur vie, et, par une résolution dont l'antiquité n'offre point d'exemple, ils lâchent leur bordée et s'abîment dans les flots, aux sons d'une musique guerrière, et aux cris mille fois répétés de *Vive la république ! Vive la liberté de la France.*

Combat du 13 prairial an 2.

LE CHOEUR.

Gloire au peuple français ! il sait venger ses droits ;
Vive la republique, et périssent les rois !

Fleurus, champs dignes de mémoire,
Monument d'un triple succès,
Fleurus, champs amis des Français
Semés trois fois par la victoire.
Fleurus, que ton nom soit chanté
Du Tage au Rhin, du Var au Tibre ;
Sur ton rivage ensanglanté
Il est écrit : *L'Europe est libre.*

CHOEUR.

Gloire au peuple français ! il sait venger ses droits ;
Vive la république, et périssent les rois.

Ostende, reçois nos cohortes ;
Namur, courbe-toi devant nous ;
Oudenarde et Gand, rendez-vous ;
Charleroy, Mons, ouvrez vos portes.
Bruxelles, devant tes regards
La liberté va luire encore :
Plaintive Liége, en tes remparts
Revois le drapeau tricolore !

LE CHOEUR.

Gloire au peuple français ! il sait venger ses droits ;
Vive la république, et périssent les rois !

Rois conjurés, lâches esclaves,
Vils ennemis du genre humain,
Vous avez fui le glaive en main,
Vous avez fui devant nos braves :
Et de votre sang détesté,
Abreuvant ses vastes racines,
Le chêne de la liberté
S'élève aux cieux sur vos ruines.

LE CHOEUR.

Gloire au peuple français ! il sait venger ses droits ;
Vive la république, et périssent les rois !

Dans nos cités, dans nos campagnes,
Du peuple on entend les concerts :
L'écho des fleuves et des mers
Répond à l'écho des montagnes ;
Tout répète ces noms touchans :
Victoire, liberté, patrie !
L'Europe se mêle à nos chants,
Le genre humain se lève et crie :

LE CHOEUR.

Gloire au peuple français ! il sait venger ses droits ;
Vive la république, et périssent les rois !

AU PUBLIC.

QUAND de nos défenseurs fidèles
L'auteur ébauchait quelques traits,
Il vous avait pris pour modèles;
Ne critiquez pas vos portraits :
Que son motif le justifie.
Si ses efforts sont sans succès ;
Peindre l'amour de la patrie,
C'est le devoir d'un bon Français.

COUPLET

DE LA VRAIE BRAVOURE.

AIR : *De la parole.*

VOUS qui passez de si beaux jours
Dans les bras d'une douce amie,
Il faut ajourner vos amours
Jusqu'au salut de la patrie.
Lorque vous reviendrez vainqueurs,
Alors, dans votre heureux ménage.
Pour lui donner des defenseurs
Pour vous donner des successeurs,
Ah! que vous aurez (*bis.*) de courage (*bis.*)

VAUDEVILLE

DE L'OFFICIER DE FORTUNE.

FIDÈLE époux, franc militaire
Sont des titres chers à mon cœur;
Au champ de Mars, comme à Cythère,
Je veux toujours m'en faire honneur.
Si la gloire illustre la vie,
La tendresse en fait les attraits;
Servir l'amour et sa patrie,
C'est le devoir d'un bon Français.

Je veux t'aimer avec tendresse,
N'avoir de bien que tes plaisirs;
Et moins épouse que maîtresse,
Toujours prévenir tes désirs.
Si la gloire expose ta vie,
Je dirai, malgré mes regrets:
Il va défendre sa patrie,
C'est le devoir d'un bon Français.

HYMNE

Chanté à l'inauguration du temple de la raison, dans la ci-devant Métropole de Paris, le 20 brumaire de l'an 2 de la république française,

PAR CHÉNIER,

Représentant du peuple à la convention nationale ;

MUSIQUE DE GOSSEC.

DESCENDS, ô liberté ! fille de la nature :
Le peuple a reconquis son pouvoir immortel.
Sur les pompeux débris de l'antique imposture
Ses mains relèvent ton autel.

Venez, vainqueurs des rois, l'Europe vous contemple;
Venez, sur les faux dieux étendez vos succès :
Toi, sainte liberté, viens habiter ce temple ;
Sois la déesse des Français.

Ton aspect réjouit le mont le plus sauvage ;
Au milieu des rochers enfante les moissons :
Embelli par tes mains, le plus affreux rivage
Rit, environné de glaçons.

Tu doubles les plaisirs, les vertus, le génie ;
L'homme est toujours vainqueur sous tes saints
étendards :
Avant de te connaître, il ignore la vie :
Il est créé par tes regards.

Au peuple souverain tous les rois font la guerre ;
Qu'à tes pieds, ô déesse ! ils tombent désormais :
Bientôt sur le cercueil des tyrans de la terre
Les peuples vont jurer la paix.

Guerriers libérateurs, race puissante et brave,
Armés d'un glaive humain sanctifiez l'effroi ;
Terrassé par vos coups, que le dernier esclave
Suive au tombeau le dernier roi !

FRAGMENT D'UN POÈME,
SUR L'IMMORTALITÉ DE L'AME,
PAR LE CITOYEN J. MICHAUD.

Oh ! si jamais des rois et de la tyrannie
Mon front républicain subit le joug impie ;
La tombe me rendra mes droits, ma liberté,
Et mon dernier asile est l'immortalité.
Oui, si le despotisme opprime encor les hommes
Rappelle-moi, grand Dieu ! de la terre où nous sommes,
Et parmi les Catons, les Sydney, les Brutus,
Fais-moi goûter encor le charme des vertus !....

HYMNE PATRIOTIQUE,

RELATIVE A L'INAUGURATION

DU TEMPLE DE LA RAISON,

PAR LÉONARD BOURDON,

Membre de la Convention nationale.

AIR : *Des Marseillais.*

FRANÇAIS, quelle métamorphose
Transforme nos saints en lingots !
La raison est enfin éclose,
Elle anéantit les cagots. (*bis*).
De leurs ridicules mystères
Effaçons jusqu'au souvenir ;
Que notre dogme, à l'avenir,
Soit d'être heureux avec nos frères !
Français, la vérité qui brille à tous les yeux ;
La liberté, l'égalité, voilà quels sont nos dieux!

Voûte si long-temps profanée
Par le plein-chant du calotin,
Tu ne seras plus parfumée
Que par l'encens républicain ; (*bis*).

Réjouis-toi, tes destinées,
Loin du clergé sot et fripon,
A la nature, à la raison,
Seront désormais consacrées!
Français, la vérité, etc.

Sur le tombeau du fanatisme,
Unis par la fraternité,
Eclairons le patriotisme
Du flambeau de la vérité : (*bis.*)
Aux discordes du culte antique
Faisons succéder l'union,
Et que notre religion
Soit d'adorer la république!
Français, la vérité qui brille à tous les yeux;
La liberté, l'égalité, voilà quels sont nos dieux!

COUPLET

DU DÉSERTEUR PRUSSIEN,

OU LE SOLDAT ÉCLAIRÉ,

PAR MERCIER DE COMPIÈGNE.

AIR : *De Calpigi.*

L'ÉCLAIR a déchiré la nue;
Le bandeau qui couvrait ma vue
Tombe, et je toise sans effroi
Ce colosse qu'on nommait roi.

Qui le sert est bien misérable ;
Sous une chaîne qui l'accable,
Sans le savoir il vit courbé,
Méconnaissant la liberté. (*bis.*)

LE BONNET DE LA RÉPUBLIQUE.

AIR : *Du Vaudeville des Visitandines.*

CITOYENS, malgré les intrigues
Des fanatiques et des rois,
Pour prix de nos longues fatigues
Nous jouirons de tous nos droits :
Que notre seule politique
Soit d'être toujours bien unis ;
Et nous recueillerons les fruits
Que nous promet la république.

Donnons un autre nom, mes frères ;
A nos balles, à nos boulets,
Envoyés par nos volontaires
Aux auteurs de tant de forfaits.
Ce fut pour eux un émétique,
Ils ont rendu Longwy, Verdun ;
Et ce remède peu commun
C'est l'anis de la république.

Combattons, et que nos conquêtes
Détruisent les tyrans du nord :
A leurs peuples donnons des fêtes ;
C'est de nous que dépend leur sort.
Volons secourir la Belgique,
Allons seconder ses efforts ;
Nous serons toujours les plus forts
En propageant la république.

De notre saint père de Rome,
Nous ne craignons pas les fureurs ;
Il voit que près des droits de l'homme,
Ses bulles ne sont que vapeurs.
Portons dans cette ville antique
Le cathéchisme de nos lois,
Pour la voir encore une fois
Devenir une république.

Si nous voulons que la victoire
Fasse le bonheur des humains,
De l'Espagne, que notre gloire
Fasse trembler les paladins.
Que ce peuple mette en pratique
Notre sainte insurrection :
Que la grande inquisition
Rende hommage à la république.

Nous irons voir dans la Turquie
Le disciple de Mahomet :
Il faut qu'il soit de la partie,
Nous lui dirons notre secret.
S'il prête son serment civique,
Et s'il abjure l'Alcoran,
Je lui donne, au lieu d'un turban,
Le bonnet de la république.

Que la raison soit notre égide
Pour conserver la liberté ;
Et la nature notre guide
Pour établir l'égalité.
C'est un système sans réplique,
Tout patriote l'avouera ;
L'Univers alors deviendra
Par la suite une république.

Amis, redoublons de courage !
Le ciel protège nos travaux :
Nous avons partout l'avantage,
En dépit de tous nos rivaux.
Pour la prospérité publique
Formons les vœux les plus ardens ;
Et nous serons indépendens
Sous les lois de la république.

LES INCRÉDULES,

OU LE DÉPLACEMENT DES SAINTS.

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

On vit le Français crédule ;
Courbé devant son tyran,
Trembler dessous la férule
Des pédans du Vatican.
La raison l'a rendu libre ;
Il punit ses assassins,
Et dans la fange du Tibre
Il relègue tous les saints.

Ces édifices gothiques
Long-temps nommé le saint lieu ;
Ne servent plus de boutiques
Pour vendre ou pour manger Dieu.
Des autels le peuple chasse
Les héros du saint métier ;
Et son amour y replace
Marat et Lepelletier.

La raison partout arbore
Au lieu du divin gibet,
La bannière tricolore,
La pique et le fier bonnet;
Nos diables sont les despotes;
Nos prêtres sont les guerriers;
Les enfers sont les dévotes;
Le paradis nos foyers.

Sur les autels de Marie
Nous plaçons la liberté:
De la France le Messie
C'est la sainte égalité.
Nos forts sont nos cathédrales;
Nos cloches sont nos canons;
Notre eau bénite, des balles;
Nos *oremus* des chansons.

Les chaires où l'imposture
Prêchait l'imbécillité,
Où l'on damnait la nature
De par la divinité,
Aujourd'hui purifiées
Servent à la vérité
Pour vanter nos destinées,
Les vertus, la liberté.

PAR LE CITOYEN VALCOUR.

RÉPONSE
AUX INCRÉDULES,

Extrait des cantiques des missionnaires.

Insensés! qui du bras céleste
Ne craignez plus le châtiment;
Et qui, dans un calme funeste,
Vous livrez au déréglement,
En vain, affermis dans le vice,
Vous vous cachez le précipice
Que vous creuse l'impiété;
Dieu va combler votre misère;
C'est du trésor de sa colère
Que sort votre incrédulité.

Parvenus à l'orgueil suprême
Où s'élève le libertin,
Vous vous faites un faux système
De la nature et du destin.
Rien ne fixe plus vos pensées;
Des erreurs les plus insensées
Vous sucez le fatal poison:
Rébelles au joug de la grâce,
Il ne manquait à votre audace
Que d'éteindre encor la raison.

Concevez-vous que ce génie,
Cet esprit par vous méprisé,
Ne soit que la simple harmonie,
De votre corps organisé ?
Quoi ! cet intelligent ouvrage,
De l'éternel la vive image,
Dans le néant serait réduit !
Ce qu'il paraît n'est qu'un vain songe:
Est-ce donc que par le mensonge
Dieu nous abuse et nous séduit ?

Sourds à la voix de la nature,
Monstres dans la société,
Que coûte à votre cœur parjure
La plus noire infidélité ?
Si tout périt avec la vie,
Quel droit est sacré pour l'impie ?
Il n'est plus ni vertu ni foi ;
Tout est permis et légitime ;
Il ne lui reste pour maxime
Que de tout rapporter à soi.

Dans tous les lieux, dans tous les âges
L'amour de l'immortalité
Laisse d'éclatans témoignages
D'un sentiment si respecté.
Présumez-vous pouvoir détruire
Une loi qui sut nous instruire

Dès que le monde a commencé ?
Et ce qu'ont cru les plus habiles,
Des aveugles, des indociles
Croiront-ils l'avoir effacé ?

Osez mettre dans la balance
Des témoignages si constans :
Douterez-vous d'une existence
Qui n'a d'ennemis que vos sens ?
Mais quoi ! l'éternelle sagesse
Vous laisse endormis dans l'ivresse
Où le vice vous a plongés.
Comment surmonter ces obstacles ?
Vous méprisez les saints oracles ;
Par vos mépris ils sont vengés.

Ciel ! quelle horrible destinée
Suit bientôt le profond sommeil,
Quand sur une âme abandonnée
Tu ne luis plus, divin soleil !
Fais qu'à la voix de ton tonnerre
Tremblent les peuples de la terre,
Je serai moins épouvanté.
Lance-nous ces traits invisibles
Qui, dans nos âmes insensibles,
Font triompher la vérité.

LE FRANÇAIS
PRISONNIER DE GUERRE.

AIR : *Comment goûter quelque repos.*

PEUT-ON goûter quelque douceur
Au sein d'une terre étrangère ?
Un tendre enfant loin de sa mère
N'a d'autre bien que sa douleur.
Je sens dans mon âme attendrie
Tout le poids d'un si grand malheur.
Non, non, il n'est point de bonheur
Pour qui vit loin de sa patrie.

Je m'armai contre les tyrans
Pour venger la cause commune :
Mais, ô revers de la fortune !
Je fus prisonnier à vingt ans.
Ils m'ont en vain laissé la vie ;
La mort n'a pas perdu ses droits ;
Je meurs chaque jours mille fois
En vivant loin de ma patrie.

S'il est des fils assez pervers
Pour s'armer contre cette mère,
Ces monstres qui souillent la terre

Sont en horreur à l'Univers :
Poursuivis par une furie,
Le cœur déchiré de remords,
Partout ils souffrent mille morts,
Nulle part ils n'ont de patrie.

Objet de mes constans amours,
Toi qui partageais ma tendresse,
Jeune, belle et sage maîtresse !
Il n'est plus pour moi de beaux jours.
Loin de ton image chérie
Je te renouvelle ma foi ;
Je t'aime cent fois plus que moi :
Mais j'aime encor plus ma patrie.

Que vois-je ? un lâche corrupteur
Vient éprouver ma foi dans l'ombre ;
Dans son regard farouche et sombre,
Je vois les crimes de son cœur.
N'enchaîne plus ta barbarie !
Est-il rien de sacré pour toi ?
Frappe, bourreau, mais apprends-moi
La liberté de ma patrie !

PAR LE CITOYEN SALLES.

LE SALPÊTRE,

Couplets chantés à l'Opéra-comique national, de la rue Favart.

Descendons dans nos souterrains !
La liberté nous y convie ;
Elle parle, républicains,
Et c'est la voix de la patrie!
Lavez la terre en un tonneau,
En faisant évaporer l'eau,
Bientôt le nitre va paraître :
Pour visiter Pitt en bateau,
Il ne nous faut que du *salpêtre*.

Mettons fin à l'ambition
De tous les rois, tyrans du monde,
De ces pirates d'Albion
Qui prétendent régner sur l'onde !
Nous avons tout ce qu'ils n'ont pas :
Nous avons le cœur et les bras
D'hommes libres et faits pour l'être ;
Nous avons du fer, des soldats :
Ce qu'il nous faut, c'est du *salpêtre*.

C'est dans le sol de nos caveaux
Que gît l'esprit de nos ancêtres :
Ils enterraient, sous leurs tonneaux,
Le dur chagrin d'avoir des maîtres.
Cachant sous l'air de la gaîté
Leur amour pour la liberté,
Ce sentiment n'osait paraître ;
Mais dans le sol il est resté,
Et cet esprit, c'est du *salpêtre*.

On verra le feu des Français,
Fondre la glace germanique ;
Tout doit répondre à ses succès :
Vive à jamais la république !
Précurseurs de la liberté,
Des lois et de l'égalité,
Tels partout on doit nous connaître ;
Vainqueurs des bons par la bonté,
Et des méchans par le *salpêtre*.

BANQUET PATRIOTIQUE,

PAR BEFFROY DE REIGNY

(*Le cousin Jacques*).

Sur l'air chéri.

ALLONS, amis, qu'à cette fête
Chacun se livre à la gaîté !
Ce banquet que le peuple apprête
Rétablit la fraternité.
Que, par l'élan d'un cœur sincère,
D'ici tout soupçon soit banni ;
Que chacun s'empresse à l'envi
De serrer la main de son frère.
Courage, citoyens ! restons toujours unis ;
Français !... un peuple libre est un peuple d'amis.

Couvre à jamais cette contrée,
Rayon de la divinité !
Liberté, par nous adorée,
Saint amour de l'égalité !
Tel qu'après une nuit obscure
Le soleil pare l'Univers,
Qu'à ta voix, tout rompe ses fers,
Tout s'anime dans la nature !
Courage citoyen ! etc.

Républicains purs et sensibles,
Donnons l'exemple à nos neveux ;
Pour être à jamais invincibles
Soyons à jamais vertueux :
Par un effort bien légitime
Faisons la chasse aux ennemis ;
Mais, pour ces traîtres endurcis,
Rien ne peut excuser leur crime.
Courage, citoyens ! restons toujours unis ;
Français !... un peuple libre est un peuple d'amis.

AUX JEUNES GUERRIERS

QUI SE DÉVOUENT A LA DÉFENSE DE LA PATRIE ;

Couplet chanté à la plantation d'un arbre de la liberté, par les employés aux charrois des armées.

AIR : *Si vous aimez la danse.*

Vous, que la France appelle
A terrasser des rois
La horde criminelle
S'armant contre nos lois :

Venez, troupe guerrière,
Chanter l'égalité :
Venez avec vos frères, (*bis*)
Fêter la liberté ! (*bis*)

PAR LE CITOYEN CADET GASSICOURT.

CHANT

D'une esclave, affranchie par le décret de la convention nationale, sur le berceau de son fils.

Paroles de COUPIGNY; *Musique de* JADIN,

OU BIEN

AIR : *Ce mouchoir, belle Raymonde.*

Au jour plus pur qui t'éclaire,
Ouvre les yeux, ô mon fils!
Toi seul consolais ta mère
Dans ses pénibles ennuis ;
Si du sommeil qui te presse
Elle interrompt la douceur,
C'est qu'il tarde à sa tendresse
De t'éveiller au bonheur.

Quoi! libre dès ton aurore,
Mon fils quel destin plus beau!
De l'étendard tricolore,
Je veux parer ton berceau :
Que cet astre tutélaire
Brille à tes regards naissans!
Qu'il échauffe ta carrière,
Même au déclin de tes ans!

En ton nom à la patrie,
Je jure fidélité :
Tu ne me dois que la vie,
Tu lui dois la liberté.
Sous le ciel qui t'a vu naître
Rétabli dans tous tes droits,
Tu ne connaîtras de maître
Que la nature et les lois.

Dieu puissant, à l'Amérique
Ta main donna des vengeurs;
Répands sur la république
Tes immortelles faveurs!
Fais dans les deux hémisphères
Que ses appuis triomphans,
Forment un peuple de frères!
Puisqu'ils sont tous ses enfans.

LA GAMELLE,

CHANSON POPULAIRE.

AIR : *Dansons la carmagnole.*

SAVEZ-VOUS pourquoi, mes amis,
Nous sommes tous si réjouis?
C'est qu'un repas n'est bon
Qu'apprêté sans façon :
Mangeons à la gamelle,
Vive le son (*bis*),
Mangeons à la gamelle,
Vive le son du chaudron.

Point de froideur, point de hauteur,
L'aménité fait le bonheur;
Non, sans fraternité,
Il n'est point de gaîté.
Mangeons à la gamelle,
Vive le son, etc.

Nous faisons fi des bons repas,
On y veut rire, on ne peut pas.
Le mets le plus friand,
Dans un vase brillant,
Ne vaut pas la gamelle.
Vive le son, etc.

Vous qui bâillez dans vos palais
Où le plaisir n'entra jamais,
Pour vivre sans souci,
Il faut venir ici,
Manger à la gamelle.
Vive le son, etc.

On s'affaiblit dans le repos,
Quand on travaille on est dispos.
Que nous sert un grand cœur,
Sans la mâle vigueur
Qu'on gagne à la gamelle.
Vive le son, etc.

Une fille à tempérament
Qui veut se choisir un amant,
Aux faquins du bon ton,
Préfère un bon luron
Qui mange à la gamelle.
Vive le son, etc.

Savez-vous pourquoi les Romains
Ont subjugué tous les humains?
Amis, n'en doutez pas,
C'est que ces fiers soldats
Mangeaient à la gamelle.
Vive le son, etc.

Ces Carthaginois si lurons
A Capoue ont fait les capons.
S'ils ont été vaincus
C'est qu'ils ne daignaient plus
Manger à la gamelle.
Vive le son, etc.

Bientôt les brigands couronnés,
Mourans de faim, proscrits, bernés,
Vont envier l'état
Du plus pauvre soldat
Qui mange à la gamelle.
Vive le son, etc.

Ah! s'ils avaient le sens commun,
Tous les peuples n'en feraient qu'un:
Loin de s'entr'égorger,
Ils viendraient tous manger
A la même gamelle.
Vive le son, etc.

Amis, terminons ces couplets
Par le serment des bons Français.
Jurons tous, mes amis,
D'être toujours unis.
Vive la république!
Vive le son, *(bis.)*
Vive la république!
Vive le son du canon.

LA FRANCE LEVÉE,

PAR LE COUSIN JACQUES.

AIR : *On rit, on jase, on raisonne.*

De Dunkerque à Bayonne,
Chacun soutient ses droits;
Quand la patrie ordonne
Tout se lève à la fois.
On rit, on jase, on raisonne,
On suit toujours les lois.

Quand la patrie ordonne,
Tout se lève à la fois;
L' Français que rien n'étonne,
Combat mieux qu'autrefois.
On rit, etc.

L' Français que rien n'étonne,
Combat mieux qu'autrefois;
Dans les champs de Bellonne;
Il fait trembler les rois.
On rit, etc.

Dans les champs de Bellonne,
Il fait trembler les rois;
Mais quand Jupiter tonne
Il se rend à sa voix.
On rit, on jase, on raisonne,
On suit toujours les lois.

HYMNE

Chanté à la fête de Barra (1) et Viala, le 10 thermidor.

Paroles de DAVRIGNY ; *Musique de* MÉHUL.

Le beau jour marqué par la gloire
Luit sur nos superbes remparts :
Accourez, fils de la victoire !
Rassemblez-vous de toutes parts !
A l'auguste voix de la France
Que les cieux répondent, émus !
Le peuple souverain s'avance,
Couvert des palmes de Fleurus.
Honneur à la mémoire
De Barra, de Viala, morts pour la liberté !
Chantons, chantons, que nos hymnes de gloire
Montent jusqu'au séjour de l'immortalité !

(1) Barra, jeune tambour qui, sur le faible produit de sa solde, trouvait le moyen de soulager sa mère indigente, faisait partie des colonnes républicaines qui marchèrent les premières à la Vendée. Il fut tué par les Vendéens dans une affaire où, se trouvant au moment d'être pris, il ne voulut par cesser de crier *Vive la république!*

Agricole Viala, natif d'Avignon, était âgé d'onze ans. Voyant que personne n'osait s'opposer au passage d'une troupe de Marseillais qui traversait la Durance pour aller se joindre aux Lyonnais révoltés, cet intrépide enfant s'empara d'une hache, et, malgré un feu très-vif de mousqueterie, alla couper le câble qui dirigeait leur barque. Il reçut un coup de fusil, et tomba en disant : *Ça m'est égal, je meurs pour la liberté.*

Qu'elle est belle, qu'elle est sublime
La fin de leurs jours glorieux !
S'ils tombent sous le fer du crime,
La vertu les élève aux cieux.
Ils n'ont fait qu'échanger la vie
Pour un éternel souvenir :
Et les bras ouverts, la patrie
A reçu leur dernier soupir.
Honneur à la mémoire
De Barra, de Viala, morts pour la liberté!
Chantons, chantons, que nos hymnes de gloire
Montent jusqu'au séjour de l'immortalité!

Autour de ces ombres sacrées,
Flottez drapeaux, sonnez clairons !
Et que les couleurs révérées,
De nos murs pendent en festons.
Aux accens des cors, des cymbales,
Ouvrez-vous, temple des héros !
Et que vos portes triomphales
Reçoivent deux martyrs nouveaux !
Honneur à la mémoire
De Barra, de Viala, morts pour la liberté!
Chantons, chantons, que nos hymnes de gloire
Montent jusqu'au séjour de l'immortalité!

AUX JEUNES MARTYRS DE LA LIBERTÉ,

BARRA ET VIALA,

Chant funèbre, adopté par la commission de l'instruction publique, pour être envoyé aux départemens et aux armées.

AIR : *Ce fut par la faute du sort.*

O liberté ! voici le jour
Où l'on célèbre l'héroïsme
Des favoris de ton amour,
Martyrs de leur patriotisme.
Le réformateur des abus,
Loin des suppôts de l'imposture,
En rendant hommage aux vertus,
Benit l'auteur de la nature.

Enfans, dont la postérité
Admirera le grand courage,
Et la mâle intrépidité
Qui des brigands brave la rage ;
Lorsque du père des mortels
Vos yeux contemplent la puissance,
Pour vous brûle, sur ses autels,
L'encens de la reconnaissance.

Les amis de l'égalité
N'honorent plus ces saints antiques ;
Que la sotte crédulité
Plaçait sous d'orgueilleux portiques.
Dans ces temples siégeait l'erreur
Qui nous cachait l'Être suprême :
Mais aujourd'hui du Créateur
Le patriotisme est l'emblême.

Guerrier, qu'une belle action
Peut enlever à la patrie,
Songe qu'un jour au Panthéon
Ta mémoire sera chérie.
Tout républicain qui combat
Est couronné par la victoire :
Si le plomb meurtrier l'abat,
Il est immortel dans l'histoire.

PAR LE CITOYEN PIERRE COLAU.

Gravé avec musique, par le citoyen FRÈRE.

HYMNE A L'ÊTRE SUPRÊME,

PAR CHÉNIER,

DÉPUTÉ A LA CONVENTION NATIONALE;

Musique de GOSSEC.

SOURCE de vérité qu'outrage l'imposture,
De tout ce qui respire éternel protecteur,
Dieu de la liberté, père de la nature,
Créateur et conservateur!

O toi seul incréé, seul grand, seul nécessaire!
Auteur de la vertu, principe de la loi,
Du pouvoir despotique immuable adversaire,
La France est debout devant toi.

Tu posas sur les mers les fondemens du monde;
Ta main lance la foudre et déchaîne les vents;
Tu luis dans ce soleil dont la flamme féconde
Nourrit tous les êtres vivans.

La courrière des nuits, perçant de sombres voiles,
Traîne à pas inégaux son cours silencieux;
Tu lui marquas sa route, et d'un peuple d'étoiles
Tu semas la plaine des cieux.

Tes autels sont épars dans le sein des campagnes,
Dans les riches cités, dans les antres déserts,
Aux angles des vallons, au sommet des montagnes;
Au haut du ciel, au fond des mers.

Mais il est pour la gloire un sanctuaire auguste,
Plus grand que l'Empyrée et ses palais d'azur :
Dieu lui-même, habitant le cœur de l'homme juste,
Y goûte un encens libre et pur.

Dans l'œil étincelant du guerrier intrépide,
En traits majestueux tu gravas ta splendeur;
Dans les regards baissés de la vierge timide
Tu plaças l'aimable pudeur.

Sur le front du vieillard, la sagesse immobile
Semble rendre avec toi les décrets éternels :
Sans parens, sans appui, l'enfant trouve un asile
Devant tes regards paternels.

C'est toi qui fais germer dans la terre embrasée
Ces fruits délicieux qu'avaient promis les fleurs;
Tu verses dans son sein la féconde rosée
Et les frimats réparateurs.

Et lorsque du printemps la voix enchanteresse,
Dans l'âme épanouie éveille le désir,
Tout ce que tu créas, respirant la tendresse;
Se reproduit par le plaisir.

Des rives de la Seine à l'onde hyperborée,
Tes enfans dispersés t'adressent leurs concerts;
Par tes prodigues mains, la nature parée
Bénit le Dieu de l'Univers.

Les sphères parcourant leur carrière infinie,
Les mondes, les soleils, devant toi prosternés
Publiant tes bienfaits, d'une immense harmonie
Remplissent les cieux étonnés.

Grand Dieu! qui sous le dais fais pâlir la puissance,
Qui sous le chaume obscur visites la douleur;
Tourment du crime heureux, besoin de l'innocence,
Et dernier ami du malheur.

L'esclave et le tyran ne t'offrent point d'hommage;
Ton culte est la vertu; ta loi, l'égalité:
Sur l'homme libre et bon, ton œuvre et ton image,
Tu soufflas l'immortalité.

HYMNE A L'ÊTRE SUPRÊME,

PAR DESORGUES;

Musique de GOSSEC.

PÈRE de l'Univers, suprême intelligence,
Bienfaiteur ignoré des aveugles mortels,
Tu révélas ton être à la reconnaissance
Qui seule éleva tes autels.

Ton temple est sur les monts, dans les airs, sur les
ondes,
Tu n'as point de passé, tu n'as point d'avenir,
Et sans les occuper, tu remplis tous les mondes,
Qui ne peuvent te contenir.

Tout émane de toi, grande et première cause !
Tout s'épure aux rayons de ta divinité ;
Sur ton culte immortel la morale repose,
Et sur les mœurs la liberté.

Pour venger leur outrage et ta gloire offensée,
L'auguste liberté, ce fléau des pervers,
Sortit au même instant de ta vaste pensée,
Avec le plan de l'Univers.

Dieu puissant ! elle seule a vengé ton injure ;
De ton culte elle-même instruisant les mortels,
Leva le voile épais qui couvrait la nature,
Et vint absoudre tes autels.

O toi ! qui du néant, ainsi qu'une étincelle,
Fis jaillir dans les airs l'astre éclatant du jour,
Fais plus, verse en nos cœurs ta sagesse éternelle,
Embrase-nous de ton amour!

De la haine des rois anime la patrie !
Chasse les vains désirs, l'injuste orgueil des rangs,
Le luxe corrupteur, la basse flatterie,
Plus fatale que les tyrans !

Dissipe nos erreurs, rends-nous bons, rends-nous
justes!
Règne, règne au-delà du tout illimité;
Enchaîne la nature à tes décrets augustes,
Laisse à l'homme la liberté!

HYMNE PATRIOTIQUE
ADRESSÉ A L'ÉTERNEL,
PAR LE CITOYEN SAINT-ANGE.

ÊTRE suprême! ô toi, que la raison du sage,
La piété crédule, ou l'instinct du sauvage
Adore également par des cultes divers;
C'est toi qui dans le vide as suspendu le monde;
Ta main sage et féconde
A pour nous de tes dons enrichi l'Univers.

Zéphire est ton haleine et le jour ton sourire:
Rien n'existe sans toi, par toi l'homme respire,
Doué de la pensée et né pour t'adorer.
Pour prix de tes faveurs permets que je te nomme
L'auguste ami de l'homme:
Recevoir tes bienfaits, jouir, c'est t'honorer.

Non, tu n'es point le Dieu dont le prêtre est l'apôtre;
Ce Dieu, père d'un peuple est le tyran d'un autre:

Tu n'as point par la bible enseigné les humains.
A nos yeux, à nos cœurs; tu parles sans figure :
La loi de la nature
Est le livre sacré que nous ouvre tes mains.

Interprète du ciel, la nature nous crie :
Adore un Dieu, sois juste, et chéris ta patrie (1)!
Elle prêche aux humains la douce égalité;
Du civisme en nos cœurs elle allume la flamme,
Et grave dans notre âme
Les droits sacrés de l'homme et de la liberté.

Mais le prêtre imposteur corrompit son ouvrage.
Toujours de la raison il proscrivit l'usage :
Le despotisme affreux se fonda sur l'autel.
Le sceptre et l'encensoir unis avec adresse,
Ont conspiré sans cesse
Pour usurper la terre et profaner le ciel.

Le prêtre, par la foi, consacrant sa puissance,
N'admit qu'une vertu ; ce fut l'obéissance :
L'amour du bien public fut un crime à ses yeux.
Les rois ont fait régner, sous le nom de justice,
La force et l'artifice :
Qui rejeta leurs fers fut un séditieux.

---

(1) Vers emprunté de Voltaire dans la Loi naturelle.
(*Note de l'auteur.*)

O Dieu ! confonds des rois l'orgueilleux despotisme ;
Qu'armé de ses poignards, le hideux fanatisme
Sous ses autels détruits se replonge aux enfers.
Gouverné par les lois, que le genre humain libre ;
Garde cet équilibre
Qu'observe sous tes lois l'ordre de l'Univers.

Contre ses ennemis tu protéges la France.
La nature partout nous promet l'abondance :
La liberté sourit à nos jeunes guerriers ;
La victoire déjà se déclare pour elle :
Et la gloire immortelle,
Au bonnet qui la couvre attache ses lauriers.

En vain de ses soutiens un ennemi perfide ;
D'une ligue coupable instrument parricide,
Environna leurs jours des périls les plus grands ;
Ils vivent ! tu couvris à l'ombre de tes ailes,
Nos défenseurs fidèles :
Ils vivent ! leur salut est la mort des tyrans.

Ton temple est l'Univers ; ton Prêtre la nature ;
L'hymne de la patrie, offrande libre et pure,
Est le plus digne encens qui monte vers les cieux.
Ton culte est la vertu : ta fête solennelle,
L'union fraternelle
D'un grand peuple à l'envi rassemblé sous tes yeux.

Tu vois un peuple-roi, qui n'a que toi pour maître.
Éclairé, vertueux autant qu'il le peut être;
Son culte est dégagé de faiblesse et d'erreur.
Veille sur la patrie, entends notre prière!
Qu'un siècle de lumière
Amène enfin pour nous un siècle de bonheur!

HYMNE DU COMBAT,

PAR DAVRIGNY;

Musique de CHERUBINI.

Ou sont-ils ces rois, dont la haine
Menaçait nos champs désolés?
Mon œil les demande à la plaine:
Comme l'onde ils sont écoulés.
Pleins de l'horreur qui les inspire,
Ils rêvaient, dans leur vain délire,
Paris de meurtres ruisselant.
Mort aux ennemis de la France!
Le sommeil fuit, le jour s'avance,
Et le réveil sera sanglant.
Marchez, fiers enfans de la guerre!
Que rien ne borne votre essor:
Marchez! tant qu'il lui reste à faire,
Le Français n'a rien fait encor.

C'en est fait : le ciel se déclare,
L'éclair précurseur a brillé ;
La chûte des rois se prépare :
Sous leurs pieds la terre a tremblé.
C'est en vain, que près du naufrage,
Ils se débattent dans leur rage,
L'arrêt des destins est porté :
Et leur supplice qui commence
Doit d'une longue indifférence
Absoudre la divinité.
Marchez, etc.

Et nous, posant les saintes armes
Que nous remit la liberté,
En paix nous goûterons les charmes
D'une douce fraternité.
Mais où m'égare mon délire ?
La charge sonne !.... et de ma lyre
Les sons amolliraient les cœurs !..
Lâche, qui regarde en arrière,
Ce n'est qu'au bout de la carrière
Que le prix attend les vainqueurs.
Marchez, etc.

LA CONQUÊTE DE LA HOLLANDE,

CHANT GUERRIER.

AIR : *Français, le signal est donné.*

QUAND nos guerriers sur des glaçons,
Vers les marais de Batavie,
Dans la plus rude des saisons
Exposaient fièrement leur vie,
La victoire, du haut des cieux,
Témoin d'une ardeur aussi belle,
Veillait sur leurs jours précieux
Et couronnait partout leur zèle :
A leur aspect, le stathouder a fui :
Tremblez !... tyrans pervers, vous fuirez comme lui.

En vain, pour arrêter leurs pas,
Marchait la horde britannique ;
Le dieu qui préside aux combats
L'atteint d'une terreur panique.
Nos ennemis manquent de cœur,
De Mars ils craignent la colère ;
Et le Français, partout vainqueur,
Brave le farouche insulaire.
A son aspect, etc.

Rois ligués, malgré vos efforts,
Voyez la Hollande conquise !
La Belgique, avec tous ses forts,
Depuis long-temps nous est soumise.
Appuis des modernes Tarquins,
Craignez de perdre vos couronnes ;
Le seul nom des républicains
Déjà fait chanceler vos trônes.
A leur aspect, etc.

Qu'un intrigant, par de grands mots,
Tâche d'obtenir un suffrage ;
Moi, je rends hommage aux héros
Qui nous sauvent par leur courage.
Fiers enfans de l'égalité,
C'est leur seule persévérance
Qui soutient notre liberté,
Et fait la gloire de la France.
A leur aspect le stathouder a fui :
Tremblez !... tyrans pervers, vous fuirez comme lui.

PAR LE CITOYEN LABUSSIÈRE.

LE RÉVEIL DU PÈRE DUCHÊNE,

Chanson b..g..m..t (1) patriotique.

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

LEVONS-NOUS, nom d'un tonnerre !
Levons-nous, braves guerriers ;
Patriotisons la terre,
En mourant sous les lauriers.
F..tre de l'ancien usage
Et de tous ces sacrés fous
Qui, pour montrer du courage,
Allaient mourir pour cinq sous.

Au noble, dans la giberne,
Présentons la liberté ;
Que le b..gre se prosterne
Au nom de l'égalité !
Sacrés mill' dieux, tous ensemble,
Tirons et brisons nos fers :
Que dans le fracas tout tremble
Pour affranchir l'Univers.

(1) Nous prévenons les gens de goût qui pourraient se trouver scandalisés de rencontrer ici des productions de ce genre, que nous n'en avons fait usage que pour faire connaître l'esprit du temps, puisque ces chansons, qui paraissent n'avoir été faites que pour la classe ouvrière, étaient admises jusque dans les salons.

Allons, avec la cocarde,
Aux tyrans f. tre malheur;
Puis, allons à l'accolade,
F .tons-nous la de bon cœur:
Au diable toutes frontières
Qui nous tenaient désunis.
F..tre, il n'est point de barrières
Sur la terre des amis.

A nos fusils, à nos piques,
Courons, Français! il est temps;
Plantons des rameaux civiques
A la barbe des tyrans:
Ne semons plus la mitraille
En signe d'hostilité;
Faisons d'un champ de bataille
Un champ de fraternité.

Allons poser sur les trônes
Le bonnet d' la liberté!
Fondre, entasser les couronnes
Pour boire à notre santé;
S'il faut que le canon gronde,
Bourré de droits féodaux,
C'est pour annoncer au monde
Que nous sommes tous égaux.

Que les sceptres des despotes
Ne servent plus désormais
Que de lances patriotes
Aux étendards de la paix.
De la vapeur du salpêtre
S'il faut encor nous noircir,
C'est pour écraser les traîtres
Qui voudraient nous desservir.

LES FONDEURS DE LA RÉPUBLIQUE.

AIR : *Fidèle époux, franc militaire.*

Le métier qui va bien en France,
Amis, c'est celui de fondeur ;
Le fondeur fait pour la finance,
Autant que le législateur.
Les fondeurs, épurant les cloches,
Font des gros sous et des canons :
D'autres qu'eux, épurant nos poches,
Prennent ce que nous y mettons.

Du bon Dieu l'on fond la vaisselle,
Avec les plats des ci-devants ;
On fond de la monnaie nouvelle
Qu'on nomme pièces de cinq francs :

Chacun les trouve très-jolies ;
Mais le peuple en a rarement ;
Car les chefs de nos fonderies
Se font payer en argent blanc.

Avec les boulets et les armes,
Des cœurs en bronze sont fondus ;
Le peuple en vain se fond en larmes,
En voyant tous ses biens perdus.
Nos fondeurs ont de dures âmes,
Et sans écouter nos soupirs,
Par le vin, le jeu, chez les femmes
Ils vont se fondre de plaisirs.

Pour le bien de notre patrie,
Il faut que le législateur
Ferme plus d'une fonderie
Ouverte pour notre malheur ;
Sans être fin en politique,
Sans être au rang des grands esprits,
Aux *fondeurs de la république*,
Écoutez ce que je prédis :

S'ils ne font de bonne besogne,
Pauvre peuple, par l'étranger,
La France, ainsi que la Pologne,
Un jour se verra partager.

Le riche aura beau se morfondre,
Tous ses biens seront confondus:
Si les rois viennent nous refondre,
Fondeurs, vous serez tous fondus.

PAR LE CITOYEN D....Y.

HYMNE DE MORT,

PAR J.-B. LOUVET;

Composé après le 31 mai.

AIR: *Veillons au salut de l'empire.*

DES vils oppresseurs de la France,
J'ai dénoncé les attentats;
Ils sont vainqueurs, et leur vengeance
Ordonne aussitôt mon trépas.
Liberté! liberté! reçois donc mon dernier hommage;
Tyrans, frappez; l'homme libre envîra mon destin.
Plutôt la mort que l'esclavage!
C'est le vœu d'un républicain.

Si j'avais servi leur furie,
Ils m'auraient prodigué de l'or;
J'aimai mieux servir ma patrie,
J'aimai mieux recevoir la mort.

Liberté ! liberté ! quelle âme à ton feu ne s'anime ?
Tyrans ! frappez ; l'homme libre enviera mon destin.
Plutôt le trépas que le crime !
C'est le vœu d'un républicain.

Que mon exemple vous inspire ,
Amis ! armez-vous pour vos lois :
Avec les rois Collot conspire ,
Écrasez Collot et les rois.

Robespierre ! et vous tous , vous tous que le meurtre
accompagne ;
Tyrans ! tremblez , vous devez expier vos forfaits :
Plutôt la mort que la montagne ,
Est le cri des fiers Lyonnais.

Et toi , qu'à regret je délaisse ,
Amante , si chère à mon cœur ,
Bannis toute indigne faiblesse ,
Sois plus forte que ta douleur !
Liberté ! liberté ! ranime et soutiens son courage !
Pour toi , pour moi , qu'elle porte le poids de ses jours :
Son sein , peut-être , enferme un gage ,
L'unique fruit de nos amours !

Digne épouse ! sois digne mère ,
Prends ton élève en son berceau !
Redis-lui souvent que son père
Mourut du trépas le plus beau.

Liberté! liberté! qu'il t'offre son plus pur hommage;
Tyrans! tremblez, redoutez un enfant généreux!
Plutôt la mort que l'esclavage,
Sera le premier de ses vœux.

Que si d'un nouveau Robespierre
Ton pays était tourmenté,
Mon fils! ne venge point ton père,
Mon fils, venge la liberté!
Liberté! liberté! qu'un succès meilleur l'accompagne;
Tyrans! fuyez, emportez vos enfans odieux!
Plutôt la mort que la montagne,
Sera le cri de nos neveux.

Oui, des bourreaux de l'Abbaye
Les succès affreux seront courts:
Un monstre effrayait sa patrie,
Une fille a tranché ses jours.
Liberté! liberté! que ton bras sur eux se promène!
Tremblez, tyrans! vos forfaits appellent nos vertus:
Marat est mort chargé de haine,
Corday vit auprès de Brutus.

Mais la foule se presse et crie;
Peuple infortuné, je t'entends!
Adieu, malheureuse patrie;
Adieu, mes amis de vingt ans!

Liberté ! liberté ! pardonne à la foule abusée !
Mais, vous, tyrans, le midi peut encor vous punir :
Moi, je m'en vais dans l'Élysée,
Avec Sydney m'entretenir !

COMPLAINTE DE MONTJOURDAIN,

L'UNE DES VICTIMES DE LA TERREUR,

Sous le gouvernement révolutionnaire.

AIR : *De la soirée orageuse.*

L'HEURE avance où je vais mourir ;
L'heure sonne, la mort m'appelle ;
Je n'ai point de lâches désirs ;
Je ne fuirai point devant elle :
Je meurs plein de foi, plein d'honneur,
Mais je laisse une douce amie
Dans le veuvage et la douleur ;
Ah ! je dois regretter la vie.

Demain mes yeux inanimés
Ne s'ouvriront plus sur ses charmes ;
Ses beaux yeux, à l'amour fermés,
Demain seront noyés de larmes.

Le froid glacera cette main
Qui m'unit à ma douce amie ;
Je ne vivrai plus sur son sein :
Ah ! je dois regretter la vie.

Si j'ai fait dix ans ton bonheur,
Ne vas pas briser mon ouvrage !
Donne un moment à la douleur ;
Garde le plaisir au bel âge.
Qu'un aimable époux, à son tour,
Vienne rendre à ma douce amie,
Des jours de paix, des nuits d'amour !.....
Je ne regrette plus la vie.

Je revolerai près de toi
Des lieux où la vertu sommeille ;
Je ferai marcher devant moi
Un songe heureux qui te réveille ;
Je reverrai la volupté
Ramener à ma douce amie
L'amour au sein de la beauté : ....
Je ne regrette plus la vie.

Si le coup qu'on frappe demain,
N'écrase pas mon triste père ;
Si, malgré l'âge et le chagrin,
Tu conserves ma tendre mère :

Ne les fais point dans leur douleur,
Reste à leur sort toujours unie !
Qu'ils me retrouvent dans ton cœur !
Ils aimeront encor la vie.

Je vous ai quittés pour jamais :
Adieu, plaisirs, joyeuse vie,
Propos libertins et vin frais,
Qu'avec quelque peine j'oublie !
Mais j'ai mon passe-port demain ;
Je prends la voiture publique,
Et vais partir le front serein
Sous la faux (1) de la république.

Mes chers et tristes compagnons,
Ne pleurez pas mon infortune !
C'est dans le temps où nous vivons
Une misère à tous commune :
Dans vos gaîtés, dans vos ébats,
Buvant, criant, faisant tempête,
Mes amis, ne m'avez-vous pas
Fait quelquefois perdre la tête ?

Quand au milieu de tout Paris,
Par un ordre de la *patrie*,
On me roule à travers les ris
D'une multitude étourdie,

(1) La guillotine.

Qui croit que de la liberté
Ma mort assure la conquête ;
Qu'est-ce autre chose, en vérité,
Qu'une foule qui perd la tête?

LOIZEROLLES;

OU

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR PATERNEL,

ROMANCE,

PAR LE CITOYEN JAUFFRET.

Des cris de mort retentissent dans l'ombre ....
A la lueur des lugubres flambeaux,
On vient saisir des victimes sans nombre :
Le sang jaillit sous le fer des bourreaux,
Et les prisons sont de vastes tombeaux.

Qu'ai-je entendu?... Je frémis!... On m'appelle:...
C'en est donc fait!... j'ai vu mon dernier jour :
Mon fils! et toi, ma compagne fidèle,
Qui gémissez aussi dans ce séjour,
Hélas! il faut vous quitter sans retour.

De nos tyrans, un farouche émissaire ;
L'œil égaré, vers moi porte ses pas :...
Donne à l'instant cet ordre sanguinaire !
Tu viens, cruel, m'annoncer le trépas !
J'ai soixante ans, et je ne le crains pas.

Dieu ! c'est mon fils que le glaive menace!
Si jeune encor, ils veulent l'immoler :
Pour le sauver, ah! mourons à sa place!...
Hélas! il vient.... sachons dissimuler.
A l'échafaud, par lui sachons aller !

Adieu, mon fils ! j'ai fini ma carrière ;
Mon cœur est pur, je souris au destin.
Sois le soutien, sois l'appui de ta mère !
Je te prédis un avenir serein :
Bientôt les cieux ne seront plus d'airain.

Vivez heureux... qu'à ce prix je périsse !...
C'est là mon vœu... je vole l'accomplir.
Ils pourront bien me traîner au supplice,
M'assassiner, mais jamais m'avilir...
L'innocent voit l'échafaud sans pâlir.

Ainsi parlait ce vieillard vénérable :
Son fils gémit; il accuse le sort....
Le héros part.... il est jugé coupable....
J'ai réussi, dit-il avec transport !
Et sans regret il a reçu la mort.

Mais à l'aspect d'une telle victime,
Le ciel s'émeut et se déclare enfin;
Le même jour il tonne sur le crime;
Et les bourreaux, ivres du sang humain,
A l'échafaud montent le lendemain.

CHANT DU 9 THERMIDOR,

A L'OCCASION DU SUPPLICE DE ROBESPIERRE.

PAR LE CITOYEN TH. DÉSORGUES.

LEVONS-NOUS! un tribun perfide
De son orgueil foule nos droits:
Pour subir un joug homicide,
Avons-nous triomphé des rois?
Parlez, favoris de Bellonne!
Aux champs de Fleurus et d'Argonne,
Pour lui lanciez-vous le trépas?
Et vous, enfans de Polymnie!
Pour consacrer sa tyrannie,
Chantiez-vous l'hymne des combats?
Réveillons-nous! de sa furie
Arrêtons le coupable essor:
Entre un rebelle et la patrie
Pouvons-nous balancer encor?

Comme, au tronc d'un chêne robuste,
Enlaçant ses bras tortueux,
S'élève en rampant un arbuste
Qui l'enveloppe de ses nœuds;
Ce lâche et ténébreux reptile,
Attachant son orgueil servile
Au chêne de la liberté,
Surmonte ses rameaux fertiles,
Et du luxe affreux de nos villes
Menace leur fécondité.
Réveillons-nous! etc.

Quel monstre avec plus d'artifice,
Cacha ses obliques projets?
O nuit! de ses fureurs complice,
Que tu révèles de forfaits!
Fille puissante des ténèbres,
La terreur, à ses cris funèbres,
Mêle les accens de l'airain;
Et, dictant des décrets sinistres,
Elle déchaîne ses ministres
Contre le peuple souverain.
Réveillons-nous! etc.

Pour des crimes imaginaires,
Ainsi la hache de Thémis,
Frappa la vieillesse des pères,
Sur les corps épars de leurs fils:

Ainsi l'épouse infortunée,
Avec le fruit de l'hyménée,
Périt en pleurant son époux;
Et de sa dépouille opulente
Grossit la fortune sanglante
D'un tyran avare et jaloux.
Réveillons-nous! etc.

Accourez, ombres éplorées!
Triomphez de ses attentats!
Et, de vos mains désespérées,
Signez l'arrêt de son trépas!
Frappez sur ses lâches complices!
Dans l'image de vos supplices,
Qu'il trouvent des tourmens nouveaux:
Némésis, pour punir ses crimes,
Le traîne au char de ses victimes,
Et vous rappelle des tombeaux.
Réveillons-nous! etc.

C'en est fait! d'un tribun farouche
Le glaive a puni la fureur:
La liberté fut dans sa bouche,
Le despotisme dans son cœur.
Des lois, ô suprême puissance!
Il croyait asservir la France:
De ses complots quel est le fruit?

Ils viennent à peine de naître ;
L'aurore les voit disparaître
Avec les ombres de la nuit.
Triomphe, humanité chérie !
Dans nos murs ramène la paix,
Et que l'autel de la patrie
Soit raffermi par tes bienfaits.

LE RÉVEIL DU PEUPLE,

CONTRE LES TERRORISTES.

Paroles de J.-M. SOURIGUÈRES ; *musique de* P. GAVEAUX, *artiste du théâtre de la rue Feydeau.*

GERMINAL AN 3.

PEUPLE Français, peuple de frères,
Peux-tu voir, sans frémir d'horreur,
Le crime arborer les bannières
Du carnage et de la terreur ?
Tu souffres qu'une horde atroce
Et d'assassins et de brigands,
Souille de son souffle féroce
Le territoire des vivans.

Quelle est cette lenteur barbare ?
Hâte-toi, peuple souverain,
De rendre aux monstres du Ténare,
Tous ces buveurs de sang humain !
Guerre à tous les agens du crime !
Poursuivons-les jusqu'au trépas :
Partage l'horreur qui m'anime !
Ils ne nous échapperont pas.

Ah ! qu'ils périssent ces infâmes,
Et ces égorgeurs dévorans,
Qui portent au fond de leurs âmes,
Le crime et l'amour des tyrans !
Mânes plaintifs de l'innocence,
Appaisez-vous dans vos tombeaux !
Le jour tardif de la vengeance,
Fait enfin pâlir vos bourreaux.

Voyez déjà comme ils frémissent !
Ils n'osent fuir les scélérats :
Les traces du sang qu'ils vomissent,
Bientôt décéleraient leurs pas.
Oui, nous jurons sur votre tombe,
Par notre pays malheureux,
De ne faire qu'une hécatombe
De ces cannibales affreux.

Représentans d'un peuple juste,
O vous, législateurs humains!
De qui la contenance auguste
Fait trembler nos vils assassins :
Suivez le cours de votre gloire;
Vos noms chers à l'humanité,
Volent au temple de mémoire,
Au sein de l'immortalité.

RÉPONSE

AU RÉVEIL DU PEUPLE.

FLORÉAL AN 3.

Même air.

PEUPLE Français, de qui la gloire
Est toujours l'effroi des tyrans,
Vois-tu les monstres de la Loire
Renaître ici plus dévorans ?
Entends leurs cris, vois l'insolence
Des muscadins amis des rois;
Ils voudraient réduire au silence
Les vrais défenseurs de tes droits.

Au sein de la place publique
Vois-tu ces bustes renversés ?
Des martyrs de la république
Entends les mânes courroucés !
Ah ! venge tes amis fidèles,
Par les tyrans assassinés !
Briser leurs palmes immortelles
C'est nier tes droits profanés.

Suppôts d'une horde flétrie,
En vain vous seriez triomphans ;
Craignez les pleurs de la patrie,
Le désespoir de ses enfans !
Sur vos têtes fondrait l'orage ;
Les oppresseurs auraient vécu ;
Redoutez ceux que votre rage
A blessés, mais n'a pas vaincu !

Quand nos troupes victorieuses
Assurent le commun bonheur,
Quelles blessures glorieuses
Reçûtes-vous au champ d'honneur ?
Le lâche, loin de la frontière,
Médite en paix ses attentats,
Sans songer que l'Europe entière
A tremblé devant nos soldats.

Représentans d'un peuple libre,
Renversez les audacieux
Qui veulent rompre l'équilibre
Que la loi fait peser sur eux :
Votre serment est d'être juste,
De maintenir l'égalité;
Et le nôtre, non moins auguste,
De mourir pour la liberté.

LA MONTAGNE ABATTUE,

PAR LADRÉ.

AIR : *Des petits Montagnards.*

QU'A-T-ELLE fait, cette montagne,
Qu'on exaltait tant dans Paris?
D'elle, a sorti, dans la campagne,
Un vent qui troubla les esprits; (*bis.*)
Par elle le sang des victimes
Coula par flots sur nos remparts;
Puisqu'on a reconnu leurs crimes,
Crions : A bas les montagnards! (*bis.*)

Comme *Caïn*, par jalousie,
A fait périr son frère *Abel*,
Ces faux amis de la patrie
Élevaient la tour de Babel;

Le sang du peuple et sa misère
Protégeaient ces malins renards ;
Mais leurs projets sont en poussière ;
Crions : A bas les Montagnards!

Pour primer sur toute la France,
Discréditant les assignats;
Leur perfide correspondance
Excitait des assassinats.
Nous avons trouvé dans la plaine,
Non des crapauds, mais des lézards (1) ;
Qui, comme nous, fuyant la chaîne,
Ont mis à bas les Montagnards.

S'il se trouve de bonnes plantes
Parmi les autres, sur le mont,
Qu'on les distingue des méchantes,
Quelque jour elles serviront.
Des mauvaises, formons des gerbes ;
Les éloignant de nos regards ;
Conservons les meilleures herbes !
Mettant à bas les Montagnards.

Peuple, ne sois plus idolâtre,
Ni trop bon, mais sois toujours franc !
L'homme noir ou l'homme mulâtre,
On te fait croire qu'il est blanc ;

(1) Le lézard est l'ami de l'homme.

Tu peux dire avec assurance
De ces affronteurs de hasards :
La montagne a trompé la France :
Mettons à bas les Montagnards !

Français, si vous voulez m'en croire,
Ne souffrons jamais deux sénats:
L'un ou l'autre veut la victoire,
Rien n'avance dans leurs débats.
Pendant que sans cesse on dispute,
Le bien du peuple a des retards.
La montagne a fait la culbute:
N'écoutons plus les Montagnards!

ROBESPIERRE
AUX BORDS DU STYX.

Quand Robespierre encor souillé de sang,
Voulut passer l'onde infernale,
Il appela deux fois, d'un ton très-menaçant,
Le pautonnier de la barque fatale.
Ah ! c'est donc toi, cria le vieux patron !
Ambitieux couvert de crimes,
Plus fourbe que Cromwel, plus tigre que Néron,
Tu passeras, mais après tes victimes.

Cet inflexible arrêt fit frémir le tyran.
Cent fois depuis, la nuit a fait place à l'aurore;
Le tour du scélérat n'arrive point encore :
Sur les rives du Styx il est toujours errant.

PAR LE CITOYEN VERNY.

ÉPITAPHE DE ROBESPIERRE.

LOIN du glorieux cénotaphe
Qu'au Panthéon semblait lui dresser le destin,
Robespierre, en deux parts, ici repose enfin :
Il fallait sans tarder faire son épitaphe,
Ou bien celle du genre humain.

PAR LE CITOYEN ORELL,

Bailly de Fravenfeld, en Suisse.

LE PETIT NANTAIS,

ROMANCE.

Paroles de L.-F. JAUFFRET; *Musique de* MÉHUL.

SUR ce rivage solitaire,
O mon enfant! tu viens exhaler ta douleur!
Ah! fais moi-le dépositaire
Des maux qui déchirent ton cœur.

— J'aimais papa plus que moi-même ;
Des barbares l'ont fait périr :
Hélas ! dans mon malheur extrême
Il ne me reste qu'à mourir.

— Écoute l'ombre de ton père,
Elle te dit : Mon fils, calme ton désespoir !
En vivant, console ta mère,
D'un bon fils c'est là le devoir.

— Maman ! ô souvenir funeste !
Dans les flots elle a du périr ;
Elle n'est plus.... il ne me reste
Que l'espérance de mourir.

— Viens habiter dans ma chaumière ;
Infortuné, je dois veiller sur tes destins.
Suis mes pas ! il faut te soustraire
A la rage des assassins.

— Bon vieillard, dans mon infortune,
Tu veux en vain me secourir ;
La lumière m'est importune :
Laisse-moi, laisse-moi mourir !

— Ne différons pas davantage ;
O mon enfant, fuyons ! ne m'abandonne pas.
Un assassin, vers ce rivage
En courant dirige ses pas.

— Qu'il vienne, ma joie est extrême :
Adieu, vieillard ! je vais périr.
Ah ! quand on perd tout ce qu'on aime,
C'est un bonheur que de mourir.

— Voilà, d'une race perfide,
Un rejeton proscrit, dit le lâche assassin ;
Et tirant l'épée homicide,
De l'enfant il cherche le sein.

— Vois cet enfant ! ta main barbare
Peut-elle le faire périr ?
Ah ! s'il faut que l'on m'en sépare,
Avec lui fais-moi donc mourir !

— Ton attente sera remplie,
Dit le monstre, et sitôt que noyé dans son sang,
Il voit l'enfant tomber sans vie,
Du vieillard il perce le flanc.

Vil scélérat, je te pardonne,
Dit le vieillard prêt à périr ;
Le trépas n'a rien qui m'étonne,
Cet enfant m'apprit à mourir.

SERMON D'UN HONNÊTE CURÉ.

AIR : *Des Trembleurs.*

JACOBINS et royalistes,
Buveurs de sang, anarchistes ;
De vos infernales listes,
Que ces noms soient effacés.

Vous courez à la besace,
Lorsque vous faites la chasse ;
C'est toujours le peuple en masse
Qui paîra les pots cassés.

Pour le nom de démocrate,
Pour celui d'aristocrate,
Pour une grosse cravatte,
Vous vous battez tant qu'assez.
La paix vous est nécessaire,
Ne vous faites plus la guerre,
Et l'Autriche et l'Angleterre,
Paîront tous vos pots cassés.

Plus nous changeons de régimes,
Plus nous faisons de victimes,
Plus nous nous creusons d'abîmes,
Où nous serons entassés.
Sitôt que l'on change en France,
Gouvernement ou finance,
Le bon peuple a l'assurance
De payer les pots cassés.

Par l'auteur des fondeurs de la république.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS LE PREMIER VOLUME.

Les rois, ode. Page 1
Fragment sur Charles IX. 8
Éponine, ou la fille de Platon. 9
Les désagrémens de la royauté. 13
Sur Frédéric-le-Grand. 16
Aux souverains. Id.
Les philosophes. 17
Les états-généraux. 19
L'alégresse du peuple français. 26
La prise de la Bastille. 28
Quatrain gravé sur une pierre de la Bastille. 32
Vers faits avant 1770, *insérés dans l'Almanach des Muses de* 1791. 33
Le triomphe de la liberté. 34
La nature et les trois ordres. 36
Fragment d'une épître à la Lanterne. 38
L'année 1789, *boutade.* Id.
Vers pour le portrait de M. le marquis de La Fayette. 40

Air d'allons ça va. 41
Hymne pour la fête de la révolution. 42
Récit des travaux faits au Champ-de-Mars. 47
Aux bons citoyens travailleurs au Champ-de-Mars. 50
Le serment de la confédération du 14 juillet. 52
Ah ! ça ira ! 54
Les nouveaux apôtres aristocrates. 55
Chanson des Forts de la Halle. 57
Dialogue entre un maître savetier et son fils. 61
Constitution de 1791, en vaudeville.
Déclaration des droits de l'homme. 63
Abolition de la noblesse. 64
Abolition des cordons rouges et bleus. Id.
Abolition des vœux religieux. 65
Admission de tous les citoyens aux emplois. Id.
Punition égale de tous les délits. 66
Libre exercice de toutes les religions. 67
Pleine liberté à tout homme de voyager. Id.
Liberté de parler et d'écrire. 68
Division du royaume. 69
Qualités requises pour être citoyen français. Id.
Forme du serment civique. 71
Inviolabilité des propriétés. 72
La souveraineté dévolue au peuple. 73
Distribution des pouvoirs. 74
Le gouvernement reconnu monarchique. Id.
Permanence de l'assemblée nationale. 75
Qualités requises pour être député. Id.
Tenue et régime des assemblées. 76
Obligation de prêter le serment. 77

Inviolabilité des députés. 77
Inviolabilité de la royauté. 78
Exclusion perpétuelle des femmes. Id.
Nécessité de jurer pour être roi de France. 79
Le refus de jurer regardé comme abdication. Id.
Première cause de déposition du monarque. 80
Deuxième cause de déposition. Id.
Son entrée dans la classe de citoyens. 81
De la liste civile. Id.
Minorité du roi. 82
Les femmes exclues de la régence. Id.
Le nom de dauphin changé en celui de prince royal. 83
Rente apanagère. 84
Nomination des ministres. Id.
Exercice du pouvoir législatif. 85
De la sanction royale. Id.
Relation du corps législatif avec le roi. 86
De l'exercice du pouvoir exécutif. Id.
Le pouvoir exécutif promulgue les lois. 87
Droit qu'a le roi de signer les traités. Id.
La justice rendue gratuitement. 88
Établissement des jurés. Id.
Établissement d'un tribunal de cassation. 89
Établissement d'une haute-cour nationale. Id.
De la force publique. 90
État actuel de nos armées. Id.
Renonciation de la nation française à toutes sortes de conquêtes. 91
Réflexion morale et philosophique faite sur la constitution française de 1791. 92

Les droits de l'homme. 93
Les droits de la femme. 94
Le temps présent. 97
Les dix-huit francs. 99
Le règne de la folie. 101
Les exploits des jacobins. 103
Les cinq exclamations jacobites. 105
L'aveu patriotique. 107
Vers pour le portrait de M. de La Fayette. Id.
Opinion d'une dame sur les droits de l'homme. 108
Le prétendu ami du peuple. Id.
Le grand projet. 109
La bonne aventure. 111
Avis aux Français. 112
La suppression des barrières. 113
Vers sur le refus d'inhumer Voltaire. 115
Apothéose de Voltaire. 117
Ode sur la mort de Mirabeau. 119
Caton et Mirabeau. 125
Couplets sur J.-J. Rousseau. Id.
Aux émigrés. 127
Charles IX, ou Cadet Buteux aux Français. 130
Appel de la nation française. 133
Vaudeville populaire. 136
Dithyrambe pour la fédération. 138
L'autel de la patrie. 139
Du despotisme. 142
Couplets chantés aux noces d'un prêtre. 143
Hymne à la liberté. 145
Le salut de la France. 153
Vers sur la plantation d'un arbre de la liberté. 154

Chanson de Dugazon. 155
Fragment du poème de la nature. 157
L'ère républicaine. 159
Le mois de février, aux mois de janvier et de mars. 160
Les mois républicains. 164
Roland à Roncevaux. 165
Hymne du 10 germinal. 166
Impromptu sur la déclaration de guerre. 169
Stances sur la fabrication du salpêtre. 170
Les canons. 172
Épitaphe de Michel Lepelletier. 173
Aux mères et aux épouses des guerriers français. 174
A des pauvres qui demandaient l'aumône à genoux. 175
Les voyages du bonnet rouge. 176
Vers sur certains aristocrates qui, sous de faux bonnets rouges, se disent nos frères. 177
L'égalité, ode. 178
Ode révolutionnaire. 182
Hymne des Marseillais. 185
Couplet des enfans. 187
La déconvenue de l'armée prussienne en Champagne. 188
Vers lus à la section de Marseille. 189
Le tombeau des sans-culottes. 190
Sur l'égalité. 191
Chanson de guerre des soldats français. 192
Arriette de Cécile et Julien, ou le siége de Lille. 193

Coup s sur la suppression des costumes re-
t gieux. 195
Le capucin devenu cardeur de matelas. 196
Couplets chantés par un curé qui épouse une jeune sœur grise. 198
Hymne des citoyens de Versailles. 199
La bataille de Fleurus. 201
Vers pour le portrait de Marat. 205
La reprise de Toulon. Id.
Les montagnards. 208
Epitaphe de Voltaire. 210
Hymnes de Lepelletier et Marat. 211
Hymne à la liberté. 216
Ce que l'on cherche en France. 218
L'échelle brisée. 219
Le divorce. 220
Hymne des employés de la liquidation. 222
Cantique sur la translation des apôtres de Worms. 223
Strophes de l'ode patriotique. 228
Les crimes de la convention. 232
Le Panthéon profané par Marat. 234
Le chant du départ. 235
La constitution de 1793. 239
La réduction de Lyon. 241
Aux rebelles de la Vendée. 244
Le chant des victoires. 246
Couplet de la vraie bravoure. 250
Vaudeville de l'officier de fortune. 251
Hymne chanté à l'inauguration du temple de la raison. 252

Fragment d'un poème sur l'immortalité de l'âme. 253
Hymne patriotique, relatif à l'inauguration du temple de la raison. 254
Couplet du déserteur prussien, ou le soldat éclairé. 255
Le bonnet de la république. 256
Les incrédules, ou le déplacement des saints. 259
Réponse aux incrédules. 261
Le Français prisonnier de guerre. 264
Le salpêtre. 266
Banquet patriotique. 268
Aux jeunes guerriers qui se dévouent à la défense de la patrie. 269
Chant d'une esclave affranchie. 270
La gamelle. 271
La France levée. 271
Hymne pour la fête de Barra et Viala. 276
Aux jeunes martyrs de la liberté. 278
Premier hymne à l'Être suprême. 280
Deuxième hymne à l'Être suprême. 282
Hymne patriotique adressé à l'Eternel. 284
Hymne du combat. 287
La conquête de la Hollande. 289
Le réveil du père Duchêne. 291
Les fondeurs de la république. 293
Hymne de mort. 295
Complainte de Montjourdain, l'une des victimes de la terreur. 298
Loizerolles, ou le triomphe de l'amour paternel. 301

Chant au 9 thermidor, à l'occasion du supplice de Robespierre. 303
Le réveil du peuple contre les terroristes. 306
Réponse au réveil du peuple. 308
La montagne abattue. 310
Robespierre aux bords du Styx. 312
Epitaphe de Robespierre. 313
Le petit Nantais. Id.
Sermon d'un honnête curé. 315

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

543200